

FNA 0720 La chair des Vohuz

Gabriel Jan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION



FICTION

Gabriel JAN

LA CHAIR DES VOHUZ



fleuve noir

GABRIEL JAN

LA CHAIR DES VOHUZ

ROMAN ANTICIPATION-FICTION

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

69, Bd Saint-Marcel - PARIS XIII^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1976, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN 2-265-00017-5

*A mes amis Élisabeth et
André Colié; A tous les
membres du San-Club de
Salon-de-Provence.*

PREMIÈRE PARTIE

INFRAHUMAINS

CHAPITRE PREMIER

Cela, Béatrice ne l'admettait pas! Tout son être se révoltait contre cette réalité qui la torturait au plus profond de ses fibres. Elle, l'amante, la femme, se retrouvait seule.

Le second sarcophage était vide!

Lorsqu'elle avait ouvert les yeux, sa première pensée avait été pour son mari, et elle n'avait eu d'autre hâte que celle d'aller se jeter dans ses bras, de lui parler.

Cependant, elle avait dû attendre la fin du programme de réanimation.

C'est qu'on ne sort pas ainsi d'un caisson d'hibernation quand on a été congelé à moins cent quatre-vingt-dix degrés!

Les minutes avaient duré des siècles.

Finalement, actionné par un mécanisme dépendant d'une pile conçue pour fonctionner cinq cents ans, le couvercle transparent, en coralex teinté, s'était ouvert, libérant la jeune femme.

Aussitôt les vertiges dissipés, elle s'était levée, ayant peine à croire que cinquante années s'étaient écoulées depuis le jour où l'on avait enduit son corps d'une solution de glycérine, avant de l'inviter à prendre place dans le sarcophage.

La cryobiologie, en 1987, avait progressé à pas de géant. On ne craignait plus les lésions irréversibles des débuts, ni les accidents survenant au cours du processus de réanimation.

Béa s'était donc levée, pour constater amèrement qu'elle était seule.

La déception et la tristesse l'envahirent. Elle ne put retenir ses larmes. C'était trop horrible, trop injuste! Qu'était devenu l'époux? Que s'était-il passé? Qu'est-ce qui n'avait pas marché au dernier moment?

Car Ken s'était mis nu, lui aussi, et il était prêt à entrer dans le sarcophage voisin...

Vide!

Vide!

Vide!

Vide...

Non, décidément, elle ne l'admettait pas. Elle ne comprenait pas! Paul Tarelli, l'ami de Ken, qui avait été son professeur à l'université, avait lui-même insisté pour que les jeunes gens acceptent sa proposition.

« Un couple comme celui que vous formez, avait-il dit, ne doit pas mourir... Moi, je suis déjà vieux et, de toute façon, je vais y passer comme les autres. Vous êtes un peu comme mes enfants, vous deux. Ne refusez pas l'hibernation. Ce sera la plus grande joie de ma carrière de directeur... Vivez! Acceptez l'avenir! »

En 1987, il y avait trois ans que Paul Tarelli dirigeait l'institut de cryobiologie. C'était un homme d'une grande bonté doublé d'un savant à l'esprit supérieur.

« Vivez, mes enfants! Lorsque le temps aura passé, l'effet causé par les bactéries aura cessé. »

Le jeune couple n'avait pas refusé malgré son affliction. Devoir quitter cet ami cher était un déchirement.

Et Béa se réveilla en 2037, avec le sentiment qu'elle n'avait dormi qu'une seule nuit.

Elle frissonna; elle était nue. Et cette salle située dans le sous-sol de l'institut était particulièrement fraîche.

Béatrice était une fille splendide, grande, mince, avec de jolies jambes fuselées, un ventre plat, des seins fermes et galbés. Son visage à l'ovale parfait était encadré de cheveux longs d'un blond fauve. Ses yeux, d'un bleu limpide, son petit nez mutin, ses lèvres pulpeuses, admirablement bien dessinées faisaient d'elle une femme adorable.

Certes, elle aurait pu n'avoir qu'une beauté commune, être une femme qu'on ne remarque pas dès le premier coup d'œil, mais la nature l'avait dotée d'un charme qui avait très vite conquis les producteurs de cinéma tridimensionnel et, partant, le plus grand public.

Mais c'était fini. L'actrice était morte. Seule restait la femme, avec sa faiblesse, son besoin de protection. Avec sa peine.

Elle regarda autour d'elle, sécha ses pleurs, avança d'un pas lent en direction du coffre où des vêtements avaient été placés sous vide. Elle savait qu'elle trouverait tout ce qu'il lui fallait.

Elle fit glisser un petit panneau de métal; l'air s'infiltra dans le coffre en sifflant. Puis, elle souleva le couvercle... Il n'y avait pas de vêtements pour Ken !

Une idée la traversa.

Et si Ken s'était réveillé avant elle?

Ce n'était pas impossible, le programme d'hibernation admettait une variation de l'ordre de quelques jours. Son mari avait donc pu revenir à lui la veille ou l'avant-veille.

Béatrice, un instant, eut la respiration coupée. L'espoir de revoir Ken la rasséréna.

Peut-être que...

Un nouveau frisson l'arracha à ses pensées. Elle passa sous-vêtements, pull et pantalon, se chaussa de mocassins.

Un sourire effleura ses lèvres.

Subitement, elle songea qu'elle avait soixante-quatorze ans, mais que son corps n'en laissait paraître que vingt-quatre.

Elle se massa les jambes encore légèrement engourdis, passa ses doigts dans ses cheveux bouclés, se demandant ce qu'elle devait faire; attendre Ken, ou partir à sa recherche.

Dans la salle aux murs lisses régnait un éclairage glauque dispensé par six veilleuses, lesquelles devaient être alimentées par les piles semblables à celles des sarcophages. Au fond, une volée de marches en ciment conduisait à une porte en fer dont la peinture était écaillée.

Cette porte. Béa se souvenait l'avoir franchie. La veille..., il y avait un demi-siècle.

Avec Ken.

Avec Ken qu'elle espérait retrouver. Qu'elle allait retrouver!

Dix sarcophages alignés. Tous inoccupés. Cependant, il existait d'autres salles que Béa irait visiter. Elle savait, par Paul Tarelli, que

certaines personnes particulièrement riches s'étaient fait hiberner pour des périodes très longues.

Au dernier moment, pour une raison quelconque, on avait pu décider de mettre Ken dans une autre pièce...

Que de questions depuis son réveil!

Attendre encore un peu. On lui avait bien recommandé de ne pas quitter l'endroit avant d'y avoir passé au moins deux heures. Le corps devait se réhabituer progressivement à la vie normale. Faute d'observer cette règle, des troubles plus ou moins graves pouvaient survenir.

Malgré son impatience, Béa attendit.

Elle eut faim.

C'était bon signe. Son organisme réagissait comme il le fallait.

Dans le coffre où elle avait pris les vêtements, on avait également prévu des aliments synthétiques. Béa croqua une tablette vitaminée en grimaçant. Pas fameux. N'eût été le goût dominant du citron, cette pâte marron eût été infecte. Mais cela calma sa faim d'une façon radicale.

Après ce semblant de repas, la solitude revint pour la tourmenter.

Ken...

Elle ne pensait qu'à lui.

Elle se sentait nerveuse, inquiète, angoissée malgré l'espoir qu'elle entretenait, car le doute la harcelait.

Ken avait-il vraiment été hiberné?

Elle aurait donné n'importe quoi pour avoir une certitude. Mais elle ne pouvait que se persuader que l'homme qu'elle aimait était allé reconnaître les lieux et qu'il allait revenir.

Logique.

Partagée entre le doute et l'espoir, elle fouilla ses souvenirs. Elle remonta très loin dans le passé, cherchant les scènes qui avaient précédé son inconscience.

Le film intérieur se déroula.

Apparemment, il n'y avait aucune raison pour que Ken refuse d'être placé en état de vie ralentie. Cela n'avait aucun sens puisqu'il avait tout d'abord accepté.

Pourquoi serait-il revenu sur sa décision?

Un détail échappait-il à Béatrice?

Brusquement, elle se mit à maudire les hommes et leur satanée science.

Des siècles de recherches, de patients travaux, pour finalement aboutir à la catastrophe!

Une guerre à l'échelle mondiale, même avec les armes atomiques, n'aurait pas été plus meurtrière!

Ce qui était arrivé était inconcevable, aberrant.

L'homme s'était détruit *volontairement*.

Les savants, les gouvernements de tous les pays, inexplicablement, avaient décidé de déclencher la fin du monde, ou plus exactement, la fin d'un monde!

* * *

En 1987, date à laquelle on avait commencé les vaccinations, nul ne se doutait de ce qui allait se produire.

Un événement unique dans l'histoire de l'humanité!

Enfin... « nul » désignant le Terrien commun, car il y avait des gens qui, forcément, savaient... parce qu'ils étaient responsables!

D'abord, des communiqués avaient annoncé une vague de mortalité infantile provoquée par l'apparition d'une nouvelle maladie « venue de l'espace ». On accusait surtout les engins spatiaux d'avoir ramené de Vénus des germes nocifs.

Les statistiques aidant (toujours les statistiques ne servant à rien sinon à exploiter plus savamment le petit fonctionnaire!), on avait déterminé un pourcentage de mortalité qui s'élevait à 88 %. Taux effrayant qui impliquait une réaction immédiate.

Évidemment, il s'agissait de statistiques basées uniquement sur

des probabilités.

On commença par... interdire les vols spatiaux!

Et puis, on parla du vaccin miracle.

Pas bête!, On avait affolé la population terrienne pour la rassurer ensuite par de belles paroles, afin de mieux la manier...

On assura aux adultes qu'ils ne couraient absolument aucun danger, que seuls les enfants de moins de seize ans étaient menacés.

Naturellement, il avait fallu beaucoup de persuasion et d'habileté dans les propos pour faire « avaler » cela à l'honnête citoyen. Mais ledit citoyen, mouton aux dents longues parfois, finit par accepter l'augure.

Et l'on vaccina.

Les médecins, les infirmiers étaient dépassés. Pas un ne songea à se protéger personnellement, chacun étant convaincu par les divers orateurs : professeur Untel, docteur Toulemonde, éminent biologiste XYZ.

Tous les enfants, sans exception, eurent droit au vaccin rendu obligatoire jusque dans les régions les plus reculées. Même les nouveau-nés. Qu'ils soient chinois, français, russes ou américains, ils n'échappèrent pas à la piqûre. Ainsi en avaient décidé les têtes pensantes de tous les pays. Pour une fois, tout le monde était d'accord.

Ken Artimon, jeune biologiste, ne comprenait rien à ce qui se passait. Il aurait voulu trouver « un cas » pour l'étudier. Cependant, il n'eut pas cette occasion. Et pour cause!

Paul Tarelli, malgré un secret bien gardé, avait fini par savoir « grosso modo » de quoi il retournait.

Sa première réaction fut de taxer de folie furieuse les responsables de l'idée. Il voulut intervenir, révéler au monde ce qui l'attendait, mais le temps et les moyens lui manquèrent.

Ken entra à son tour dans la confidence, refusant d'emblée tous les propos. Comment une telle chose pouvait-elle trouver des adeptes? Comment comptait-on la réaliser? Cela n'avait aucun sens! C'était assurément une plaisanterie du plus mauvais goût! Les vaccinations devaient être faites pour une tout autre raison... D'ailleurs, pourquoi ne pas admettre qu'il existait effectivement une nouvelle maladie

portant le nom de... vénusite, ou quelque chose dans le même genre?

Paul Tarelli, pourtant, contra son jeune ami.

Non, ce n'était pas une blague!

D'accord, cela n'avait aucun sens!

Mais c'était la vérité. Une effroyable vérité qu'on cachait soigneusement.

— Mais pourquoi? Pourquoi? avait hurlé Ken. C'est absolument dément! Il faut réagir avant que l'irréparable ne se produise!... A quoi est due cette psychose subite?

— Tout ce que nous tenterons sera inutile, Ken, avait répondu Tarelli. D'abord, il est trop tard. A ce jour, tous les enfants sont vaccinés, et c'est demain qu'on répandra les bactéries! De plus, si nous révélions ce que nous savons, à condition qu'on nous laisse vivre, on nous prendrait pour des fous, et personne ne nous écouterait! Du reste, nous n'avons pas de preuves...

— Mais le monde entier va périr!

— Pas les enfants!... Ni toi. Ni Béatrice! Je vais vous hiberner tous les deux!

— Nous?... Et toi?

— Moi?... Je veux voir comment les événements vont se dérouler... Mets cela sur le compte de la curiosité scientifique!

— Pas question!

— Allons, Ken, ne sois pas bête... Pense à Béa. Vous êtes jeunes. *Vous devez vivre!*

Le Terrien ne savait pas. Il mourait heureux. Les bactéries, ces saletés nées dans les laboratoires, avaient été répandues dans l'atmosphère, donnant aux Humains le repos éternel.

L'action n'avait qu'un seul mérite : celui de débarrasser le monde de ses parasites!

Mais cela n'avait plus aucune importance puisqu'il ne resterait pratiquement personne.

Le riche fut pris de panique. Il s'éteignit, les mains crispées sur son carnet de chèques, le nez enfoui dans ses bons du Trésor qu'il avait voulu contempler une dernière fois. Son argent n'était pas assez puissant, en ces temps de misère, pour qu'il puisse s'acheter un passe-droit!

Le petit commerçant, philosophe, déchira sa feuille d'impôts et s'écroula derrière son comptoir.

L'ouvrier s'étonna. Le drogué se drogua.

L'homme de gauche accusa le capitalisme.

L'anarchiste, lui, se tut, car il était dans son élément, celui dont il avait toujours rêvé.

Le prêtre, hindou, catholique ou... maoïste, pria.

L'écrivain (le vrai), pas l'auteur véreux de textes insalubres, mourut devant sa machine à écrire.

Ce fut le glas des adultes!

* * *

La mort tomba du ciel, énorme, hideuse, et attaqua tout ce qui vivait. Elle brûla la peau, la rongea, la boursoufla, laissant derrière elle des cadavres en putréfaction, au sourire figé, aux yeux gelés.

Elle s'en prit à la végétation, provoquant des mutations, tuant définitivement certaines essences.

Elle fit des ravages inimaginables chez les animaux, balayant la presque totalité des espèces.

La Terre avait changé de maîtres.

L'homme, animal supérieur, avait créé une bactérie pour tuer l'homme!

Même chez les responsables, on ignorait qui, le premier, avait eu cette idée lumineuse. Chacun voulait être ce génie, ce qui, naturellement, provoquait des jalousies!

Mais ils étaient morts. Comme les autres.

Les enfants, épouvantés, quittèrent les villes et l'odieux spectacle qu'elles offraient. Ils fuyaient de tous côtés, cherchant dans la nature moribonde un semblant de protection. Les chiens les suivirent. Ces derniers n'étaient pas touchés par le fléau, mais ils avaient peur.

Quelques êtres, très rares, résistèrent. Pour différentes raisons.

En quelques heures, la Terre était devenue un immense charnier.

CHAPITRE II

Durant trois ou quatre heures, Béatrice demeura dans l'institut, allant de salle en salle, s'arrêtant devant chaque caisson. Avant cela, en compulsant les fiches signalétiques des hibernés, elle s'était rendu compte que ces derniers avaient choisi la période maxima, c'est-à-dire près de cinq siècles de vie ralentie.

Lorsqu'elle gagna le rez-de-chaussée, elle vit qu'il faisait jour. Elle se regarda dans une glace placée au-dessus d'un lavabo.

Béa n'avait pas changé. Elle avait gardé cette beauté envoûtante que peu de femmes possèdent.

Elle ne s'attarda pas.

Elle emprunta un couloir qui débouchait dans celui qui conduisait à la sortie, tira la lourde porte qui s'ouvrit en grinçant, et resta sur le seuil.

Le ciel était clair et le soleil dardait ses rayons brûlants sur la ville déserte. Il faisait une chaleur atroce.

Les immeubles, gris et ternes, aveugles et muets, dressaient leurs masses imposantes. Toutes les vitres avaient été brisées comme si le verre lui-même n'avait pas résisté au ravage. Les rues n'offraient guère un spectacle plus réjouissant. Des automobiles pourrissaient, d'autres n'étaient plus que des carcasses noircies. Par endroits, des squelettes blanchis gisaient; des crânes, dans un ruisseau, fixaient le ciel de leurs orbites vides.

Une odeur âcre flottait.

Celle de la mort.

La végétation, pourtant, semblait avoir repris quelque droit. Elle attaquait le béton, gangrenait les façades. L'herbe et le lierre s'unissaient dans le même effort, s'associaient aux mousses et aux lichens. Des arbustes épineux avaient crevé l'asphalte et s'imposaient, déroulant de longues verges noires qui rampaient sur le sol fendillé.

Béatrice crut vivre un cauchemar.

Elle hésita avant d'esquisser quelques pas. Subconsciemment, elle craignait de troubler le silence pesant qui enveloppait la ville.

Dire que tout cela, jadis, avait été le reflet d'une civilisation!

A présent, tout était immobile, pourri, lézardé, craquelé, envahi par les plantes. L'homme avait disparu. Il s'était perdu, de son plein gré, en semant la mort.

Inimaginable!

Pourtant, c'était la réalité.

Folie! Folie!

Le souffle court, Béatrice avançait, littéralement hypnotisée par ce décor de fin du monde, fascinée par cette mort qu'elle trouvait partout, dans les vitrines éventrées, dans les automobiles calcinées, dans cette abominable chaleur..

Jamais désastre n'avait été aussi grand. Les guerres les plus meurtrières, contre lesquelles nombre d'êtres sensés s'étaient élevés, n'avaient pas causé une destruction comme celle-là.

C'était pire que tout ce que les hommes les plus pessimistes avaient prévu.

L'avenir de 1987, le présent de 2037, c'était le chaos!

Sans se rendre compte qu'elle s'éloignait de plus en plus de l'institut de cryobiologie, Béatrice continuait son exploration.

La fin avait dû être tranquille.

La fin avait dû être terrible.

Que de cris d'épouvante! Que de mères éplorées! Que de malheurs!

Et maintenant, ce silence...

A force de marcher de son pas d'automate, Béa ne savait plus très bien où elle se trouvait. Elle se souvenait vaguement d'avoir tourné plusieurs fois à l'angle d'une rue, d'avoir emprunté diverses artères, mais elle ne reconnaissait pas le quartier. Pourtant, auparavant, elle aurait su se diriger les yeux fermés et retrouver aisément l'institut.

Seulement, tout avait changé.

La végétation, parfois très dense dans le voisinage des anciens

squares, avait tout transformé, créant le désordre, la confusion.

La jeune femme s'arrêta, examina les alentours, fit un signe de dénégation qui traduisait ses sentiments.

Elle sursauta soudain.

Avait-elle bien entendu?

Se pouvait-il que la ville ne soit pas aussi déserte qu'elle le paraissait?

Elle prêta l'oreille, curieuse de savoir si le bruit se reproduirait.

Elle n'eut pas à attendre très longtemps.

Un second choc, plus dur que le premier, lui parvint. On aurait dit qu'on avait laissé tomber un objet assez gros d'une hauteur de plusieurs mètres.

D'autres bruits.

Tout proches.

L'écho perpétua les sons divers, reprenant le solo du fracas pour en répéter le thème.

Béatrice sentit battre ses tempes. Vivement, elle chercha la rue d'où provenait le tintamarre.

Elle la trouva, s'y engagea.

A une vingtaine de mètres devant elle, des meubles jonchaient la chaussée. Il y avait là des chaises, des tables, des portes de placards, des petits buffets, des tabourets, des morceaux de lits, des planches.

Un tiroir de commode passa par l'une des fenêtres du sixième étage d'un immeuble et vint grossir le nombre des objets vermoulus ainsi étalés.

Béa le suivit des yeux, accompagnant sa chute. Puis elle leva la tête. Son visage s'éclaira.

Il y avait quelqu'un, là-haut...

Quelqu'un...

« Ken! pensa-t-elle. C'est lui! »

Elle avança prudemment, rasant les murs, pénétra dans le bâtiment, grimpa les escaliers, la gorge nouée par l'émotion.

Enfin, elle allait revoir l'aimé! C'était la fin de son cauchemar, la fin de son angoisse. Avec Ken, elle serait heureuse. Peu importait ce qui les entourait! Ils vivraient, comme l'avait dit Paul Tarelli. La ville, le monde, tout leur appartiendrait. Ils seraient les maîtres.

Elle parvint au sixième étage, essoufflée mais radieuse. Elle tremblait de joie à l'idée que, quelques secondes plus tard, elle serait dans les bras de son mari.

Elle entra dans l'appartement, silencieuse comme une ombre, et vit l'homme qui s'apprêtait à jeter une autre porte par la fenêtre.

— Ken!

Surpris, l'homme se retourna.

Ce n'était pas Ken, mais un individu barbu, avec des cheveux très longs, hirsute, couvert de crasse, simplement vêtu d'un pantalon en lambeaux.

Presque un monstre!

Un moment, il considéra l'intruse avec un regard méchant. Puis il lâcha le panneau de bois qui alla s'écraser au pied de l'immeuble.

Un mauvais sourire retroussa sa lèvre supérieure.

Béa n'avait pas bronché.

— D'où sors-tu, toi? demanda-t-il en faisant un pas vers elle.

Elle ne répondit pas. Son élan avait été brisé trop brutalement.

Il insista :

— Alors? T'es muette? Tu sais pas parler?

Béatrice eut un mouvement de répulsion. Son cauchemar se prolongeait, enfonçait plus profondément ses racines.

L'homme traînait avec lui une odeur infecte, insupportable.

Elle voulut fuir, mais, d'un réflexe prompt, il la saisit par un bras, la secoua.

— Ben quoi! fit-il. Je vais pas te bouffer! Comment c'est, ton

nom?

Elle ouvrit la bouche, mais aucun son ne franchit ses lèvres. La peur la paralysait. Elle aurait voulu crier, appeler Ken, mais ce poids qui l'oppressait le lui interdisait.

— T'en fais pas, bourgeoise, je vais pas te violer... Du moins, pas maintenant. Je dois d'abord finir mon travail. Et puisque t'es là, tu vas me donner un coup de main, hein?... Eh ben! T'es sourde? Reste pas là plantée comme un piquet!

— Que... que dois-je faire? s'enquit Béatrice d'une voix blanche.

— Pas possible! Elle parle!... Mais dis donc, t'es vachement bien torchée! Tu les as piquées où, tes fringues?

— Nulle part... Ce sont... les miennes, parvint-elle à articuler.

— Mmm! Et là-dessous? Ça doit être pas mal... Je parie qu'il y a longtemps que tu n'as pas fait l'amour. Je me trompe?... Non, non, n'aie pas peur, je ne te toucherai pas... Pas le droit! Allez, aide-moi. Faut qu'on finisse ça... Au fait, mon nom c'est Marco. Et toi?

Tremblante, cette fois de crainte et de dégoût, elle balbutia:

— Béa... Béa...

L'homme fronça les sourcils qui disparaissaient presque sous sa tignasse.

— Béabéa? C'est un drôle de nom, ça... Mais c'est ton droit d'en avoir un pareil. Rien à dire... Sauf peut-être que tes vieux auraient pu t'en choisir un autre!

Il avait démonté une armoire et un lit. Il désigna les différentes pièces.

— Tiens! voilà le travail... Tu passes tout ça par la fenêtre.

Dominant son écœurement, Béatrice fit ce qu'il lui disait. Quand la chambre fut vide, Marco jeta un coup d'œil dans la rue et parut satisfait.

— Viens, Béabéa! On descend!

Il lui prit la main et l'entraîna.

Dès qu'elle fut dehors, Béatrice voulut réagir. Cependant, elle était encore en proie au découragement, à la déception.

Et Ken?

Que devenait Ken?

Pourquoi n'arrivait-il pas?

Elle vivait dans une sorte d'état second, à mi-chemin entre le rêve et la réalité.

— On va faire un gros tas de tout ça, dit Marco. Magne-toi!

Elle acquiesça d'un signe de tête, ne se sentant pas le courage de refuser l'ordre qu'il venait de lui donner. Elle obéit, sans comprendre, minée par un étrange sentiment composé d'amertume, de regret et d'amour.

Ses gestes étaient lents, mécaniques.

Elle était ailleurs, avec Ken.

Avec l'ombre de Ken...

— Tu vas voir, reprit Marco, ça va être sensationnel. Jamais t'as vu ça! C'est encore plus beau qu'un coucher d'soleil!

Il allait et venait, empilait le bois avec une joie évidente.

— Bien sûr, dit-il, convaincu, ce sera pas exactement comme avant. Les gens sont plus là pour gueuler comme des putois... Tas de sales bourgeois! Tous crevés, les salauds! Tout comme ces flics pourris! Y'en n'a plus un!... Avant, je cassais les vitrines, je brûlais les bagnoles, avec les copains, quand on faisait des manifs. On s'amusait bien... Les meneurs nous disaient de crier des trucs politiques, mais on s'en foutait. Ce qu'on voulait, c'était casser... Maintenant, c'est plus pareil. Je fais ce que je veux. Y'a plus de bagarres... Tiens! Regarde, Béabéa. Tu vois tous ces carreaux cassés? Ouais?... C'est mon œuvre. Toute la ville est comme ça! Plus une vitre nulle part! Les bagnoles, ça... je n'y touche plus, car il faut que je fasse parfois pas mal de chemin... Dans le tas, y'en a encore qui roulent. Mais quand le réservoir est à sec, paf! Je brûle! C'est marrant.

Béatrice n'écoutait pas, mais Marco continuait sur sa lancée, fier de ses prouesses présentes et passées.

— Ici, j'ai trouvé un nouveau jeu. Je vide entièrement un appartement, et je brûle tout. Y restera rien... Ah! si je pouvais voir la gueule des bourgeois! Tout y passe. Les beaux tableaux, les tapis, les moquettes, les meubles sculptés. T'entends, Béabéa? Tout! Je détruis des richesses! De toute façon, ça ne sert plus à rien ni à personne... Ça fait des années que ça dure. Et y'a plus un seul flic pour m'en empêcher! Plus un sale con pour me traiter d'ordure! Qu'est-ce que t'en dis?

La jeune femme demeurait muette, insensible aux propos du déchu. Car, en fait, c'était bien cela qu'il était : un déchu. L'homme était à jamais étouffé. Seule restait une sorte de larve malpropre et puante.

— Hé! Je te parle, Béabéa!... On dirait que c'est la grande planante, hein? Tu serais pas un peu louf, par hasard?... Ou bien, c'est la drogue... C'est ça! J'en prends aussi, parfois. C'est pas ça qui manque dans les pharmacies... D'ailleurs, on est tous drogués. Mais certains plus que les autres...

Disant cela, il frotta une allumette et mit le feu à la paille d'une chaise.

Il recula de deux pas, puis en fit encore deux pour mieux juger de l'effet.

— Reste pas là! cria-t-il à l'adresse de Béatrice.

Comme elle ne bougeait pas, il l'éloigna de force.

— C'est beau, hein? Regarde-moi ces flammes! C'est bon de détruire!

Ken...

Comment faire pour le retrouver? Retourner à l'institut? Attendre? Combien de temps?

Et s'il ne revenait pas?

Le bois flambait, crépitait, et le visage de Ken apparaissait en surimpression.

— Mon amour..., murmura Béa.

Marco, surpris, se tourna vers elle.

— Qu'est-ce que tu racontes? C'est moi que tu appelles comme

ça?

— Mon amour..., répéta-t-elle, ignorant les questions.

— Tu dois vraiment être timbrée, dit le Déchu en haussant les épaules.

— Je te retrouverai, Ken! Il le faut!

— De qui tu parles? C'est qui, Ken?

— Mon mari... oui, c'est mon mari!

— Ah! oui, bien sûr...

Marco oublia son bûcher. Il pensa s'amuser un peu aux dépens de la jeune femme. Le Grand Elu n'était pas là pour le voir, alors pourquoi se priver d'un plaisir supplémentaire?

— Ken! dit-il. Mais c'est moi! C'est moi, ton mari!

Sans le savoir, Marco venait de rendre service à Béa. Lorsqu'elle entendit ses paroles, son visage se transforma. Elle émergea du rêve, de sa folie passagère, et poussa un hurlement de terreur pour s'enfuir aussitôt.

Sur le moment, le Déchu n'eut aucune réaction. Mais sa stupeur ne dura que quelques secondes. Il s'élança à son tour.

Affolée, Béatrice courait droit devant elle, en espérant qu'elle parviendrait à échapper à son poursuivant.

Hélas! Marco était jeune et souple, pas assez « défoncé » par la drogue. Il eut tôt fait de la rattraper.

— Laissez-moi! jeta-t-elle, haineuse.

Elle se débattait avec furie, griffant, mordant, donnant des coups de pied.

— Doucement, Béabéa! Le plus fort, c'est moi, alors arrête tes conneries!

— Lâchez-moi! Mais lâchez-moi!

— Ta gueule! fit Marco en la giflant. Si tu ne te tais pas, c'est un bon coup de poing que je t'envoie! De toute façon, tu peux t'égosiller, personne ne t'entendra. On est seuls, ici, la belle. Si je

voulais...

Il n'acheva pas.

Echevelée, rouge, elle se laissa aller. Toutes les contorsions qu'elle avait multipliées avaient été vaines. Résister était inutile.

— Qu'est-ce que vous voulez?

— Moi? Rien. C'est toi qui es venue à moi. Personne ne te l'avait demandé! Mais maintenant que tu es là, tu vas me dire à quel groupe tu appartiens!

— Groupe?... Je ne sais pas de quoi vous voulez parler!

Il ricana.

— Ah, non? Tu sors pourtant bien de quelque part, hein?... Si tu vis encore après ce qui s'est passé, c'est parce que tu appartiens à un autre groupe. Je veux savoir où sont les autres!

— Je suis seule!

— C'est faux! Tu me prends pour une gourde ou quoi? C'est pas possible de vivre tout seul... Tu cherches bien un nommé Ken, non?

Béatrice se troubla.

Marco venait de faire vibrer la corde sensible.

— Oui, répondit-elle avec retard. J'ignore où il se trouve... Je croyais que c'était lui qui se trouvait dans l'appartement. C'est pour cette raison que je suis montée...

— Et tu m'as trouvé!

— Oui, fit-elle en se détournant.

— Remarque que tu ne perdras pas au change... Je connais la pornographie par cœur! Tu verras, plus tard, tu en redemanderas!

Il la détailla, la déshabilla du regard, lui imposant sa répugnante personne, son odeur infecte.

— Ce sera pour plus tard... Quand le Grand Elu t'aura vue... Mais c'était pas la peine de te sauver comme ça, Béabéa. Je n'ai pas encore le droit de te posséder...

Il s'interrompt, s'accorda un temps, et reprit d'un ton mielleux

:

— Je sais où est celui que tu cherches!

Béatrice tressaillit, mais elle ne se laissa pas prendre au piège.

— Vous mentez! lança-t-elle.

Il éclata de rire.

— Evidemment! fit-il. Mais, de toute manière, tu peux faire une croix dessus, ton Ken. Tu ne le reverras pas!... Et maintenant, on a assez parlé. Y'a du chemin à faire, et il va falloir qu'on se dépêche si on veut arriver avant la nuit.

— Mais...

— Tu vas me suivre gentiment, sinon...

— Jamais! Je... Aïe!

Sans ménagement, il venait de lui tordre le poignet droit.

— Qu'est-ce que tu disais?...

— Rien!

— Alors, j'ai dû mal entendre... Viens! Et tâche de ne pas faire l'imbécile.

Elle était totalement à sa merci. Elle devait s'incliner. Mieux valait feindre la soumission et fuir dès que l'occasion se présenterait.

Elle suivit Marco.

Deux corps jeunes, deux corps d'adolescents nus, couverts de gouttelettes, étaient allongés côte à côte, près de la rivière. Une fille et un garçon. Lui était blond, et elle était noire.

Ils avaient quinze ans.

Ils avaient quinze ans depuis des lunes et des lunes. Depuis la mort des adultes, un demi-siècle plus tôt.

Bizarrement, la nature avait stoppé leur croissance, comme si elle avait voulu les protéger d'un devenir incertain.

Non contente des transformations dont elle tirait fierté, elle désirait que la jeune humanité change.

Chris-Aux-Yeux-De-Ciel se souleva, prit appui sur un coude, contempla en souriant la nudité radieuse de Cheveux-Noirs-La-Belle, s'amusa du scintillement qui émanait des perles liquides accrochées à sa peau dorée.

Elle était comme une fleur fragile dans la rosée du matin, fraîche, souple, douce.

La brise tiède qui les séchait jouait dans leurs cheveux, et la jeune fille en acceptait la divine caresse, yeux mi-clos, les narines frémissant à chaque effluve nouveau. Elle se laissait bercer par le frôlement soyeux des brins d'herbe, par le murmure enchanteur des feuillages, par la chanson discrète de la rivière où elle s'était baignée avec Chris.

Elle jouait à redécouvrir chaque chose, chaque bruit, chaque senteur. C'était un jeu qui durait depuis toujours, un jeu dont elle ne se lassait pas.

Pour elle, pour Chris, la nature se renouvelait sans cesse, parce qu'ils savaient la voir, la trouver, parce qu'ils communiaient avec elle. L'éternité leur semblait promise, auréolée de cette beauté qui n'appartient qu'aux principes naturels.

Cheveux-Noirs-La-Belle était heureuse. Cela se lisait sur les traits fins de son visage. Elle aussi souriait, et son sourire s'adressait à son ami autant qu'aux arbres au tronc nouveaux.

Chris n'osait pas la tirer de son rêve éveillé. Il goûtait aux mêmes plaisirs, éprouvait les mêmes sensations. Il aimait Cheveux-Noirs-La-Belle, et elle l'aimait.

Cependant, leur amour était chaste, pur comme une aurore, et si parfois le trouble les envahissait, il s'évanouissait dans une étreinte ou dans un baiser. Ils ne pensaient pas à sublimer leur amour en se donnant totalement l'un à l'autre. Il y avait en eux une barrière inconsciente qui les assouvissait dès que naissait le désir.

C'était peut-être encore une nouvelle loi de la nature. Les enfants ne devaient pas avoir de rapports sexuels. Ils ne devaient pas procréer. Sans doute l'atmosphère était-elle toujours novice pour les tout-petits...

D'ailleurs, Chris-Aux-Yeux-De-Ciel s'en souvenait. Après la mort des adultes, les enfants de moins de huit ans avaient succombé malgré les vaccins. La tribu se composait d'une quarantaine de garçons et de filles dont les âges variaient de huit à quinze ans.

Personne ne vieillissait.

Les chiens vivaient avec les enfants. Mais il n'y avait pas de maîtres. Les animaux étaient libres et rendaient de bons services à leurs amis à deux pattes. Accompagnés par Pierre-Le-Droit et par Jean-Le-Poète, ils chassaient les lapins, seule espèce ayant proliféré.

Le nombre des chiens n'était jamais constant, car il arrivait que certains aillent très loin. Les plus habiles étaient les bergers allemands. C'étaient aussi les plus intelligents. Onze d'entre eux étaient doués de télépathie primaire, c'est-à-dire que, s'ils ne pouvaient avoir avec les humains une véritable conversation, ils étaient néanmoins capables de capter ou d'imposer certaines images.

Cheveux-Noirs-La-Belle soupira, se tourna vers son compagnon et lui caressa la joue.

— Comme je t'aime, Chris-Aux-Yeux-De-Ciel!

— Comme je t'aime, Cheveux-Noirs-La-Belle !

Ils confondirent leurs regards, observèrent le plus complet silence et leurs mains s'unirent.

Tout chantait autour d'eux. Chaque feuille était un vers, et chaque arbre un poème. Et la brise parfumée apportait la musique, mutait les branches, les pierres, l'eau et les roseaux en instruments

déliçats, en harpes célestes.

— Demain, dit Chris-Aux-Yeux-De-Ciel, je me rendrai dans la clairière, là où sont dressées les pierres qui donnent la force.

La jeune fille demanda :

— Tu as encore reçu ce mystérieux message?

— Oui, avoua-t-il. On m'appelle, on désire que je vienne... C'est étrange et attirant. Voilà des jours que je résiste à l'envie d'aller toucher ces pierres... Elles me fascinent, mais j'en ai peur...

— Alors, n'y va pas!

— Si, ma douce, car je sens que cela m'apportera beaucoup. Je ne puis t'expliquer ce que j'éprouve. C'est à la fois merveilleux et terrible. On veut me donner une force qui n'a rien de commun avec celle de mes muscles...

Cheveux-Noirs-La-Belle hocha la tête. L'idée de son compagnon ne lui plaisait pas.

— Comment sais-tu cela? fit-elle.

— Je le sais, un point, c'est tout. Le message, parfois, vient me frapper. Comme un éclair. Ensuite, je ne retrouve pas les mots qui m'ont été dits... Il subsiste une impression, un sentiment indéfinissable. Au village, je suis le seul à recevoir cet appel... Cette nuit, j'ai été réveillé brutalement, et je n'ai pas pu me rendormir. Quelqu'un me parlait...

— Quelqu'un? Qu'est-ce qu'on t'a dit?

— Je ne me le rappelle plus. Je ne comprends pas...

— A quoi te servirait une autre force, Chris-Aux-Yeux-De-Ciel? Ne sommes-nous pas heureux ainsi? Pourquoi devrions-nous changer quoi que ce soit à notre vie?

— Je dois y aller!

— Mais tu as peur! Au fond, tu redoutes le moment où tu toucheras ces pierres!

— Je dois y aller quand même. C'est important, je crois, pour notre avenir. Nous ne saurions demeurer des enfants éternellement... T'es-tu posé la question? Pourquoi ne grandissons-nous pas?... Si je

reçois la force, nous comprendrons. Peut-être alors deviendrons-nous des hommes et des femmes?

— Cela ne sert à rien !

— La raison nous en échappe. Je persiste à croire que nous sommes destinés à un avenir formidable. Nous devons connaître...

— Connaître quoi, Chris?

— La vraie vie, répondit-il avec assurance. Celle qui nous donnera les secrets, celle qui fera de nous des adultes.

La jeune fille baissa la tête. Chris-Aux-Yeux-De-Ciel ne changerait pas d'avis. Elle s'était rendu compte que, depuis un certain temps, il éprouvait le besoin de s'isoler pour méditer. Cela n'altérerait pas son amour pour lui, cependant, elle était inquiète.

D'où venait ce message?

Existait-il réellement?

Pourquoi Chris était-il le seul « appelé »?

— Oublie, oublie tout, Yeux-De-Ciel. Ne pense plus à ce message. Ne va pas à la clairière. Ce sont peut-être des forces mauvaises qui t'attirent, qui veulent s'emparer de toi. La tribu ne peut pas te perdre!... Et moi? As-tu songé à moi?

— Oui, Cheveux-Noirs-La-Belle. J'ai longuement réfléchi. Pourtant, même si je le désirais, je ne serais pas capable de refuser. L'envie de posséder une nouvelle force est irrésistible. Je contrôle difficilement ma volonté.

— Cette force est inutile. Nos bras suffisent. Nous avons construit des huttes, nous avons appris à tresser des vêtements avec les fibres de certaines plantes. Les chiens nous aident à nous nourrir, et la forêt nous offre des champignons et des fruits. Que souhaiter de plus?

— J'admets ton raisonnement, ma douce, mais je sais qu'il n'en sera pas toujours ainsi; cela non plus je ne l'explique pas... Quoi qu'il en soit, ma décision est prise : j'irai demain, au crépuscule, auprès des trois pierres dressées.

— Personne n'a le droit de te l'interdire, Chris-Aux-Yeux-De-Ciel. Cependant, je t'accompagnerai. Je veux tout partager avec toi.

— Non, Cheveux-Noirs, non... Je dois y aller seul.

— Tu repousses ma présence?

— C'est pas ça, ma douce... Comprends-moi, je t'en prie. Le message me désigne. Peut-être serait-il dangereux de ne pas respecter...

— Tu es fou, coupa-t-elle. Que Quito-Chien, au moins, t'accompagne! C'est le plus fort de tous, et aussi le plus intelligent...

— Ni garçon, ni fille, ni chien! C'est ainsi... Mais sois sans crainte, je reviendrai, pour toi, pour tous...

Déjà le soleil disparaissait. Dans la forêt, la nuit viendrait vite.

Cela mit fin à leur conversation.

— Rentrons, décida le garçon en ajustant son pagne. Au village, on doit nous attendre...

CHAPITRE III

Béa avait marché sans se plaindre, sans prononcer une seule parole, même lorsque Marco la poussait avec rudesse. Il faisait presque nuit quand ils arrivèrent devant l'entrepôt. On avait parcouru des kilomètres dans cette ville immense.

— C'est là qu'on vit, Béabéa... Suis-moi!

Il ignora le large panneau de fer rouillé, ouvrit une porte percée juste à côté et se retourna.

— Alors? Faut aller te chercher?

Résignée, Béatrice avança, pénétra dans le bâtiment.

— Avance! grogna Marco.

Elle fit quelques pas, jetant autour d'elle des regards désespérés.

L'entrepôt était vaste, semblait-il. Vaste et sombre.

L'électricité, à jamais perdue puisque plus rien ne fonctionnait, avait cédé la place aux moyens ancestraux. Ici et là, des bougies se consumaient. Des lampes de fortune, simples mèches trempées dans de l'huile, brûlaient en dégageant de minces filets de fumée noire.

Mais l'aspect peu engageant de l'endroit n'était rien en comparaison du remugle qui imprégnait l'atmosphère.

Odeur de moisi mêlée à celle des excréments, à celle de la sueur, à celle de la saleté.

L'ancre d'un fauve!

L'obscurité s'anima soudain, et Béatrice dénombra une bonne vingtaine de silhouettes qui s'approchaient.

Elle ne bougea pas, les laissa venir à elle. Elle tremblait.

— Mes compagnons, présenta Marco. On crèche tous là... Comme tu vois, il n'y a pas de luxe, ici. On n'aime pas. Pourtant, toute la ville, et même les autres nous appartiennent. On est les rois, quoi!... On a des matelas, des couvertures, des caisses, des tables, ça nous suffit...

Il fit un pas en avant, posa une main sur l'épaule d'un homme nu incroyablement maigre.

— Lui, c'est notre guide, notre lumière. C'est le Grand Elu. Il s'appelle Zagla.

Autour de Béatrice, il n'y avait que des faces blêmes, des Déchus des deux sexes, puants et répugnants. Et Zagla était certainement la plus représentative de ces larves.

— Oui, fit ce dernier sur un ton paradoxalement solennel, je suis le Grand Elu. Je suis le guide de cette communauté de dieux, le chef spirituel de ces hommes et de ces femmes. La drogue qui nous nourrit l'esprit nous a protégés des ravages. Et cela prouve que nous sommes dans la vérité, et que nous y avons toujours été... Pas un de nous ne vieillit. Nous sommes immortels. Le rêve est notre royaume et notre raison de vivre.

Ayant parlé ainsi, il se saisit d'une bougie, l'approcha du visage de la jeune femme.

— Elle me plaît, déclara-t-il. Comment s'appelle-t-elle?

— Béabéa, répondit Marco, fièrement. Je l'ai trouvée à l'autre bout de la ville... alors que j'étais en train de travailler à la gloire de la destruction. Elle cherchait un type du nom de Ken...

— Peu importe qui elle cherchait, trancha Zagla. Il est cependant heureux que tu nous l'aies ramenée...

Béatrice roulait des yeux effarés. Ces êtres qui formaient cercle autour d'elle ressemblaient à des démons de légende dont parlaient certains livres.

Elle se demanda s'ils n'allaient pas sauter sur elle pour la déchirer, tels des monstres avides de sang.

Mais les Déchus étaient mous pour la plupart. Ils ne firent aucun mouvement.

Zagla, le Grand Elu, poursuivit :

— D'où viens-tu, Béabéa? Qui t'a envoyée?

Elle rassembla ses forces et son courage pour répondre.

— Personne. Personne ne m'a envoyée. Je n'appartiens à aucun groupe. J'ai rencontré... Marco tandis que j'essayais de trouver la trace

de mon mari...

— Ah? Tu es mariée?

— Oui. Je vous en prie, je n'ai rien à voir avec vous. Laissez-moi partir! De toute façon, je ne peux pas vous faire le moindre tort.

— Elle dit ça ! fit Marco.

— Tais-toi, l'anar', intervint Zagla. On ne t'a rien demandé.

Il parut réfléchir. Son visage en lame de couteau devint dur. Tour à tour, il regarda les siens et la jeune femme.

— Ce que tu demandes est impossible, Béabéa... Vois-tu, ta présence ici me déroute. C'est la première fois que nous rencontrons quelqu'un dans cette ville. A part nous, les Elus, et les créatures qui vivent dans les marais du pourtour, il n'existe rien...

Il hésita une fraction de seconde et ajouta :

— C'est du moins ce qu'on croyait.

— C'est une déesse! jeta une fille déchue. Vise ses habits, Zagla !

— Oui! oui! approuvèrent plusieurs voix. Elle ne doit pas repartir, sinon le malheur s'abattra sur nous!

— Je suis sûr qu'elle est envoyée par les esprits contraires. Il faut qu'elle meure!

— Qu'elle meure, oui, qu'elle meure!

— Silence, tonna Zagla. Je suis le maître, icil Moi seul possède la lumière.

Pas un Déchu n'osa encore élever la voix. On craignait le Grand Elu qui, à plusieurs reprises avait eu des révélations.

Il s'adressa de nouveau à Béatrice :

— Quelle drogue utilises-tu?

Elle fit « non » de la tête.

— Je ne suis pas droguée!

— Je ne te crois pas. Comment aurais-tu vécu sans le secours

bienfaisant de la drogue?... Lorsque le ravage a commencé, tu devais être, comme nous, dans une cave ou...

— Je vous répète que je ne me drogue pas!

— Alors, donne-nous une explication valable car, soit dit en passant, nous n'avons jamais accordé la moindre foi au vaccin miracle. Des centaines de gosses sont morts...

— Je... j'ai été hibernée avec mon mari il y a cinquante ans et...

— Elle ment, Zagla!

— Oui, elle menti Elle doit mourir!

— Avant qu'elle meure, je réclame le droit de la violer! jeta Marco d'une voix forte.

— Vous êtes fous! s'écria Béatrice. Laissez-moi m'en aller!

— Non, répondit Zagla. Tu resteras ici. Ton plan était de détruire notre communauté pour restaurer la construction. Non, ne dis rien, je le sais. J'ai eu une vision. Tu es celle qui doit apporter le renouveau!

— C'est faux, Zagla! Je suis une femme, rien qu'une femme et non une déesse quelconque... et si tu as une vision, elle ne me concerne pas! Tout ce que je veux, c'est rejoindre mon mari. Je ne demande rien d'autre. Mon but n'est pas de vous nuire.

Le Grand Elu, malgré la sincérité de la jeune femme, demeura de glace.

— Tout ce que tu feras ou diras pour te défendre ne servira qu'à t'enfoncer davantage, Béabéa. Bien avant ton arrivée, j'ai reçu la lumière. Je savais que tu allais venir. *On me l'a suggéré* par des signes qui ne trompent pas. Tu es notre ennemie. Tu veux briser nos croyances, nous rendre à nouveau vulnérables. Tu souhaites notre disparition!

— C'est de la démence!

— Non! C'est la vérité!... Une vérité que tu ignores peut-être toi-même, Béabéa. Mais ceux qui te protègent doivent savoir que nous avons gagné sur tous les tableaux. Avant le ravage, nos idées avancées sur ce que devait être une civilisation nous valaient des attaques

injustifiées de la part des bourgeois. Ces derniers ne comprenaient pas qu'il fallait détruire le monde pour que chacun puisse être libre. Et finalement, qu'est-il arrivé? Ils ont perdu, tandis que nous, nous sommes devenus des dieux! Notre rôle consiste à vivre dans la plus totale liberté et à préserver notre bien précieux... Plus tard, on nous donnera la faculté de procréer, et nos enfants seront les maîtres de la planète!

— Tout cela n'est qu'invention! riposta Béatrice. Vos cerveaux sont démolis par la drogue et vous cherchez un exutoire!

— Qu'est-ce qu'elle raconte? fit un Déchu.

— Sais pas! fit un autre. Mais elle doit mourir!

— Vous n'êtes plus des humains, poursuivit-elle. Mais des loques! Des fous! Des résidus!

— Elle nous insulte, Zagla! Je vais...

— Ferme-la, Marco!... Alors, Béabéa? Acceptes-tu cette vérité?

Béatrice était au bord de la crise nerveuse. Elle était persuadée qu'à ce rythme, elle ne tiendrait plus longtemps. Ce qu'elle voyait, ce qu'elle entendait, tout provoquait en elle une terreur panique. Ces vulgaires imitations de l'homme, de la femme, étaient des fous avérés. La drogue était responsable.

Immortels...

Comment admettre cela?

Pourtant, dans cette communauté, il n'y avait pas de vieux, et pas d'enfants... La vie s'était-elle arrêtée après le ravage?

Les Elus...

Etait-ce possible?

— Tu ne dis rien, Béabéa? C'est plus sage. Tu vois, il ne m'a pas fallu d'interminables discours pour te confondre. Zagla est puissant !

— Zagla est puissant! répétèrent en chœur les Déchus.

Toute fuite était impossible. Béa ne se berçait guère d'illusions. Pour elle, il n'y avait plus qu'une solution : adopter rapidement une autre tactique pour retarder l'heure de sa mort. Un événement

imprévu pouvait survenir.

Il s'agissait sans doute d'un acte désespéré, mais elle devait tout tenter.

Elle alla vers le Grand Elu, baissa la tête.

— C'est vrai, dit-elle. Je suis une déesse. Mais je le suis malgré moi... Lorsque la mort a commencé son œuvre, j'ai eu peur et je me suis enfuie avec mon mari. J'ai vu des gens tomber par dizaines autour de moi, mais je n'ai pas été atteinte par le mal... Je ne sais pas ce qui s'est produit tout à coup. Je me suis évanouie. Quand je me suis réveillée, Ken n'était plus près de moi...

Il y eut un revirement.

— Tu avoues donc ! ricana le Grand Elu. C'est encore mieux ! Te sens-tu prête à tout nous dire ?

— Oui, Zagla.

— Ce Ken... Es-tu certaine qu'il n'existe pas dans ton imagination ?

— Je... ne sais pas. Peut-être n'a-t-il jamais existé ? Ce n'était qu'une image destinée à m'imposer l'idée de recherche...

— Pour venir vers nous, compléta le Grand Elu. Donc, tu avais bien l'intention d'utiliser tes pouvoirs pour nous faire disparaître !

— Je crois que oui...

— Et tu voulais régner seule !

— Oui.

— Etre la mère de ce monde !

— Oui. Cependant...

— Cependant ?

— Je suivais une mauvaise voie, dit-elle. A présent, je vous connais et mes idées ne sont plus les mêmes.

— Que veux-tu dire ?

— Je me sens proche de vous...

Durant un bref instant, les Déchus furent projetés hors du temps. Puis, une femme s'écria :

— Elle n'est pas sincère! Elle doit mourir!

— Attends, Sorata, répliqua l'illuminé, elle dit peut-être la vérité... Les lois de l'esprit sont parfois dures à comprendre. La mort n'est pas toujours à conseiller.

Zagla se recueillit, ferma les yeux, interrogea l'Au-delà.

Puis, il demanda :

— Tu dois nous donner la preuve de ce que tu avances, Béabéa. Accepterais-tu de vivre parmi nous, d'adopter nos idées, nos coutumes? Accepterais-tu la quête de la drogue et celle de l'aliment?

A ces questions, Béatrice hésita. Cependant, elle répondit par l'affirmative.

— Accepteras-tu de te donner à chacun de nous?

— Oui.

— Exécuteras-tu tous mes ordres sans te rebeller?

— Oui, Zagla.

— Que la Destruction soit louée! clamèrent des voix graves. Mais il faut l'initier afin que sa décision soit sans restriction. C'est en toute confiance que nous l'accueillerons alors.

Zagla reprit :

— Tu as entendu, Béabéa? Tu peux éviter la mort. Tu as le choix.

— Je veux vivre, souffla-t-elle.

* * *

Elle avait tout accepté. Tout! Parce qu'elle espérait revoir Ken. Elle jouait le jeu des Déchus, pour vivre. En ce moment, cela seulement comptait.

— Qu'on la déshabille! ordonna Zagla, le Grand Elu. Tous ses vêtements de bourgeoise seront déchirés puis brûlés!

— Je m'en charge, dit Marco avec empressement.

Des êtres mâles, ignobles, repoussants, se saisirent de Béatrice et la dépouillèrent sans ménagement, s'attardant parfois sur certaines parties de son anatomie.

Malgré la peur et le dégoût que les Déchus lui inspiraient, elle n'opposa aucune résistance, se répétant que son sacrifice ne serait pas vain. Elle devait vivre à n'importe quel prix, pour Ken, pour elle, pour leur bonheur futur!

Quand on l'attacha à l'un des énormes piliers en ciment, elle s'abandonna, ferma les yeux. Elle supporterait tout avec courage. Son amour serait le plus fort.

Gravement, Zagla demanda :

— Es-tu bien sûre, Béabéa, de vouloir vivre parmi nous?

Chaque réponse, pour elle, était un supplice.

— Oui, Zagla.

— Tu auras donc à te soumettre à trois épreuves. La première consistera à subir la vulgarité et la luxure; la seconde, à absorber des drogues qui te seront imposées; la troisième, à détruire ce que nous te désignerons. Ces trois épreuves auront lieu dans cette ville, et trois jours seront nécessaires... Maintenant, si tu le désires vraiment, répète cette phrase : « Je me sou mets à toutes les exigences de la communauté et je reconnais en Zagla le Grand Elu. »

Des fous!

Ils étaient tous fous!

Mais cela n'avait plus d'importance.

Elle répéta les mots, et chacun d'eux lui brûla la langue.

— Qu'il en soit ainsi, conclut Zagla. Commencez !

A leur tour, les Déchus se débarrassèrent des loques qui leur servaient de vêtements, puis ils s'avancèrent, imposèrent à la jeune femme d'immondes caresses et le contact de leur corps nauséabond. Ils se livrèrent à des jeux obscènes qu'elle dut supporter sans gémir. Ils la souillèrent tandis qu'elle pleurait et que ses poings serrés étreignaient le vide.

Ses ongles pénétraient dans sa chair, mais la douleur morale restait la plus terrible. Ces hommes, ces femmes, ces résidus de la

Négation, ces fleurs de chaos la torturaient, l'entraînaient dans un abîme de stupre.

Ne pas sombrer...

Ne pas sombrer...

L'atmosphère était devenue moite, épaisse, lourde, transformée par des odeurs de transpiration, par des râles de plaisir.

Qui aurait pu se douter?

Qui aurait pu se douter qu'un jour existerait sur la terre une telle débauche?

Cependant, à bien réfléchir, n'était-ce pas ce qu'on avait cherché? Les hommes du xx^e siècle n'avaient-ils pas accepté la destruction?

La Destruction!

Elle avait frappé tous les domaines sans exception, et elle avait commencé par celui des arts.

La cacophonie avait remplacé la symphonie. Morte, la musique!

On préférait des textes de ruisseau à ceux des vrais écrivains. Morte, la littérature!

Erotisme et poésie avaient cédé le pas à la pornographie et à la vulgarité. Morte, la beauté!

Et morte aussi, la peinture! L'infâme barbouilleur discutant le talent des Maîtres!

Et morte, l'esthétique! Morte, l'architecture! Morte, la sculpture!

Anarchie la plus complète dans toutes les expressions, à tous les niveaux!

Et l'on excusait les crimes!... Facile de dire que le père de Untel était alcoolique, que sa mère était une p...! Oui, facile. Mais qu'est-ce qui n'était pas facile dans une civilisation faite de facilités?

On excusait tout... sauf la droiture, la noblesse du cœur.

On défiait l'inverse !

Tout ce qui n'était pas négation périssait. Et l'on criait « Vive Machin ! » sans trop savoir pourquoi. Et l'on dressait des barricades! Et l'on attaquait des gens! Et l'on cassait des vitrines!

Vive la liberté!

Le monde courait à sa perte.

Béatrice pensait à tout cela, refoulant son envie de hurler. Des mains la palpaient, se promenaient sur son corps. On lui murmurait des mots grossiers, on lui lançait des insultes. On voulait la dépraver, tuer la femme, la vraie, parce qu'elle était belle, parce qu'elle devait être souillée pour être digne d'entrer dans la communauté.

La torture dura et dura.

Les Déchus ne se lassaient pas. Ils étaient sous l'emprise d'une autre drogue : celle du vice et des bas plaisirs.

Béa, elle, n'en pouvait plus. Elle sombrait, lentement au milieu d'un carrousel infernal, dans un maelstrôm d'épouvante qui lui donnait le vertige.

A un moment, elle n'entendit plus rien. Ce fut comme une délivrance.

Elle s'évanouit.

CHAPITRE IV

Béatrice reprit conscience vers le milieu de la nuit. Le sommeil avait succédé à son évanouissement.

Grâce à la faible lueur que dispensait une lampe à huile, elle constata qu'elle se trouvait dans une petite pièce aux murs nus et lésardés. Une pièce probablement attenante à l'entrepôt proprement dit.

On l'avait transportée là, évanouie, et on l'avait couchée sur un matelas informe. Des liens solides soudaient ses chevilles et ses poignets. Peut-être dans son sommeil s'était-elle débattue car la corde avait déchiré sa peau, ce qui provoquait une désagréable impression de brûlure.

Prisonnière!

On lui avait laissé une couverture dans laquelle elle s'enveloppa malgré l'odeur fétide qui l'imprégnait.

Elle avait froid.

La nuit, pourtant, était une étuve. Il faisait lourd, et l'air, entre les murs de béton, ne circulait pas. Jusqu'aux vitres brisées qui lui refusaient le passage. Il était trop épais, trop pesant, incroyablement matériel.

Oui, elle était prisonnière. Et elle le serait encore pendant au moins deux jours, ayant deux épreuves à affronter : celle de la drogue, et celle de la destruction. Mais elle savait qu'elle triompherait, parce que son amour pour Ken l'aiderait, la placerait au-dessus de toute souffrance. Elle subirait la loi des Déchus, mais son cœur resterait pur.

Béa avait dans la bouche le goût amer des instants passés au sein de la communauté. Elle revoyait chaque scène à travers le brouillard de ses larmes. Ces hommes, ces femmes, ces êtres nus et repoussants qui dansaient autour d'elle et qui venaient, lubriques, se frotter contre elle... L'ignoble torture! Elle entendait encore leurs mots orduriers, respirait leur haleine et l'acidité de leur sueur.

Jamais elle n'aurait pensé descendre aussi bas. Cependant, elle était prête à tout, pourvu qu'elle retrouve Ken. La boue ne la salirait qu'en apparence. Elle serait forte, courageuse, endurerait mille tourments s'il le fallait. Et elle obtiendrait sa récompense.

Résignée, elle soupira.

Certes, le désir de retrouver l'aimé était puissant, mais posséderait-elle la force physique nécessaire?

Pour elle, la plus grande épreuve n'était pas celle de la luxure, ni celle de la drogue, ni celle de la destruction. Le plus dur serait de vivre avec les Déchus, de participer aux tâches de la communauté, d'aller quérir la drogue et l'aliment, loin dans la ville ou dans les autres cités cadavres. Elle était persuadée qu'on la surveillerait constamment, surtout au début, afin qu'elle ne puisse s'enfuir... Et ne devrait-elle pas, ainsi que l'avait annoncé Zagla, se donner à l'un ou à l'une chaque fois qu'un Déchu en manifesterait l'envie?

L'avenir qui se dessinait était des plus sombres.

Béatrice avait peur.

Peur de l'habitude, peur du conditionnement, peur de ne plus savoir penser.

Il faudrait un certain temps pour gagner la confiance totale des Déchus. Chaque jour serait fait de renoncement, d'humiliation, d'épreuves. Ne perdrait-elle pas, peu à peu, sa personnalité? Ne deviendrait-elle pas progressivement semblable à ces femmes et à ces hommes? Ne la forcerait-on pas, indirectement, à oublier celui pour qui elle voulait vivre?

Si Paul Tarelli avait su prévoir l'avenir des deux jeunes gens, il n'aurait pas insisté pour les hiberner. Mais le « mal » était fait. Tout retour était impossible.

Béatrice évoqua son enfance et parvint à sourire. Elle ne voulut se rappeler que des moments agréables et penser à toutes les choses qui l'avaient marquée. Elle retraçait sa vie comme si elle s'était trouvée à l'article de la mort.

En fait, n'avait-elle pas dépassé les limites de la vie? N'avait-elle pas franchi la barrière?

Elle ne reconnaissait plus rien de ce qui avait été son univers. Ken avait disparu de façon incompréhensible. Avec lui, le Cordon ombilical qui reliait Béatrice au passé avait cessé d'exister. Elle était seule dans un monde hostile qui l'obligeait à lutter.

Elle regretta de n'avoir pas suivi sa première idée, celle qui consistait à attendre Ken dans les sous-sols de l'institut de

cryobiologie. Ainsi, sa rencontre avec Marco n'aurait pas eu lieu, et elle n'aurait pas été là, allongée, entravée, sur ce matelas pourri.

Un éclair suivi d'un roulement de tonnerre interrompit ses réflexions. L'orage venait d'éclater, incendie livide que la pluie diluvienne ne savait éteindre. Il était d'une violence inouïe, brutal, mêlant le fracas au feu céleste, apportant à la terre altérée le breuvage des origines.

La nature vivait encore! Malgré la folie des hommes, elle demeurait puissante et tenait parfois à le montrer.

Béatrice, frémissante, enveloppée dans sa couverture, écoutait sa voix. Elle ne vit pas la silhouette qui, lentement, s'approchait.

Un murmure...

— Béabéa...

Dès qu'elle entendit prononcer son nom, du moins celui que Marco lui avait donné, elle fit face, reconnut l'une des femmes de la communauté; la plus jeune.

— Que venez-vous faire ici? Partez! Je ne veux voir personne!

L'intruse ne répondit pas. Elle s'agenouilla auprès de Béatrice et lui retira doucement sa couverture.

— Mais qu'est-ce que vous faites? Allez-vous-en!

— Tais-toi, sinon les autres vont nous entendre... Parle tout bas.

— Que me voulez-vous?

La fille déchue ignore la question. Déjà, ses mains caressaient la peau de Béatrice, effleuraient ses seins, la courbe de son ventre, ses cuisses...

— Vous êtes folle! Laissez-moi!

Elle voulut reculer, échapper au contact, mais ses liens la gênaient.

— Tu es belle, Béabéa...

— Sortez d'ici immédiatement ou...

— Ecoute, Béabéa. Mon nom est Lina. Je ne te veux aucun mal... Je sais bien que tu as accepté de te soumettre aux épreuves parce que tu espères pouvoir t'enfuir un jour ou l'autre. Mais tu dois abandonner cette idée. Au moindre faux pas, tu mourras!

Tout en continuant de caresser le corps de Béatrice (qui essayait, mais en vain, de se soustraire aux attouchements), Lina poursuivait :

— Lorsque le grand ravage a eu lieu, je ne ressemblais pas à ceux que tu as vus. J'appartenais à un milieu aisé et j'étais ce qu'on appelait « une bonne fille ». Cependant, entraînée par des copains, j'ai goûté à la drogue... et le jour du ravage, on m'avait emmenée dans une cave où l'on fumait des herbes, où l'on avalait de la mescaline [1]... La drogue m'a sauvée de la mort. Bien sûr, après tant d'années écoulées, j'ai fini par m'intégrer totalement à la collectivité. Pourtant, au fond de moi, je sais que j'aurais préféré mourir si j'avais su ce qui m'attendait. Mais il est trop tard pour regretter, à présent. Plus rien n'a d'importance. On ne se relèvera pas.

Béatrice, muette, écoutait les propos de Lina sans comprendre où celle-ci voulait en arriver. Le mur froid, derrière elle, lui interdisait de reculer davantage. Elle dut accepter les caresses.

Eclair.

Coup de tonnerre.

Craquements. Echos sinistres.

— Je vais t'aider, Béabéa, car je ne veux pas que tu deviennes comme nous. Tu ne connais pas encore notre vie, et c'est mieux ainsi... La quête de l'aliment est de plus en plus difficile. Le cercle s'élargit sans cesse, et les équipes doivent faire de longs voyages pour trouver de quoi nous nourrir. Parfois, elles s'absentent pendant plus d'une semaine... Au début, c'était facile, on avait tout à portée de la main. Maintenant, pour survivre, il faut se déplacer... Seuls les moins drogués d'entre nous en sont conscients. Zagla, lui, est au-dessus de tout ça. Il vit avec les esprits. Il croit que nous ne mourrons jamais...

Eclair.

Tonnerre.

La pluie qui crépite.

— Tu vas fuir, Béabéa. Je couperai tes liens et tu partiras. Tu

devras impérativement quitter cette ville et t'éloigner des autres. C'est tout ce que je peux faire... Je t'ai apporté une robe. Elle est vieille, mais elle te sera utile...

Etait-elle sincère?

Béatrice en douta. Ces propos n'étaient-ils pas destinés à endormir sa combativité?

Comment admettre qu'elle allait recouvrer sa liberté?

— Pourquoi faites-vous ça?

Lina éluda la question.

— J'aimerais que tu me tutoies, Béabéa...

— D'accord!... Pourquoi fais-tu ça?

— Ta place n'est pas ici. Tu dois vivre. Si tu restais parmi nous, tu détruirais ton corps et ton esprit... Et puis, j'aurai ainsi la satisfaction d'avoir agi une fois au moins pour le bien...

Lina joignit le geste à la parole. A l'aide d'un couteau, elle trancha les liens de la prisonnière.

Béatrice reprit espoir.

— Merci, dit-elle en faisant jouer ses articulations. Merci pour ton aide... Nous fuirons ensemble!

— Non, Béabéa, pas ensemble, c'est impossible.

— Impossible? Pourquoi? Es-tu donc tellement attachée à cette collectivité?

— C'est pas ça...

— Ne reste pas ici, Lina. Les Déchus n'ont rien à t'offrir. Tu n'es pas libre. Et puis, à deux, nous serions plus fortes...

— Non. Ne me tente pas. Pour moi, l'évasion est impossible. Je ne peux m'éloigner des villes. A cause de la drogue. Si je pars, c'est le manque, et...

Eclair.

Coup de tonnerre.

— Je comprends, fit Béatrice. Je comprends beaucoup de choses... Mais comment te remercier ?

Lina ne répondit pas immédiatement. Elle hésita, fixa longuement la lampe à huile, puis elle déclara :

— Avant que tu partes, j'aimerais... j'aimerais te demander une faveur...

Elle caressa doucement les mains de Béatrice. Celle-ci tressaillit.

— Non, non, Béabéa. Je n'ai pas l'intention de t'imposer ce à quoi tu penses en échange de ta liberté. Tu es belle, et tu me plais, je l'avoue, cependant, je désire simplement que tu m'embrasses... comme le ferait une sœur... Le veux-tu, Béabéa ?

Béatrice, subitement, avait deviné la détresse de cette fille. Elle acquiesça :

— Oui, Lina...

Elle l'embrassa sur la joue sans manifester le moindre sentiment de dégoût. Elle n'oublierait jamais que Lina l'avait sauvée alors que tout semblait perdu.

— Merci, Lina, lui murmura-t-elle à l'oreille.

Elle se leva, passa la robe, embrassa une nouvelle fois la fille déchue.

— Maintenant, reprit Lina, il faut partir, profiter de ce que les autres sont endormis. Ils sont plus ou moins drogués et ne se réveilleront pas... Je vais te conduire à la sortie de la ville. Là, tu te cacheras et tu ne repartiras que lorsqu'il fera jour. Tu contourneras les marais du pourtour et tu remonteras vers le nord. Surtout, reste loin des villes, sinon tu pourrais rencontrer certains des nôtres en quête de drogue ou d'aliment... De plus, j'ignore s'il n'existe pas d'autres groupes...

— Je suivrai tes conseils, Lina. Cependant, comment retrouverai-je Ken, mon mari ? Il faudrait que je puisse revenir à l'insti...

— A plus tard cette question, Béabéa. Tout ce que je sais, c'est que si tu restes ici, tu ne reverras jamais ton mari. L'important est de sauver ta vie. Rien d'autre ne doit compter en dehors de ça!... Lorsque

tu seras en sûreté, tu réfléchiras. Allons, viens!

* * *

En silence, elles quittèrent l'entrepôt. L'orage les accueillit. Lina avait pris la main de Béatrice et elles s'étaient mises à courir, l'une guidant l'autre dans le dédale des rues.

La pluie s'abattait sur elles perçant leurs pauvres vêtements.

De temps en temps, un éclair déchirait la nuit, éclaboussant les immeubles délabrés de sa lumière froide, donnant à la ville morte un aspect épouvantable.

Elles couraient pieds nus, pataugeant dans l'eau qui ruisselait, tournaient ici, empruntaient telle rue, évitaient les buissons épineux, et cela sans jamais se retourner.

Deux pauvres filles qui fuyaient dans l'obscurité et la tempête.

Pour Béatrice, l'aventure semblait irréelle, fantasmagorique. Sous l'action des éclairs, le décor devenait celui de l'enfer, un décor pour les âmes des damnés.

— Courage, Béabéa, disait parfois Lina.

Elles avaient ralenti leur allure alors qu'elles étaient loin de l'entrepôt. Certaines de n'avoir pas été suivies, elles ne couraient plus mais marchaient néanmoins d'un bon pas. Essoufflées, le cœur battant, elles se tenaient toujours par la main.

— Arrêtons-nous un instant, proposa Béatrice.

— Bon, mais pas longtemps. Je dois être rentrée avant le lever du jour... Heureusement, il pleut! La nuit sera plus longue...

Elles se mirent à l'abri, frottèrent vigoureusement leurs membres pour en chasser le froid, restèrent proches l'une de l'autre.

Dans un élan qu'elle ne sut briser, Lina colla son corps contre celui de Béatrice. Celle-ci ne la repoussa pas. La pluie avait rendu leurs vêtements inexistantes. Ils collaient à leur peau, moulaient leurs formes.

Leurs poitrines se touchèrent. Elles en furent troublées.

Et ce trouble se prolongea, tandis que l'orage redoublait d'ampleur.

— Je crois bien que je t'aime, Béabéa... Pardonne-moi d'être ainsi.

Béatrice ne sut jamais exactement ce qui se passa en elle à cet instant précis. Tout son être chavirait.

Était-ce le trouble provoqué par le corps blotti contre elle?

Éprouvait-elle quelque pitié pour Lina?

Était-ce tout cela à la fois ou simplement comprenait-elle le malheur de cette fille?

— Embrasse-moi, Lina, dit-elle brusquement, surprise par ses propres paroles.

Doutant d'abord de ce qu'elle avait entendu, Lina s'exécuta sans comprendre. Elle enlaça Béatrice et lui baisa le front.

— Pas comme ça, Lina... Je...

— Allons-nous-en, Béabéa, coupa la fille déchue en se détachant de Béatrice. Les minutes passent.

Elle avait préféré ne pas céder malgré son désir. Cependant, elle n'oublierait jamais le geste de celle qu'elle avait sauvée.

Elles s'élancèrent de nouveau sous l'orage et, cette fois, elles ne s'arrêtèrent que lorsque le but fut atteint.

— Voilà, dit Lina. C'est ici que nous allons nous séparer. Trouve-toi une cachette... Sois prudente lorsque tu partiras, car outre les dangers contre lesquels je t'ai mise en garde, il se pourrait que Zagla décide de se lancer à ta poursuite. Fuis le plus loin possible!

— Entendu, Lina...

— Un mot encore. Au nord, il existe une grande forêt. Il te faudra une bonne journée de marche pour y parvenir. Là, tu rencontreras probablement des enfants, et peut-être des adultes. Je sais qu'il y a des humains dans cette région. Un jour que je quêtai, j'ai vu des très jeunes garçons...

— Des enfants, dis-tu? Est-ce que Zagla...?

— Non, il ne sait pas. Les autres non plus, car aucun d'entre nous, en principe, ne quitte les villes. Va vers la grande forêt, Béabéa. C'est le salut. On t'accueillera certainement... Et prends garde aux

Gluants des marais. Va... et sauve ta vie.

Oui, Lina avait raison. Il fallait d'abord échapper aux Déchus. Après, elle prendrait une décision.

— Adieu, Béabéa!

Brusquement, Lina avait tourné les talons et repartait vers les siens.

Ce n'était pas, ou plutôt, ce n'était plus vraiment un homme. Pourtant, il possédait, comme lui, une tête, un tronc, et quatre membres. Il était chauve, et son corps, véritable amas de tissus adipeux, était dépourvu de poils. En revanche, les pores de sa peau d'un gris sombre sécrétaient une substance gluante, ce qui lui donnait, de loin, l'allure d'un gladiateur issu d'un conte fantastique. Il ne paraissait pas avoir de cou. Sa tête, aux petits yeux brillants profondément enchâssés dans leurs orbites, était comme soudée à sa large poitrine.

La faim lui avait fait quitter son îlot où reposait encore sa femelle.

Le jour venait tout juste de se lever. Il régnait une demi-pénombre parmi les hauts roseaux des marais. Quelques langues de brouillard stagnaient à quelques centimètres de l'eau glauque. C'était le moment où le Gluant s'en allait pêcher.

Les poissons, dans ces eaux putrides, avaient survécu et s'étaient reproduits, contrairement aux Gluants qui, eux, ne pouvaient procréer. La nature, dans son éternel mystère, avait su doser ses effets, supprimant ceci, transformant cela, faisant de quelques malheureux rescapés des êtres qui s'éloignaient progressivement du genre humain. La mutation était intervenue presque immédiatement après le ravage causé par les bactéries.

Avec des mouvements incroyablement lents, le Gluant se déplaça, avança davantage, ne s'arrêta que lorsqu'il eut de l'eau jusqu'en haut de ses cuisses.

Il parut étonné. D'habitude, il allait jusqu'au grand arbre mort, le dépassait même, et l'eau ne lui arrivait qu'au-dessus des genoux. Mais il avait beaucoup plu, cette nuit...

Il sembla hésiter, et finalement, il reprit sa marche. Il parcourut encore une bonne vingtaine de mètres, jugea qu'il se trouvait assez près de l'arbre mort et s'arrêta de nouveau.

Il demeura longtemps immobile puis jeta une poignée de baies cueillies sur les arbustes de son îlot. Il savait que les poissons, et particulièrement les plus gros, en raffolaient. Mais outre l'avantage qu'elles présentaient en flattant la gourmandise de la gent aquatique,

les baies, traîtreusement, enivraient. Les poissons, durant un certain temps qui découlait de leur appétit, sombraient dans une sorte de somnolence, et il était alors facile au Gluant de les attraper avec ses mains nues.

Ce fut en effet ce qui se produisit.

Un poisson de belle taille, qui tenait à la fois de la carpe et du barbeau, quitta son élément naturel pour devenir le prisonnier du Gluant. Ce dernier, sans desserrer les doigts, regarda stupidement les soubresauts de l'animal et, lorsque celui-ci fut mort, il le consumma sur place avec une évidente satisfaction.

Son repas achevé, il pensa à assurer celui de sa femelle. Au moment où son bras allait se détendre, il vit venir vers lui un autre Gluant mâle.

Son faciès boursoufflé se modifia. Il fit un pas en direction de son congénère et étendit ses deux énormes bras latéralement, geste qui indiquait que ce secteur lui appartenait. L'autre n'avait qu'à aller pêcher ailleurs.

Pourtant, le second Gluant continua d'approcher comme s'il n'avait pas compris. Il entendait profiter lui aussi de l'état de semi-paralysie qui frappait les poissons, ce qui, naturellement, n'était pas du tout au goût du premier.

Un curieux dialogue s'engagea.

Un dialogue composé de mots souvent déformés, de grognements, de cris et de gestes.

Leurs voix s'élevaient, extraordinairement graves et fortes, cavernueuses. Et tandis qu'ils parlaient, l'excitation provoquait, sur leur épiderme, une abondante émission de substance poisseuse.

— Pââârtiir! Pââârtiir! Grblmbl-Uuïrk!

— Maaanger... Brrmmm! Faim...

— Pââârtiir! Làààà-bàââs... Loin. Uuïrk! Loin...

— Faim... Poâââsson... Crrr!

— Loin! Loin!

Les deux créatures étaient relativement proches l'une de l'autre. L'une cherchait sa nourriture aux dépens de la première.

La « conversation » dura. Le ton devint plus dur. On en vint aux menaces.

Le combat serait inévitable.

Les marais, pourtant, s'étendaient sur des kilomètres, et le poisson s'y trouvait partout abondant. Mais, quel que soit le domaine dans lequel on vit, il existe toujours des profiteurs. Chez les mutants, on connaissait cela aussi... Comme quoi l'homme n'était pas tout à fait mort en eux!

Les deux antagonistes s'empoignèrent sauvagement, mais aucun ne put broyer l'autre. Leurs corps glissaient.

Ils avaient cependant engagé une lutte à mort. Celui qui succomberait servirait de nourriture à l'autre, car le Gluant, s'il péchait pour assurer sa subsistance, ne mangeait pas moins tout ce qu'il trouvait. Un Gluant mort valait beaucoup de poissons...

Les deux montagnes de graisse étaient de force égale. Elles se précipitaient l'une contre l'autre, jouaient des poings, assenaient des coups terribles. Un homme normal n'aurait certes pas résisté à une seule de leurs attaques. Un véritable combat de titans qui se livrait là, dans les marais d'ordinaire paisibles. L'eau jaillissait en gerbes, semblait vivre tout à coup autour des deux mâles.

Le premier Gluant, à un moment donné, perdit l'équilibre. Le second, l'importun, saisit l'occasion au vol. Il abattit ses poings sur la nuque de son ennemi qui s'écroula, vertèbres cervicales brisées.

Quelque part, dans les marais, un petit clan de Gluants mangerait à sa faim...

Clichés.

Dans l'appartement où elle s'était réfugiée, Béatrice s'était séchée à l'aide de serviettes trouvées à tâtons dans une armoire. Elle avait ôté sa robe trempée puis s'était glissée sous les couvertures d'un lit. Les textiles, principalement ceux fabriqués avec des fibres naturelles comme la laine ou le coton, avaient résisté au temps.

Béa ne dormit pas. Inlassablement, elle se répétait les paroles de Lina, revoyait toutes les scènes qui avaient suivi son réveil.

Sauver sa vie. Oui... Partir. Mais ne pas oublier Ken...

Ses pensées occupèrent son esprit pendant tout le reste de la nuit. Il n'y avait pas vingt-quatre heures qu'elle était sortie de l'institut de cryobiologie, et pourtant comme cet instant était loin!

Le ciel avait déversé des trombes d'eau. La pluie n'avait cessé qu'un peu avant l'aube. Le vent qui se levait allait sécher la terre.

Le jour surprit Béatrice.

Partir...

C'était le moment...

Ne pas s'attarder. Sa sécurité dépendait de sa rapidité. Si, comme l'avait laissé entendre Lina, les Déchus la poursuivaient, elle devait à tout prix leur échapper.

Elle ne se demanda pas comment ils connaîtraient la direction qu'elle avait prise. Vivement, elle quitta le lit, fouilla dans les vêtements des anciens locataires, s'empara d'une robe qui n'était pas exactement à sa taille mais qui, en la circonstance, convenait parfaitement. Elle s'en vêtit, alla jusqu'à la fenêtre aux carreaux brisés, épia la rue...

Personne.

Tout allait bien.

Elle sortit de l'appartement, descendit les escaliers, observa une nouvelle fois les alentours avant de se risquer à découvrir.

Comme cette solitude était étrange!

Comme cette ville était effrayante avec ses immeubles aveugles et muets!

Béatrice se mit à courir sur l'un des trottoirs qui longeaient l'avenue. Elle suivait scrupuleusement les indications de Lina.

Le sol humide était glacé, mais elle n'y prenait garde. Elle n'évitait même pas les flaques d'eau.

Elle ne sentit pas plus la fraîcheur du petit matin. Elle courait à perdre haleine, vers le nord, vers cette forêt qu'elle devait découvrir après avoir marché un jour durant...

Fuir...

Fuir...

Fuir...

Droit devant elle...

Eviter les marais...

Echapper aux Déchus...

Courir...

Courir...

Ses pieds nus frôlèrent l'herbe mouillée. Elle avait la ville dans son dos.

Déjà, le disque flamboyant du soleil apparaissait sur l'horizon.

CHAPITRE VI

Sorata s'éveilla la première, encore troublée par les rêves délirants de la nuit. Peu à peu, elle redevint lucide, pensa à la nouvelle venue qu'elle ne portait pas particulièrement dans son cœur. Pas un instant elle n'avait cru les affirmations de cette trop belle femme. Mais Zagla et les autres étaient dupes. La communauté était prête à s'incliner devant les serments et les engagements.

Sans bruit, Sorata quitta sa couche et marcha vers la pièce où, la veille, on avait conduit Béatrice. Elle espérait secrètement qu'elle parviendrait sans peine à faire souffrir la jeune femme en inventant une histoire qui relaterait l'atroce mort de Ken.

Cependant, lorsqu'elle ouvrit la porte, elle ne sut retenir un cri de dépit.

La pièce était vide. Des cordes gisaient sur le ciment.

La Déchue grimaça, fit volte-face, s'empressa d'aller tirer Marco de son sommeil.

— Qu'est-ce qui te prend, Sorata? T'as encore fait un cauchemar?

— Dis pas de conneries. Béabéa s'est évadée!

A ces mots, Marco se dressa brusquement, rejetant avec force sa couverture.

— Evadée? T'es pas bien, non?

— Ben, va voir!

Marco ne se le fit pas dire deux fois. Le mieux était qu'il se rende compte par lui-même.

Il revint une minute plus tard, une expression farouche incrustée dans son visage.

— Alors?

— Elle n'a pas pu se libérer toute seule! Les cordes ont été coupées.

— Tu veux dire que quelqu'un l'a délivrée?

— J'en suis sûr!

— Un d'entre nous?

— Ouais! Certainement... Y'a pas d'autre solution.

— Tu crois?... Et si c'était celui qu'elle appelle Ken? — Ken?... Non. Personne n'aurait pu s'introduire ici. Le coupable est parmi nous... Oh! Debout, tout le monde! Béabéa a foutu le camp!

Des grognements fusèrent tout d'abord, mais à l'annonce de la nouvelle les réactions ne se firent pas attendre.

Zagla se leva, s'approcha de Marco et de Sorata.

— Elle a filé? fit-il, la langue encore empâtée de sommeil.

— Mmm! Mais pas toute seule. Quelqu'un l'a aidée!

— C'est pas possible.

— Si. La preuve : les cordes ont été coupées! Béabéa n'avait pas de couteau que je sache! Cette sale bourgeoise est arrivée à ensorceler l'un de nous!

— J'avais bien dit qu'elle devait mourir. On n'aurait jamais dû lui faire confiance... Vous vous êtes tous conduits comme des imbéciles!

— Ferme ça, Sorata, coupa Zagla. S'il y a un coupable ici, je ne vais pas tarder à savoir qui c'est!

Lina était restée à l'écart, le cœur battant. Elle regrettait à présent de n'avoir pas suivi Béatrice.

De la drogue?

Peut-être en aurait-elle trouvé, après tout?

Zagla ferma les yeux, réclama le silence, s'isola mentalement. Les muscles crispés, les nerfs tendus, il demeura immobile dans une attitude de profond recueillement. Ainsi, il paraissait plus maigre qu'il ne l'était en réalité, plus maigre que l'un de ces antiques ascètes de l'Inde.

Personne ne le troubla. On savait que, lorsqu'il s'isolait, il fallait éviter le moindre bruit et ne prononcer aucune parole.

Zagla était le Grand Elu, L'Illuminé, le Guide de la communauté.

Zagla était puissant.

Chacun avait pour lui beaucoup de respect, mais moins pour l'homme lui-même que pour ce qu'il représentait.

— Lina! laissa-t-il tomber en ouvrant les yeux. C'est Lina qui a délivré la prisonnière!

Aussitôt, la Déchue mise en cause recula. Elle savait qu'il était inutile de nier, on ne la croirait pas. La vérité toute-puissante était sortie de la bouche de Zagla.

Brillants de haine, tous les regards convergeaient vers elle.

— Salope! éructa Marco. J'aurais dû m'en douter! Hier, j'avais trouvé bizarre que tu ne prennes pas ta dose habituelle... Maintenant, tout est clair!

Il l'avait déjà saisie au cou et la secouait, ivre de colère.

— Tu t'es laissée avoir, hein? Elle te plaisait, cette bourgeoise! Alors, tu lui as joué le grand jeu en lui demandant ses faveurs... Il n'est vraiment pas difficile de savoir ce que tu lui as donné en échange de la coucherie!

— Je n'ai pas couché avec!

— Ça, on s'en fout, figure-toi! Y'a combien de temps qu'elle est partie? Parle!

— Des heures! Ça fait des heures qu'elle est partie! Elle est loin, maintenant!

— Et tu en es fière, espèce de sale femelle!

Devant la brutalité de Marco, Zagla intervint.

— Laisse-la, ordonna-t-il, sinon tu vas la tuer!

— Eh bien! qu'elle crève et qu'on n'en parle plus! C'est ce qu'elle mérite. Elle nous a tous trahis!

— Arrête, je te dis! Si elle meurt, elle ne parlera pas. Qu'elle crache d'abord le morceau, après on verra!

— Je ne sais rien, dit Lina.

Fou de rage. Marco la frappa sans ménagement.

— Tu vas pas nous faire croire que tu l'as pas aidée, non?

D'un revers de la main, Lina essuya le sang qui coulait de ses lèvres. Elle répliqua :

— Si, justement, je l'ai aidée! Pour la soustraire à votre folie! Cette fille ne pouvait pas nous nuire. Elle cherche son mari et elle se moque pas mal du reste.

— C'est toi qui le dis! fit Zagla. C'est ce qu'elle t'a fait croire!... Moi-même, je l'avoue, j'ai douté un instant. Mais maintenant, cela n'est plus permis. Béabéa est une sorcière!

— Ou un élément d'une autre communauté, dit Marco. Si jamais elle rejoint les siens, on va les avoir sur le dos!

— Il faut la rattraper! Prends cinq hommes, Marco, et ramène-la. Elle sera jugée selon nos lois et ensuite elle te sera confiée.

— Merci, Zagla... Mon choix est fait. Harald, Lappy, Solem et Cabras viendront avec moi. Au lieu d'un cinquième type, je préfère emmener Sorata. Elle a beaucoup de raisons d'en vouloir à Béabéa...

Marco savait ce qu'il faisait. Ceux qu'il venait de désigner figuraient parmi les moins drogués de la communauté. Ils seraient plus actifs, plus résistants, et ils souffriraient moins du manque s'ils devaient rester partis longtemps. Quant à Sorata, elle portait en elle assez de haine et de jalousie pour se lancer à la poursuite de la fugitive.

— Et maintenant, Lina, tu vas nous dire bien gentiment quelle direction elle a prise. On va pas tourner en rond pendant cent sept ans!

— Je ne sais pas.

A peine venait-elle de répondre de la sorte que Marco, d'une gifle magistrale, l'envoya rouler à deux pas.

— On pourrait attendre le retour du groupe de Nick, suggéra Solem. Ils nous donneront peut-être une indication...

— C'est ça! Et pendant ce temps-là, la bourgeoise va toujours courir... T'as des muscles, Solem, mais t'as rien dans la tête.

Marco tirait les cheveux de Lina, la forçait à se courber.

— Alors, toi, tu te décides, brebis galeuse?

Comme elle serrait les dents, il frappa de nouveau. De toutes ses forces. Elle encaissa le coup en gémissant, se releva.

— Parle, salope! Parle, ou je te tue!

— Attends, fit à son tour Harald. Que Zagla essaye d'abord de nous renseigner.

— Au moins quelqu'un de pas trop con! Essaye, Zagla.

Le Grand Elu hocha la tête, puis il s'isola, fit le vide en lui. Il était véritablement inspiré et chacun lui reconnaissait le pouvoir suprême, Marco y compris.

Zagla n'était pas un homme comme les autres. La drogue avait développé certaines de ses qualités mentales, ce qui lui donnait un ascendant certain sur tous ses semblables.

— Béabéa ne se trouve pas dans la ville, annonça-t-il tout à coup. C'est tout ce que je suis capable d'affirmer... Cependant, je crois que nos recherches devront surtout s'effectuer vers le nord. Je ne peux pas être plus précis.

— Vers le nord? fit Marco. C'est la région où il y a le plus de marais!

— Ce sont bien les images que je reçois, dit Zagla. Mais les marais existent pratiquement sur tout le pourtour... Toutefois, quelques détails un peu flous me poussent à croire qu'il s'agit bien de ceux qui sont situés au nord de la ville. Les roseaux et les herbes sont abondants...

Marco, perplexe, se tourna vers sa victime :

— Qu'est-ce que t'en dis, toi?

Lina le regarda fixement et répondit :

— Rien.

L'espace d'une seconde, elle crut qu'il allait se remettre à cogner. Elle se trompait.

Marco se contenta de sourire.

— Tu tiens donc tant que ça à la mort?

— Qu'est-ce que tu attends? Vas-y!

Fièremment, elle faisait face, prête à endurer n'importe quel tourment plutôt que de livrer celle qui l'avait aimée comme une sœur.

Béa devait vivre.

Désormais, pour Lina, cela seul comptait. Que pouvait-elle encore attendre de sa misérable vie de Déchue? Quelles joies la communauté lui apporterait-elle?

Tout était fini.

De toute façon, personne ne lui pardonnerait ce qu'elle avait fait. Alors, à quoi bon résister? La mort serait une délivrance, la fin d'une souffrance à laquelle il n'existait pas de remède.

— Frappe, Marco! Tue-moi! Mais n'espère pas tirer de moi un seul renseignement. Je protégerai Béabéa jusqu'au bout. Car je l'aime vraiment! Dans mon cœur, et non dans mon sexe! Mais tu ne peux pas comprendre ça, toi...

— Ecoutez-la faire du sentiment! On en pleurerait! Garde tes forces et tes belles paroles, Lina. Tu en auras besoin bientôt... Tu essayeras de faire le coup aux Gluants, pourquoi pas? Peut-être sauras-tu les attendre!

Un frisson d'effroi courut sur la peau de la fille. La moelle de ses os, subitement, se figea. Elle n'avait pas songé à un semblable châtiment.

La mort, certes, ne l'effrayait pas, mais disparaître de cette façon était pire que tout ce que l'on pouvait imaginer.

Elle fit effort pour déglutir. Un étau lui broyait la gorge, et cette fois, ce n'étaient plus les mains de Marco. Ses yeux s'agrandirent démesurément. La panique s'empara de son être, s'installa dans ses fibres les plus intimes, abattit d'un seul coup, tel un couperet, sa fierté, son arrogance.

— Non, fit-elle, pas les Gluants! Pas les Gluants!

Tour à tour, elle dévisagea chaque Déchu, le cœur battant d'un ultime espoir. Elle voulait croire qu'il s'en trouverait un pour la prendre en pitié.

D'un pas hésitant, elle avança vers ses semblables, mains ouvertes et bras tendus, comme une mendiante.

— Tu ne vas pas le laisser faire, hein, Lappy? Ni toi, Harald?...
Rappelez-vous... J'ai toujours fait ce que vous avez voulu...

— Ton heure n'est pas encore venue, reprit Marco. Tu éviteras cette mort si tu le veux. Tu as le choix... Ou bien tu nous indiques la direction prise par Béabéa, ou bien c'est le séjour éternel chez les Gluants!

— Non! hurla-t-elle. Zagla. Dis-lui. Pas les Gluants!

— Alors, parle, fit le Grand Elu.

Ils étaient tous contre elle. Ils ne lui pardonnaient pas son erreur.

Lina lutta contre elle, tiraillée de toutes parts par le cruel dilemme. Elle ne résista pas, préféra s'avouer vaincue pour échapper au sort qu'on lui réservait. Elle se dit que, au fond, Béabéa était loin, qu'elle conserverait une bonne avance. Et puis, « vers le nord » était une expression vague. Marco et les autres se dirigeraient automatiquement vers une autre ville; certainement pas vers la forêt...

Cette réflexion mit fin à ses scrupules.

— C'est bon, dit-elle, vous avez gagné... J'ai conduit Béabéa hors de la ville. Et Zagla a raison lorsqu'il déclare qu'elle est partie vers le nord. C'est moi qui lui ai suggéré de prendre cette direction en lui recommandant d'éviter les marais...

Dans les yeux de Marco passèrent des lueurs étranges.

— Très bien, Lina. Tu vois comme c'était simple! Allons, faut partir. Prenez des fusils, vous autres!

Décidé, il s'approcha de Lina, lui enserra un bras.

— Tu vas venir avec nous!

— Non ! Si tu veux me tuer, tu le feras ici.

Il ricana :

— Tu es bien mal placée pour donner des ordres, tu crois pas? Depuis le temps que tu vis ici, tu devrais avoir appris à me connaître. Marco ne parle jamais dans le vide. J'ai dit que tu irais chez les

Gluants, et tu iras!

— Zagla! Zagla! Je t'en prie, empêche-le, Zagla! Je ne veux pas mourir comme ça! Pas les Gluants! Pas les Gluants!

— Allez, braille encore, Lina. T'as vraiment un talent fou.

— Zagla! Zagla! Sauve-moi, Zagla!

Insensible aux prières, le Grand Elu regardait d'un œil terne la fille qui se débattait. Il conserva une attitude hiératique qui s'alliait à une expression de dédain. La tête droite, le menton levé, il fit quelques recommandations à Marco et, plein de suffisance, il se détourna.

Il était Zagla.

Il était le Grand Elu.

Il était l'illuminé, le Guide de la communauté.

C'est à peine s'il entendit Marco lui lancer :

— Je la ramènerai, Zagla. Je la ramènerai! Puis, plus bas :

— Et elle sera à moi !

Un grand rire s'éleva, entrecoupé de cris, d'appels déchirants qui ne recevaient pas d'écho.

Q

U

I

s

0

n

t

I

L

S

D'où viennent-ILS?

Veulent-ILS conquérir la planète Terre?

Non, puisque cette dernière LEUR APPARTIENT DEJA ET CELA
DEPUIS DES TEMPS IMMEMORIAUX!

CHAPITRE VII

Le groupe de Déchus quitta la ville alors que le soleil était déjà haut dans le ciel. Sous la conduite de Marco, il se dirigea vers les marais. Lina avait été soigneusement ficelée et marchait devant Cabras qui, de temps à autre, lui envoyait une bourrade pour l'obliger à avancer plus vite.

— Ça va pas être facile de la retrouver, émit Solem. Faut pas tellement compter sur les traces...

— Et elle a quelques bonnes longueurs d'avance ! ajouta Lappy.

— Taisez-vous, vous deux ! trancha Marco. Vous tenez à ameuter tous les Gluants?...

Il parla plus bas :

— C'est ici qu'ils se tiennent. Avec cette chaleur, ils doivent se planquer dans les roseaux.

— Mais ils ne nous attaqueront pas, dit Harald en serrant son fusil. Nous sommes six, et nous possédons des armes. Les Gluants ne sont pas aussi bêtes qu'on le prétend. Ils s'en prendront plus volontiers à un isolé...

— Ouais, ben... Faites gaffe quand même ! C'est pas une partie de rigolade. Arrêtons-nous, je vais aller reconnaître le coin. Et toi, Cabras, empêche Lina de faire des vocalises.

Cabras acquiesça d'un signe de tête, fourragea dans sa tignasse, s'approcha de Marco.

— On ferait tout aussi bien de la laisser là et de partir d'ici. On perd du temps !

— Ah ? Parce que tu sais où aller, toi? ... Non, Cabras. J'ai ma petite idée. Ça marchera peut-être pas, mais faut essayer...

Marco, prudemment, s'enfonça plus avant, se faufilant parmi les herbes. Il reparut quelques instants plus tard, surgissant comme un félin.

— J'en ai repéré un, déclara-t-il. Il est seul, du moins en apparence. Va falloir s'en approcher, mais pas tous ensemble. Je

marcherai le premier. Toi, Cabras, tu me suivras avec Lina. Les autres viendront assez loin derrière et se tiendront prêts à intervenir...

Tous avaient compris. Le petit groupe s'ébranla, Marco et Cabras ayant pris quelque avance.

Lina gesticulait, tentait de se libérer. Mais les liens étaient solides et la main de Cabras, énorme, lui interdisait de crier. Elle allait vers la mort, elle le savait; une mort atroce.

Soudain, Marco fit signe à son compagnon de s'accroupir.

— Regarde! Il est là...

En effet, à quelque vingt mètres de l'endroit où ils se tenaient, un Gluant péchait.

— On va tâcher d'en tirer quelque chose, fit Marco à voix basse. Cette chère Lina servira de monnaie d'échange...

— Qu'est-ce que tu veux faire?

— Aller vers lui, sans arme. Je vais essayer de lui faire comprendre que je lui propose un marché. Lui, ou un de ses congénères a peut-être aperçu Béabéa...

— C'est risqué!

— Le jeu en vaut la chandelle. Viens!

Marco, sans précipitation, se découvrit. Il écarta les roseaux et, suivi de Cabras qui maintenait Lina, il entra dans l'eau putride.

Le Gluant releva la tête en poussant un grognement, regarda venir les intrus. Surpris, il recula un peu, mais il se dit qu'il n'avait rien à craindre de deux hommes et d'une femme. S'il y avait combat, celui-ci ne pouvait que tourner à son avantage. Il les laissa donc approcher, non sans avoir jeté autour de lui quelques coups d'œil méfiants comme s'il avait flairé quelque piège.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à une dizaine de pas du mutant, Marco s'arrêta, désigna la prisonnière dont les cris étaient étouffés par Cabras.

Il y eut un instant de flottement pendant lequel Déchus et Gluants s'observèrent. Puis Marco se décida.

— Elle est à toi..., dit-il en empoignant Lina.

La pauvre fille, brusquement délogée, se mit à hurler de terreur et à supplier Marco et Cabras de ne pas la livrer.

Peine perdue.

Pour l'obliger à se taire, Cabras lui décocha un coup de poing au foie. Elle se courba en gémissant, manqua de perdre connaissance.

— C'est pour te la donner que nous sommes venus, insista Marco en détachant chaque syllabe.

Le Gluant ne broncha pas. Il continuait d'examiner les Déchus, son attention étant portée plus particulièrement sur Lina.

— Tu crois qu'il comprend? demanda Cabras.

— Comment veux-tu que je le sache?

Marco fit encore un pas, expliqua :

— Cette fille est à toi... Mais il faut nous aider...

Cette fois, la montagne de graisse daigna s'intéresser aux propos du Déchu.

— Aiiideeer... Aiiideeer...

— Oui, nous aider, tu as compris... Nous cherchons une femme. Une femme blonde...

— Fâââmmm blooond'?

— Oui. Elle a dû passer non loin d'ici, très tôt, ce matin...

— Fâââmmm blooond'? répéta le Gluant.

— Oui, une femme blonde!

Cabras, que cette conversation énervait, suggéra :

— Je crois bien que si Béabéa s'est aventurée par ici, elle n'est jamais ressortie des marais!

— Ah! ferme-la! La bourgeoise était prévenue, et donc, elle n'est pas entrée dans les marais. Mais l'un des Gluants peut l'avoir aperçue de loin! C'est ce que je voudrais savoir!

Lentement, Marco renouvela sa question.

— Une femme... Elle est passée près d'ici... Est-ce que l'un de vous l'a vue?

Le Gluant émit une série de grognements, se mit à trépigner, à donner des signes évidents d'impatience. Puis, de sa voix étonnamment grave, il répondit :

— Nooon... Pââs vuue... Pââs fââmmm blooond'... Uiiirk! Pâârtiir... Donneer prisooonnierrrrre!

— Quand Harald disait qu'ils n'étaient pas cons, il ne se trompait pas de beaucoup, dit Cabras. Maintenant qu'il t'a répondu, il veut que tu lui donnes ce que tu as promis !

— On n'est pas plus avancés!

— Restons pas là! Hé! Marco! En voilà d'autres!

Trois Gluants venaient d'apparaître, véritables mastodontes, et se dirigeaient vers les Déchus.

Les deux hommes firent rapidement demi-tour, regagnèrent la terre ferme du plus vite qu'ils purent, abandonnant Lina à son sort.

— Adieu, Lina, lui cria Marco. Amuse-toi bien!

Déjà, il récupérait son fusil. Il vit Cabras qui épaulait.

— Qu'est-ce que tu fabriques?

Le coup partit avant que Marco ait pu réagir. La balle atteignit Lina en pleine tête, mettant un point final à son supplice.

— Salaud! Tu pouvais pas la laisser, non?

Tout s'était passé si rapidement que Cabras lui-même était étonné.

— J' sais pas ce qui m'a pris... Pardonne-moi, Marco.

— Pardonner, hein? On verra ça plus tard. En attendant, allons rejoindre les autres!

* * *

— Qui a tiré? demanda Solem.

— Lui! répondit Marco. Il a descendu Lina.

Là-dessus, il s'enferma dans le mutisme le plus complet et reprit sa marche. Le groupe le suivit.

— Nous en sommes toujours au même point, constata Lappy. Nous ne savons rien de précis en ce qui concerne Béabéa! Continuer comme ça, au petit bonheur, ne nous mènera nulle part. Qu'est-ce que t'en penses, Sorata?

— Pas grand-chose! Cette fille a une belle avance sur nous!

— Ouais! fit Solem. En fait, on sait pas très bien où aller. C'est vague, le nord...

— C'est mon avis, dit Harald. Si t'étais à sa place, Sorata, t'irais où?

— Ben... C'est difficile à dire... Dans une autre ville, sûrement! De toute façon, si Béabéa fait réellement partie d'un autre groupe, c'est ce qu'elle fera !

Marco qui suivait la conversation se laissa rattraper et dit :

— Ce groupe, n'importe comment, n'a pas son Q.G. dans une ville proche de celle qu'on occupe, sinon, il y a belle lurette qu'on serait tombé dessus! Tu parles! Depuis le temps qu'on ratisse la région!...

Ils continuaient d'avancer d'un pas ferme.

— Enfin! reprit Sorata, faut qu'on la retrouve! Cette fille est un danger pour nous! Zagla est formel.

— La retrouver? fit Solem. T'es plutôt marrante, toi!

— Ta gueule, Solem! Sorata a raison. On remuera ciel et terre s'il le faut, mais on la ramènera, c'est moi qui te le dis!

Lorsqu'il se trouva assez loin des marais, le petit groupe décida de s'arrêter pour souffler un peu. Marco tournait, tel un fauve en cage, conscient de son impuissance.

Sorata s'approcha de lui.

— Tout n'est pas perdu, Marco. Compte tenu du fait qu'elle veut retrouver son mari, la fille reviendra inévitablement à l'endroit où tu l'as vue la première fois!

Il poussa un juron, haussa les épaules.

— Parce que tu crois à cette histoire?... Pas moi !

Le silence tomba. On se perdait en conjectures.

Marco s'éloigna un peu du groupe, ne parvenant pas à maîtriser sa rage. Il n'admettait pas sa défaite. Surtout, il ne voulait pas perdre la face, lui qui, jusque-là, avait toujours joui d'un certain prestige parmi les siens.

Il se tint donc à l'écart, s'allongea dans l'herbe, tenta de mettre de l'ordre dans ses idées.

Un mot s'inscrivait sans cesse dans son esprit.

Danger.

Et ce mot le stimulait.

Au fond, il ignorait de quel danger il s'agissait. Il croyait en l'existence d'un autre groupe, et c'était tout. Un groupe qui, un jour ou l'autre, allait se montrer hostile...

Le vrai danger ne le mettait pas en cause, lui, Marco. Pas plus que les autres Déchus. Aucun d'eux n'était véritablement menacé par Béatrice. Mais cette réalité, *qu'il ne pouvait deviner*, lui apparaissait *sous un autre aspect*.

Lui et les siens étaient plongés dans une histoire presque banale. Mais les apparences sont souvent trompeuses...

Le mot revint.

Comme un leitmotiv.

Danger.

Béatrice était ce danger.

Mais pour qui?

Marco, naturellement, ne se posa pas la question. Il se figea soudain. Une image, ou plus exactement un cliché avait traversé son cerveau.

La forêt.

C'était vers la grande forêt qu'il fallait aller! C'était cela. Elle se trouvait loin, vers le nord...

Vers le nord...

Il se redressa vivement, ne chercha pas à comprendre ce qui venait de lui arriver. Zagla, très certainement, aurait été capable d'expliquer le phénomène, mais Marco, lui, ne voulait considérer que le résultat, l'effet, et non la cause.

Curieusement, il venait d'accrocher la solution du problème.

— La forêt! répéta-t-il à plusieurs reprises, fier de lui. Personne, à part moi, n'y avait pensé! Pas même Zagla!

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE VIII

L'agitation régnait au village des Enfants. Filles et garçons s'étaient rassemblés devant les huttes. Les Chiens étaient là également, grognant sourdement. Chris-Aux-Yeux-De-Ciel allait partir, ainsi qu'il l'avait annoncé au repas.

Nul n'avait protesté. Il était le chef.

Pierre-Le-Droit, flanqué de Quito-Chien, se détacha du petit peuple, s'avança.

— As-tu bien réfléchi, Chris-Aux-Yeux-De-Ciel?

— Oui, Pierre-Le-Droit. Je dois y aller. Je ne puis présentement t'expliquer les raisons qui m'obligent à suivre cette route nouvelle, mais sois assuré que j'agis pour notre bien à tous. Ces pierres m'attirent. Elles contiennent la Vérité Universelle, cette Vérité à laquelle nous aurons accès si nous savons nous en montrer dignes. Mais auparavant, nous devons la chercher en nous unissant à l'Elément Suprême et à l'Univers...

De telles paroles, dans la bouche de Chris, ne manquèrent pas d'étonner profondément. Jamais on ne l'avait entendu parler ainsi. Les mots qu'il prononçait étaient auréolés de mystère.

— Nous comprenons mal tes propos, intervint Jean-Le-Poète, traduisant ainsi l'opinion générale.

— Je ne saurais parler autrement, ami-frère. Aujourd'hui, ce qui te paraît obscur, peut demain devenir lumière. Nous sommes à la veille d'un grand bouleversement qui fera de nous des êtres supérieurs, et nous devons marcher, main dans la main, pour hâter l'événement. Je suis le premier Appelé. Le second, ce sera peut-être toi, Jean... ou toi, Cheveux-Noirs-La-Belle...

— Ne crois-tu pas au danger?

— Le danger, pour nous, ne saurait exister. Pas dans le sens où nous l'entendons. Soyez tous rassurés. Il ne m'arrivera rien sinon des choses bénéfiques.

Il avait quinze ans depuis la mort des Adultes. Quinze ans depuis un demi-siècle. Chris-Aux-Yeux-De-Ciel était le symbole vivant de ce qui différencie le corps de l'esprit.

— Va donc, puisque telle est ta destinée et puisque la nôtre est liée à la tienne, lui dit Pierre-Le-Droit. Nous t'attendrons

Chris embrassa chaque membre de la tribu comme s'il allait partir pour un très long voyage. Il salua les Chiens, reçut d'eux des images très douces, et il s'enfonça dans la forêt.

Il lui faudrait environ trois heures de marche avant d'atteindre le but. Il arriverait au crépuscule, lorsque le ciel basculerait, lorsque les toutes premières étoiles s'allumeraient.

Il marchait, le cœur en joie, incapable pourtant de savoir pourquoi il se sentait si léger, si libre. Cela l'étonnait même car il conservait, lovée au fond de lui, une certaine appréhension. Ces pierres, qui maintenant l'attiraient, il les avait découvertes depuis longtemps. Au début, elles l'avaient si fortement impressionné qu'il n'avait pas osé s'en approcher. Il s'était contenté de les examiner de loin, à l'abri des feuillages, ou dissimulé derrière le tronc d'un gros arbre.

Souvent, très souvent, il était retourné aux abords de la grande clairière pour contempler à loisir ces monuments bizarres, ces mégalithes moussus au nombre de trois qui trônaient dans cet espace où l'arbre était exclu. Il les avait observés sous tous les angles avec crainte et respect. Il s'était plu à imaginer que ces pierres, dont la hauteur atteignait dix mètres pour le moins, étaient des géants, figés à jamais, punis pour avoir un jour désobéi à une Grande Loi...

Inventions d'enfant.

A présent, Chris-Aux-Yeux-De-Ciel savait qu'elles n'étaient pas de la matière inerte. Il savait qu'elles vivaient, que leur pouvoir était grand.

Depuis quand se trouvaient-elles là? Des milliers d'années, sans doute...

Mais qui les avait apportées?

Et comment?

Pourquoi les avait-on disposées de la sorte?

Que signifiaient-elles?

Chris aurait aimé répondre à toutes ces questions.

Le ciel était rouge lorsqu'il parvint à la clairière. Quelques étoiles scintillaient. Il leva la tête, s'interrogea sur la féerie des couleurs, sur ces astres lointains aux feux subtils, regarda ses mains, son corps, respira à pleins poumons la tiédeur du crépuscule, imagina qu'il savait voler, qu'il allait très haut. Puis il chassa son rêve.

Là-bas, les pierres levées l'attendaient. Lentement, il avança vers elles, au milieu d'un silence presque total. L'herbe, sous ses pas, était fraîche.

Il s'arrêta pour réfléchir encore.

Au dernier moment, il avait besoin d'un peu de recueillement. Il lui semblait qu'il allait quitter une vie pour en trouver une autre, plus belle mais aussi pleine de choses inconnues.

Il hésitait.

Les demi-teintes s'étiraient à l'instar des ombres, ce qui rendait les menhirs plus imposants qu'à l'ordinaire.

Chris agissait-il de sa propre volonté? Il l'ignorait. Il savait seulement qu'il devait attendre un peu pour se préparer à l'instant où il franchirait les portes de son devenir.

Attendre...

Il tourna le dos aux mégalithes, porta son regard vers le couchant, par-delà les cimes des grands arbres qui s'embrasaient sous les derniers rayons. Il perçut le discret murmure de la nature, pensa que l'homme n'était pas le seul être vivant de la Création...

Il songea amèrement au ravage causé par les bactéries, à la folie des Adultes, à tout ce qui avait conduit la triste humanité à sa perte.

L'Enfant n'était plus un enfant.

La nuit le surprit alors qu'il méditait, mais il ne vit pas le noir. La lune argentée avait succédé au soleil et se multipliait en caresses sur sa peau nue.

Chris-Aux-Yeux-De-Ciel fit face aux pierres, remarqua une fois encore qu'elles étaient disposées de façon à figurer les trois sommets d'un triangle équilatéral. Il alla vers elles, à pas comptés, et pénétra le Delta.

Il se tint en son milieu, le souffle court, sa jeune poitrine gonflée d'un espoir insensé.

Il ne se passa rien.

Pourtant, il avait bien cru...

Enfin, il y aurait dû...

Il était persuadé...

Rien !

Rien !

Il alla d'une pierre à l'autre pour les toucher.

Elles étaient rugueuses et froides, et, hormis leur masse considérable, rien, à priori, ne les différenciait des minéraux divers qu'il avait touchés.

Cela ne brûlait pas comme il l'avait toujours cru.

S'était-il trompé?

Ces menhirs étaient-ils dépourvus des étonnantes propriétés qu'il s'était plu à leur attribuer? N'étaient-ils que des objets inertes sans signification, sans force?

Ce n'était pas possible. Lui, Chris, avait reçu l'appel. Cela n'était ni invention, ni phénomène gratuit. Cette voix, entendue dans son sommeil, existait bel et bien.

Alors? Pourquoi ne se passait-il rien? C'était inconcevable! Pourquoi ne sentait-il pas courir en lui le flot impétueux des forces occultes?

Malgré sa déception, il se refusa à sortir du Delta. Il éprouva simplement une grande tristesse dans laquelle il s'abîma.

Mais cette tristesse ne fut qu'éphémère. Il comprit.

Il comprit que dans chaque œuvre il n'y a pas de place pour la précipitation. Il comprit qu'il venait de subir l'épreuve de Patience.

Alors il sourit comme il l'avait fait tant de fois en regardant Cheveux-Noirs-La-Belle. La transformation de son être, peu à peu, s'opérait.

Autour de lui, la forêt s'estompait. Tout ce qui existait en dehors du Triangle s'effaçait graduellement jusqu'à devenir grisaille impalpable; à croire que des murs immatériels s'étaient élevés, reposant sur les trois énormes piliers de granit.

Chris-Aux-Yeux-De-Ciel se trouvait dans une sorte de Temple à trois côtés, en un lieu sacré qui avait pour plafond la voûte étoilée, dans un formidable réceptacle où se concentrait l'énergie universelle.

La forêt avait totalement disparu, et avec elle la clairière.

Le Temple devint immense. Extra dimensionnel.

Les murs reculèrent à l'infini, et les pierres géantes s'écartèrent pour devenir des points minuscules sur un horizon indéfinissable...

La lumière vint, délicatement irisée, lénifiante. Elle baigna l'incommensurable palais au centre duquel, désemparé, l'Enfant se tenait.

Où était-il?

Quel était ce monde?

Quel secret était-ce là?

L'herbe tendre, sous ses pieds, avait fait place à un ciel noir poudré d'étoiles, un ciel qui était l'exacte réplique de celui qu'il avait au-dessus de lui. Le cosmos lui apparaissait, dépouillé de tout artifice. Jamais un humain n'avait assisté à un spectacle aussi beau, aussi grandiose. Chris-Aux-Yeux-De-Ciel était le premier.

Il vivait l'aventure. Car pour lui ce n'était encore qu'une aventure. Les symboles évoluaient autour de lui, mais il ne voyait qu'un décor, non une signification. Passif, il regardait, tout à son émerveillement. Il ne pensait pas. Tout n'était fait que de miroirs changeants où se reflétait, décomposée, cette Vérité qu'il cherchait.

Il était le maître de ce palais de rêve.

Toute cette lumière lui appartenait.

Le temps s'était arrêté.

— Est-ce possible? fit-il à haute voix.

En lui, tout palpitait. Il communiait avec l'inconnu sans qu'il en eût conscience. Il ignorait qu'il franchissait les portes du devenir.

— Est-ce possible? dit-il encore.

Horizon triple et infini...

Lumière irréelle...

Pierres gorgées d'énergie...

— Oui, Chris-Aux-Yeux-De-Ciel. *Tout est possible!*

* * *

On lui avait parlé. Il en était certain.

La « voix » s'était élevée, venue de partout, et cependant, il était seul dans son Temple. Il tourna la tête, chercha à apercevoir une silhouette.

Il ne vit personne.

L'être invisible, pourtant, le connaissait, puisqu'il l'avait appelé par son nom. Et sa « voix » était pareille à celle qu'il entendait dans ses rêves.

Il retint sa respiration, ému comme jamais il ne l'avait été.

— Qui m'a parlé? demanda-t-il, tremblant.

— Je m'appelle Klam. C'est moi qui t'ai conduit en ce lieu. J'ai pour devoir de t'initier, de porter à ton savoir certains secrets qui feront de toi un homme parfait.

— Klam..., répéta l'Enfant. Ce nom ne me dit rien. Qui es-tu? Pourquoi ne puis-je te voir?

— Tu ne me vois pas parce que tes yeux ne suffisent pas... Je ne suis pas semblable à toi. Je ne possède pas de corps de chair.

Chris manifesta quelque surprise. Il ne parvenait pas à concevoir une créature vivante différente de toutes celles qu'il connaissait. Il en fut très troublé.

— Et toi? Me vois-tu?

— Je sais que tu es là, répondit Klam. Oui, je te vois.

— Dans ce cas, pourquoi le contraire n'est-il pas possible?

— Je te l'ai dit, Chris-Aux-Yeux-De-Ciel : nous sommes trop

différents l'un de l'autre. Moi, je n'ai ni tête, ni bras, ni jambes. Je suis un peu comme les murs de ce Temple...

Chris demeura perplexe. Il aurait préféré rencontrer un humain, du moins une personne visible.

Il soupira, ayant renoncé à approfondir ce qu'il prenait pour un non-sens.

— Pourquoi m'avoir choisi?

— N'es-tu pas le chef de ta tribu?

— Tu... tu sais cela aussi?

— Je sais beaucoup de choses, Chris-Aux-Yeux-De-Ciel.

— J'aimerais comprendre.

— Tu comprendras tout, plus tard, lorsque vous aurez tous été appelés.

— Car nous le serons tous?

— Certainement.

— Qu'attends-tu de nous?

— *La vie*, Chris-Aux-Yeux-De-Ciel!

De nouveau, il fronça les sourcils. Les paradoxes le frappaient. Il venait en croyant recevoir, et on lui demandait de donner.

Recevoir/Donner. Deux verbes qui n'avaient plus de sens lorsqu'il les mettait en parallèle. Ils se complétaient. L'un n'allait pas sans l'autre. Ils formaient un seul mot. Et ce mot, c'était : recevoir/donner. Il signifiait l'échange. Il signifiait complémentarité. Il signifiait union.

Union...

Union de trois éléments : l'humain, l'inconnaissable, l'univers.

— La vie..., balbutia Chris. Mais enfin, qui es-tu? N'es-tu pas un être vivant?

— En quelque sorte, oui.

— Je ne te suis pas.

— Qu'importe! Cela viendra en temps utile. Tu dois être patient. Les plus grandes joies te sont promises. Et ton peuple les partagera. Vous deviendrez les maîtres de la Terre, puis vous étendrez votre domination sur les étoiles...

— Et si nous refusions?

La question creusa un abîme qui rompit pour un temps très court la conversation. Elle avait dû surprendre Klam.

— Tu refuserais ce que je t'apporte? s'enquit l'entité.

Chris crut déceler une note d'angoisse dans ses propos. Il poussa plus avant son idée.

— Pourquoi pas? J'ignore tout de toi. Je ne saurais pas te décrire. Tes intentions, certes, me paraissent louables, mais je ne vois pas pourquoi tu tiens à faire de nous les maîtres de la Terre. Nous sommes libres, et nous entendons le rester. Nous sommes heureux ainsi.

— Il existe une liberté et un bonheur plus grands encore, Chris-Aux-Yeux-De-Ciel. Accepte ce que je t'offre.

— Et que m'offres-tu, Klam?

— *La vie*, Chris-Aux-Yeux-De-Ciel!

Donner la vie, recevoir la vie, être le maître de la Terre... Tout cela le dépassait.

— Rien ne te sera refusé, Enfant, ni aux tiens.

— Je voudrais te croire, mais...

— Tu dois me croire!

— Qu'arriverait-il si je refusais, si nous refusions tous?

Nouvel abîme.

Silence.

— Oh! fit Klam tristement, ce serait terrible... Pour toi, pour ton peuple... et aussi pour nous...

— Pour *NOUS*, as-tu dit? Tu n'es donc pas seul?

— Non.

— Et... les autres sont comme toi?

— Oui.

— J'aimerais que tu m'expliques ce que tu veux exactement.

— C'est simple : je veux... nous voulons faire de vous des humains parfaits!

— Des humains parfaits?... Ne le sommes-nous pas déjà?

— Non.

— Que nous manque-t-il?

— La force que nous possédons!

— C'est cette force que vous voulez nous donner?

— Oui.

— La raison à cela?

— Je n'ai pas latitude pour te le révéler maintenant.

— Toi... Es-tu parfait?

— Non.

— Que te manque-t-il?

— "Tu l'apprendras plus tard.

Chris-Aux-Yeux-De-Ciel se tut. Il y avait là une énigme qu'il désirait percer, mais la clef appartenait à Klam et à ses semblables.

— Lorsque nous serons devenus parfaits, qu'advientra-t-il?

— Je ne peux répondre à cette question. Sache seulement que ton peuple et toi-même deviendrez les créatures les plus puissantes de l'univers... Alors?

— Si j'accepte, que devrai-je faire?

— Tu viendras ici chaque soir. Nous t'apprendrons nos secrets. Ensuite, tu auras pour mission d'initier ton peuple. Et vous viendrez tous, vers nous, pour recevoir la force.

Klam s'interrompt quelques instants pour permettre à Chris

d'assimiler ses paroles.

— Que décides-tu?

— J'accepte, dit Chris.

— Tu es un sage, Chris-Aux-Yeux-De-Ciel. N'oublie pas : tu devras venir chaque soir...

— Je n'oublierai pas, Klam. Je n'oublierai pas...

Le merveilleux palais disparut brusquement.

La forêt avait repris sa place. La lune, pudiquement, se cachait derrière un nuage.

Trois pierres levées.

Un Delta.

Chris-Aux-Yeux-De-Ciel était debout au milieu du Triangle.

Avait-il vu, réellement, le Temple aux murs impalpables? Avait-il entendu, réellement, les paroles de Klam?

Le doute n'était pas permis. Sa mémoire conservait le moindre détail. Il avait pénétré dans un univers immatériel, et on l'avait accueilli.

« La vie », avait dit Klam.

La vie qu'il fallait donner si on désirait la recevoir.

D'où venait cet être qui ne possédait pas de corps de chair?

Qu'était-il?

Chris-Aux-Yeux-De-Ciel comprendrait-il jamais le sens de ses paroles? Comprendrait-il que la vie ne pouvait naître que de la vie et qu'il s'agissait là du symbole de l'éternité?

Maintenant qu'il était rendu à son monde, il regrettait d'avoir accepté. Il avait peur, et cela malgré les promesses, les images évoquées.

Avait-il décidé seul?

N'avait-on pas « guidé » sa réponse?

La Vérité qu'il avait cru trouver le fuyait, et cette fuite l'attirait irrésistiblement. La lumière était loin encore. Très loin.

Il s'assit, croisa ses bras sur ses genoux, dissimula son visage. Il médita.

Comment expliquerait-il cela à Cheveux-Noirs-La-Belle? Comment ceux du village réagiraient-ils? Lui accorderaient-ils leur confiance?

Klam lui avait demandé d'être patient...

Le serait-il suffisamment?

« Bientôt, pensa-t-il, viendra la mauvaise saison. Les feuilles tomberont et le vent soufflera. Nous devons consolider les huttes, tresser des fibres de bois, prévoir de nouveaux vêtements... Songerons-nous à Klam? »

Un craquement perturba la nuit. Instinctivement, Chris se leva, scruta les ténèbres.

Quelqu'un l'avait-il suivi?

Cheveux-Noirs-La-Belle?

A aucun moment il ne pensa à un ennemi éventuel. Les Enfants, depuis des années, vivaient dans cette forêt, et personne ne les avait jamais attaqués.

Il ne bougea pas, continua d'observer les frondaisons à la faveur de la clarté lunaire. Mais celle-ci ne perceait pas l'obscurité du sous-bois.

Un autre bruit lui parvint, ce qui confirma ses soupçons. Il y avait quelqu'un non loin de là. Quelqu'un qui l'épiait. Quelqu'un qui, selon toute vraisemblance, ne tenait pas à se montrer.

Vaguement inquiet, Chris ne fit aucun mouvement. Ses yeux restaient braqués sur le buisson qu'il venait de voir remuer.

Soudain, les branches s'écartèrent. Chris sursauta.

— Une Adulte! s'exclama-t-il.

Mais à peine venait-il d'ouvrir la bouche que la femme s'écroulait.

CHAPITRE IX

Elle avait marché durant des heures, s'accordant parfois de très brefs instants de repos. Ses jambes portaient les morsures des ronces, et sa robe était déchirée. Elle s'était imposé un effort permanent; la faim et la soif l'avaient fait souffrir tout au long de sa route qui semblait ne devoir jamais finir.

Enfin, elle avait aperçu la forêt, en avait atteint l'orée à la nuit.

La forêt! C'était la fin de ses peines.

A l'abri des grands arbres, elle allait pouvoir dormir, oublier pour un temps ce qu'elle avait enduré.

Pourtant, un fait imprévu l'empêcha de songer au sommeil. Il y avait eu, tout à coup, une curieuse lumière dans le ciel. Une lumière quasi surnaturelle.

Cela l'avait intriguée.

Naturellement, ce fut la première chose à laquelle elle pensa : il pouvait s'agir d'un feu de camp allumé par le peuple de la forêt. S'il en était ainsi, elle devait marcher encore un peu, afin de trouver asile et protection chez ce peuple.

Progressant lentement, elle avait suivi la direction donnée et était parvenue à la clairière. Là, elle n'avait vu qu'une énorme masse lumineuse, sans forme déterminée. Instinctivement, elle avait voulu s'éloigner de cet endroit, craintive, incapable d'expliquer le phénomène. Cependant, où aller? Elle se sentait trop épuisée pour songer à suivre son idée.

Tant que dura ledit phénomène, elle ne bougea pas. Depuis son réveil, elle avait vu tant de choses bizarres qu'elle ne s'étonnait plus.

Et puis, la lumière avait décliné, avait fini par disparaître, rendant aux ténèbres leur puissance et à la lune sa clarté.

Debout, au milieu d'un triangle formé par trois blocs de granit, se tenait un enfant!

Avait-elle rêvé?

La fatigue était-elle à l'origine d'un phantasme?

Doucement, elle s'était coulée parmi les branches basses et les buissons afin de mieux observer l'enfant.

Quel âge avait-il? Quinze ans?... Seize, au plus.

Presque un homme...

Il l'avait entendue! Il regardait dans sa direction bien qu'il ne pût la voir.

Aller vers lui?

Cela semblait plus sage.

Elle se découvrit, écartant les feuillages, fit quelques pas et s'écroula. Elle était à bout de forces.

*
* * *

Chris-Aux-Yeux-De-Ciel se précipita vers elle, s'agenouilla, constata qu'elle était évanouie.

— Une Adulte! fit-il encore comme pour se convaincre d'une réalité qui lui échappait.

C'était la première fois qu'il en voyait une, ou plutôt la première fois depuis des ans et des ans. Il en éprouvait une vive émotion à laquelle se mêlait un sentiment de curiosité bien compréhensible.

Son cœur battait à tout rompre, et ses mains étaient agitées de tremblements qu'il ne savait retenir.

Une femme!

Cela lui paraissait incroyable! Pourtant, elle était là, étendue, presque offerte.

Une femme!

Mais que faisait-elle là, la nuit, en pleine forêt? D'où venait-elle? Qui l'avait envoyée?

Subconsciemment, Chris-Aux-Yeux-De-Ciel sut que cette femme allait changer sa vie. Certes, il conservait bien, niché au plus profond de son être, un vague souvenir des Adultes, mais cela se situait très loin dans le temps. Très loin... trop loin pour que sa mémoire lui soit fidèle.

Dans l'argent qui ruisselait de l'astre nocturne, il détaillait l'Adulte. A chaque seconde, sa curiosité devenait plus forte. Il établissait des comparaisons avec les filles du village, ses sœurs. Rien n'était pareil.

Avec des gestes empreints de délicatesse, il fit glisser la robe, découvrant ainsi la nudité d'un corps magnifique, un corps infiniment plus beau que celui de Cheveux-Noirs-La-Belle, un corps de femme faite, avec des seins galbés, un ventre plat, de jolies cuisses fuselées...

Son trouble s'accroissait. Ses mains fébriles coururent sur les formes épanouies de la jeune femme, caressèrent la peau soyeuse et la toison du pubis, s'attardèrent sur cette poitrine ô combien attirante! avant de s'enfoncer dans l'épaisse chevelure qui encadrait l'adorable visage.

Elle était belle. Il l'aimait. Tout ce qu'il avait connu avec Cheveux-Noirs-La-Belle n'était rien en comparaison de ce qu'il ressentait en ce moment.

D'un doigt malhabile, il éprouva le dessin des lèvres bien ourlées et eut soudain envie de les embrasser. Ce qu'il fit, vibrant comme une lyre. Puis il s'allongea auprès de la femme et ne bougea plus.

Il était bien.

Il était heureux.

Plus rien n'avait d'importance sinon le fait de se sentir pénétré de cet amour naissant qui l'avait transformé.

Il aurait voulu que cet instant délicieux dure des siècles. Il rêva qu'il s'endormait pour toujours, blotti contre l'Adulte, sa cuisse touchant celle de la femme.

Il lui prit les mains, les garda dans les siennes, les serra, les embrassa.

Cheveux-Noirs-La-Belle n'existait plus, et il avait déjà oublié Klam et le Temple, ainsi que les promesses et les images du devenir.

L'Adulte, la Femme était là, près de lui. Et cela suffisait à son bonheur.

Pourtant, inexorable, le temps coula. Béatrice ouvrit les yeux, constata non sans surprise qu'elle était nue et que l'enfant était

allongé auprès d'elle. Elle se redressa, chercha sa robe qu'elle plaça devant elle afin de voiler son corps.

Chris-Aux-Yeux-De-Ciel sourit.

Elle s'écarta un peu gênée, et se leva.

Il l'imita.

— Pourquoi te caches-tu? demanda-t-il. Tu es si belle... Laisse-moi te regarder encore...

Comme il se rapprochait d'elle, elle recula d'un pas, ne trouvant pas ses mots.

— Tu n'as rien à craindre de moi, femme, dit-il.

Il approcha encore, lui caressa les bras du bout des doigts et, avec douceur, il lui prit la robe qu'elle maintenait devant elle.

— Voilà... C'est beaucoup mieux ainsi. Tu possèdes une beauté que tu ne dois pas dissimuler... Quel est ton nom?

Elle n'avait pas résisté quand il lui avait repris le pauvre vêtement, se disant que pour l'enfant la nudité devait être très naturelle puisqu'il ne portait lui-même qu'un petit pagne.

Elle consentit à sourire.

— Je m'appelle Béatrice, répondit-elle. Et toi?

— Béatrice..., répéta-t-il. C'est joli... Moi, on me nomme Chris-Aux-Yeux-De-Ciel. Mais que faisais-tu ici, seule dans la forêt?

— Je... je fuyais... Je voulais trouver refuge chez les tiens.

— Chez nous?... Tu savais donc que nous existions? Pourtant, nous n'avons jamais eu de contact avec d'autres peuples, et nous ne sortons pratiquement pas de notre domaine... C'est bizarre. En ce qui me concerne, j'ignorais qu'il y avait encore des Adultes...

Il s'accorda un peu de réflexion et reprit :

— Qui fuyais-tu? De qui ou de quoi as-tu peur?

— Ce sont les Déchus... Ils doivent certainement me poursuivre. Ils veulent me tuer!

Le front de l'Enfant se rembrunit. Rapidement, il jeta un coup

d'œil circulaire pour s'assurer que nul ennemi ne se trouvait à proximité.

— Qui sont les Déchus?

— Des hommes, des femmes, des êtres sales, répugnants, qui vivent dans les villes.

— Dans les villes?... Tu veux sans doute parler de ces grandes maisons? Oui. Je me souviens... Mais pourquoi des Adultes veulent-ils te tuer?

— Ils pensent que je suis une déesse ou une sorcière et que je suis venue pour les détruire, pour les faire disparaître.

— Tu n'es donc pas des leurs?

— Oh ! non!

— Dans ce cas, où se trouve ta tribu?

— Je n'en ai pas, je... Ah! ce serait trop long à t'expliquer...

— Mmm! Bon!... De toute façon, ici, tu n'as plus à avoir peur. Nous saurons te protéger, Béatrice, et je serai ton premier défenseur!

Ayant dit cela, il resta à la contempler sans se rendre compte de la gêne que produisait, chez Béatrice, son regard insistant. Il l'admirait, la désirait.

Il oublia la conversation, ne voulut voir que la femme. Il fit glisser son pagne, se trouva nu, comme elle.

— Je t'aime, Béatrice, avoua-t-il dans un souffle.

Elle s'attendait si peu à cela qu'elle ne sut quelle contenance prendre. Elle était totalement déroutée. Celui qui à présent l'enlaçait n'était encore qu'un enfant, et pourtant il employait un langage d'homme mûr.

Elle tenta de se soustraire à son élan passionné.

— Je t'en prie, dit-elle.

— Quoi? fit-il sur un ton égal, je ne te plais pas?

— Ce n'est pas ça... Tu es encore si jeune...

Il ignora sa réponse, effleura ses seins.

— Laisse-moi te serrer contre moi, Béatrice... Laisse-moi t'embrasser.

— Non, Chris, ne me demande pas cela.

— Tu es belle, et je t'aime! Tu ne comprends donc pas? Jamais je n'ai vu une femme qui te ressemble. Jamais je n'ai tenu une vraie femme dans mes bras!... Regarde-moi, Béatrice. Je suis presque aussi grand que toi. Un homme est-il si différent de moi?

Touchée par ses paroles, elle ne se déroba plus à ses caresses. Elle se laissa glisser lorsqu'il l'entraîna sur l'herbe. Elle répondit même avec chaleur à son baiser et son corps, brusquement, irradiia quand elle sentit contre sa cuisse le sexe durci de Chris...

De Chris qui ne désirait plus être un enfant.

Elle lutta.

— Non, Chris... Non. Il ne faut pas. Laisse-moi, je t'en prie, avant qu'il ne soit trop tard!

— Tu as peur de moi?

Elle hésita un peu avant de répondre :

— Non... Pas de toi... De moi!

— Je t'aime!

— Il ne faut pas, Enfant-Aux-Yeux-De-Ciel! Il ne faut pas!

— Quel mal y a-t-il à aimer, Femme-Vraie?

— Aucun, Chris... Mais il y a trop de différences entre nous, comprends-tu?... J'ai un peu perdu la tête, pardonne-moi. J'ai eu tort de te montrer ma faiblesse... Et puis, j'aime un homme, et il m'aime lui aussi...

— Je ne pourrai pas effacer ces instants de ma mémoire, Béatrice!

— Il le faudra bien, Enfant...

Elle se dégagea sans brusquerie, déposa un baiser sur le front de Chris et se releva, passa sa robe.

Il se leva à son tour, rajusta son pagne, le cœur chaviré.

Combien il aurait aimé se fondre en elle et lui faire partager l'ineffable transport de l'union!

Mais la raison avait été plus forte que le désir : Béatrice, un moment troublée, avait réagi.

Chris soupira.

— Comment s'appelle l'homme? demanda-t-il soudain.

— Son nom est Ken... Nous avons été séparés. Je le cherchais lorsque les Déchus m'ont faite prisonnière.

— Je voudrais être à la place de Ken, déclara-t-il.

— Ne dis pas cela, Chris-Aux-Yeux-De-Ciel! s'écria-t-elle.

Puis, plus bas :

— Je ne sais pas ce qu'il est devenu... Mais je veux le chercher encore. Toujours...

Il y eut un moment de silence. Chris leva les yeux vers les étoiles et dit :

— Je t'aiderai, Béatrice! Ainsi, peut-être croiras-tu un peu en mon amour pour toi...

Une fois encore elle eut l'impression que ce n'était plus un enfant qui parlait, mais un adulte. Un adulte comme elle qui avait gardé, par elle ne savait quel enchantement, un corps d'adolescent.

Il y avait tant de sincérité et tant de force dans ses paroles que l'émotion, l'espace d'une minute, lui brouilla la vue. Elle fit un pas vers lui, lui prit la main et dit :

— Conduis-moi vers les tiens... Mais auparavant, explique-moi ce que tu faisais dans cette clairière. J'ai vu une lueur : c'est elle qui m'a guidée.

— Ah! fit-il sans enthousiasme, tu as vu... Mais ce n'était rien. Rien du tout!... Parfois, les pierres debout émettent cette lumière. Il m'arrive de venir ici pour les regarder. Cela n'a pas d'importance.

Elle savait qu'il mentait, mais elle ne le lui dit pas.

— Te sens-tu assez forte pour marcher? Le chemin est long jusqu'au village...

— Je crois que ça ira.

Ils allaient se mettre en route quand Chris se planta devant la jeune femme.

— Avant de partir, fais-moi une promesse, Béatrice...

— Une promesse?

— Oui. Promets-moi que tu n'oublieras pas ce qu'il y a eu entre nous!

D'une voix presque basse, elle dit :

— Crois bien que je préférerais ne plus jamais y penser, Chris-Aux-Yeux-De-Ciel, mais cela est impossible, et tu le sais. Le hasard, s'il existe, a voulu que notre rencontre soit un peu... particulière. Je ne regrette rien, sois-en persuadé. Cependant, pour notre bien commun, nous ne devons plus parler de ces instants... A ton tour de me faire cette promesse...

Il baissa la tête, demeura muet. Ce qu'elle lui demandait était au-dessus de ses forces. Comment ne plus parler des moments les plus merveilleux de sa vie? Comment vivre avec ce secret brûlant?

— Alors? fit-elle.

— Je ne peux pas, Béatrice... J'essaierai cependant.

Là-dessus, il l'entraîna. Tous deux s'enfoncèrent dans la forêt.

Les ténèbres étaient épaisses, mais Chris-Aux-Yeux-De-Ciel connaissait admirablement bien le chemin. De plus, il possédait un sens infailible de l'orientation.

— Vous êtes nombreux dans votre village?

— Quarante-trois garçons et filles... plus les Chiens.

Béatrice crut ne pas avoir très bien compris la réponse. Elle insista :

— Garçons et filles, as-tu dit? Des enfants comme toi?

— C'est ça!

— Mais... et vos parents?

— Nos parents? Nous n'en avons plus depuis longtemps! Voilà

de nombreuses années que nous vivons en compagnie des Chiens.

— Des chiens?

— Ce sont nos amis. Ils sont très intelligents. Certains sont télépathes, tu verras...

— Parlons de tes parents...

— Je te l'ai dit : personne n'a de parents. Il n'y a aucun Adulte au village.

— Mais enfin! Il a bien fallu que...

Elle n'acheva pas, se reprit :

— A moins que... vous ne vieillissiez pas?

— Tu as raison : nous ne vieillissons pas! J'ai quinze ans... mais cela fait un demi-siècle que j'ai cet âge! Nous sommes tous restés des Enfants!

— Un demi-siècle! répéta-t-elle, effarée. Un demi-siècle sans vieillir! Comme les Déchus!...

Jusque-là, elle avait cru que la drogue, alliée aux effets issus des bactéries, avait provoqué un ralentissement dans le vieillissement des cellules humaines. Elle constatait à présent qu'il n'en était rien puisque les Enfants, en quelque sorte, échappaient eux aussi à l'action du temps.

— Les Déchus ne vieillissent pas non plus?

— Non... J'ignore ce qui s'est produit. Le grand ravage semble être la cause de tout.

— C'est un passé très lointain...

— Oui, Chris! J'aimerais toutefois savoir ce qui s'est produit au cours de ces cinquante années!... Ken, mon mari, le sait peut-être, lui...

— Ken?... Et si, contrairement à nous, il avait vieilli?

A cette question, Béatrice sursauta. C'était la première fois qu'elle voyait le problème de cette façon. Chris avait-il raison? Que croire? Etait-il possible que Ken ait vieilli plus rapidement qu'elle?

L'hibernation s'était-elle faite correctement?

Ken avait-il seulement été placé en état d'hibernation?

Saurait-elle jamais la vérité?

Elle pressa la main de Chris-Aux-Yeux-De-Ciel, ne dit plus mot. Elle songea qu'elle retournerait à l'institut de cryobiologie pour tenter de trouver un indice. Après son réveil, elle n'avait pas assez cherché...

D'ailleurs, elle n'avait pas eu l'idée de visiter le bureau de Paul Tarelli! Et c'était peut-être là qu'elle trouverait l'explication!

Soite qu'elle était! Comment n'y avait-elle pas pensé plus tôt?

— Tu m'aideras, n'est-ce pas, Chris?

— Oui, Béatrice, affirma-t-il. Nous t'aiderons tous!

Ils ne pouvaient pas prévoir ce qui allait arriver.

* * *

Ils arrivèrent au village alors que le jour se levait. Un grand feu dispensait alentour des lueurs rougeâtres. Au-dessus des flammes, disposés sur des broches en bois durci, des lapins rôtissaient en répandant une agréable odeur.

Lorsque Chris et Béatrice se montrèrent, Cheveux-Noirs-La-Belle, Pierre-Le-Droit, Jean-Le-Poète et Quito-Chien quittèrent leurs places respectives pour les accueillir.

— Nous t'avons attendu, Yeux-De-Ciel. Nous n'avons pas dormi...

— Vous avez eu raison de rester éveillés. Cette nuit a été magnifique.

— Qu'as-tu vu dans la clairière?

— Rien qu'une lumière... Je crois que je m'étais trompé.

— Tu n'as pas entendu la voix?

— Non.

Pierre-Le-Droit paraissait déçu.

— Qui est-ce? demanda Cheveux-Noirs-La-Belle en désignant Béa. C'est une Adulte...

— Elle se nomme Béatrice, répondit Chris. Elle vient de très loin. D'autres Adultes la poursuivent et désirent la tuer.

— D'autres Adultes! s'exclama Jean-Le-Poète. Ils ne sont pas tous morts?... Et pourquoi veulent-ils tuer cette femme?

— Il en existe encore dans les villes, dans les grandes maisons en pierre. Ils sont certainement dangereux...

Cheveux-Noirs-La-Belle ne voyait pas d'un très bon œil l'arrivée de Béatrice. Elle ne cherchait d'ailleurs pas à dissimuler ses sentiments.

— Où l'as-tu trouvée? s'enquit-elle.

— Je ne l'ai pas trouvée, répondit Chris-Aux-Yeux-De-Ciel. C'est elle qui est venue jusqu'à moi. Elle est arrivée dans la clairière et elle est tombée. Elle a beaucoup marché...

— Tu n'aurais pas dû la ramener ici, Yeux-De-Ciel! Si vraiment il y a encore des Adultes, ils viendront au village. Nous risquons le pire... N'as-tu pas dit qu'ils étaient dangereux?

— Calme-toi, Cheveux-Noirs! Cette femme a besoin de nous. Nous devons l'adopter. Désormais, elle fera partie de notre tribu !

— Et si les Adultes arrivent?

— Nous la défendrons. Les Chiens nous aideront.

Cheveux-Noirs-La-Belle se tut. Elle mordit sa lèvre inférieure, se détourna pour aller jeter sur le brasier une brassée de bois mort.

Le feu crépita, lança des flammes claires.

Pierre-Le-Droit, imité par Jean-Le-Poète, s'avança, bras ouverts.

— Sois la bienvenue, Béatrice.

— Reste, Béatrice, et deviens notre sœur.

Chris alla s'asseoir auprès du feu et dit :

— Mangeons. Après, nous irons dormir. Béatrice occupera ma hutte. Je partagerai celle de Cheveux-Noirs... Nous reparlerons de tout lorsque nous aurons pris notre repos.

C'étaient des êtres d'énergie, des vibrations intelligentes, des créatures invisibles pour l'œil humain. Depuis des millénaires et des millénaires, la planète Terre leur appartenait. Les Vohuz, après avoir erré dans l'espace infini, s'y étaient installés bien avant l'apparition de l'homme.

— Je suis inquiet, avoua Zaah. As-tu constaté, comme moi, la transformation de notre premier sujet?

— Oui, répondit Klam. Justement, je réfléchissais à cette transformation. Pourtant, lorsque nous avons fait entrer l'Enfant dans notre univers, tout s'annonçait bien. Il était prêt à suivre la route tracée. Il avait accepté tout ce que je lui avais demandé... Naturellement, certains points, pour lui, sont restés obscurs, mais cela ne constituait pas un obstacle majeur. L'initiation lui aurait fait comprendre beaucoup de choses...

— En effet, Klam. Mais, à présent, je redoute qu'il ne vienne plus!

— A cause de cette femme, n'est-ce pas?

— Oui. Elle dérange considérablement nos plans puisque sa présence parmi les Enfants n'était pas prévue. Elle va tout perturber!

— Ce n'est pas prouvé.

— Je n'exagère pas, Klam. Dans la plupart des régions du globe, des troubles divers se sont produits. Nous n'avons pas su maintenir l'ordre... Il y a même eu des batailles entre les tribus. Les pertes ont été considérables. Des divisions se sont créées... Oosl pense que nous n'obtiendrons rien.

— Oosl est bien pessimiste!

— Et il a certainement raison de l'être! Avec les groupes les moins belliqueux, nos frères ont tenté des contacts. L'échec a été total. Notre dernier espoir est la tribu de Chris-Aux-Yeux-De-Ciel, et cela parce que nous avons su l'isoler, lui interdire les rapports avec les Déchus, les Gluants ou les autres Enfants... Tu n'ignores pas que nos essais avec la race adulte ont avorté...

— Je le sais. Nous ne devons rien attendre de ces fous, de ces

cerveaux ramollis qui ne pensent qu'à détruire et à se conduire comme des bêtes puantes!

— Oui. Seuls les Enfants représentaient l'avenir!

— C'est ce que j'ai toujours prétendu.

— C'est vrai. Tu es clairvoyant, Klam. C'est pourquoi nous t'avons choisi pour chef. Aujourd'hui encore, tu dois te montrer à la hauteur. La tribu dont nous sommes responsables est menacée par cette femme... Chris-Aux-Yeux-De-Ciel ne pense plus qu'à elle! L'attirance qu'elle exerce sur lui est plus forte que celle de notre Temple!

Zaah s'interrompit un instant, s'isola, coupant le lien télépathique, puis il reprit :

— Il ne faudrait pas que nous nous trouvions dans l'obligation de tout recommencer. Nous avons trop peiné depuis que nous avons quitté Thèly'A, notre monde. Nous ne devons pas échouer!... Rappelle-toi le temps où nous étions des êtres matériels, des êtres de chair. Comme nous étions heureux dans nos belles cités, dans nos magnifiques jardins!... Hélas! Les Xyms, ces maudits, sont venus pour conquérir notre planète. Nous ne possédions pas la science de l'armement... et des milliers de Vohuz sont morts! Seuls quelques privilégiés, dont nous sommes, ont pu s'échapper grâce au convertisseur de matière... Nos corps respectifs sont devenus vibrations, lesquelles se sont groupées pour s'élancer à l'assaut des étoiles... Rappelle-toi ce temps, Klam, ce temps où nous avons connu la plus grande peur de notre histoire!

— Je me souviens. Inutile de t'étendre ainsi sur un sujet que je connais aussi bien que toi!

— Non, objecta Zaah, tu m'entendras jusqu'au bout! Tu sais que j'ai toujours été ton plus fidèle ami, ton meilleur conseiller, aussi, je dois jouer mon rôle auprès de toi. Maintenant plus que jamais! Si j'évoque notre lointain passé, c'est pour que tu sois bien pénétré de toutes les idées qui t'aideront à prendre une décision!... Rappelle-toi, Klam, nous errions dans l'espace. Certains d'entre nous désespéraient. Nous étions fatigués, las de ce voyage qui n'en finissait pas. Souviens-toi de nos efforts lorsque nous cherchions notre nourriture, cette énergie cosmique dont nous avions grand besoin! Combien de planètes n'avons-nous pas abordé avant de découvrir celle-ci, cette terre où nous avons décelé les tout premiers embryons de vie organique!... Grâce à notre parfaite connaissance de la Vie, nous sommes intervenus

dans l'évolution de ce monde. Nous avons provoqué des divisions, des disparitions, et surtout des mutations pour aboutir enfin à un être doué de raison. Notre but : donner la vie aux hommes, en faire des créatures parfaites qui construiraient une civilisation, et enfin nous intégrer à eux pour retrouver notre aspect originel...

Un nouveau courant de pensée vint couper l'échange mental qui unissait Zaah et Klam.

Oosl venait de surgir et se montrait railleur.

— Ce projet ne me plaisait qu'à moitié, déclara-t-il. Au fil des ans, nous avons constaté que mes craintes, en ce qui concerne notre option, étaient fondées. L'homme, peu à peu, nous a échappé. Son évolution a été trop rapide. La civilisation que nous souhaitions a été déformée par l'intelligence humaine. Intelligence forte, j'en conviens, mais combien différente de la nôtre!... L'homme ne rêvait que de guerres de conquêtes. Il alla jusqu'à massacrer les animaux, à détruire les plantes, à polluer son atmosphère, sans comprendre qu'en agissant ainsi il se détruisait lui-même! L'homme tuait ses futurs enfants! L'homme *était un assassin!*... Prenant conscience de sa supposée supériorité, il s'est vautré dans un matérialisme imbécile, devint égoïste, immonde. Il a dégénéré; sa bêtise, alors, lui permettant de croire qu'il évoluait!... Malgré cela, nous nous sommes montrés patients. Nous conservions un espoir insensé! Nous étions trop sûrs de nous, trop imbus de nos connaissances! Nous pensions intervenir efficacement dans le milieu humain... Oui, nous avons connu quelques succès. Mais l'homme est vite retombé... Quel fut alors le résultat? Nous avons été contraints de détruire ce que nous avions créé! Une première fois en agissant sur l'élément liquide, ce que les Terrestres ont appelé « le Déluge »; une seconde fois en agissant sur le cerveau humain : l'idée des bactéries n'était pas mauvaise, mais nous n'avions pas prévu qu'il resterait des Adultes!... Oui, avec les Enfants, nous pouvions tout refaire. Mais les Déchus, les Gluants sont vivants! Les liens Déchus-Enfants ont été néfastes, souvent catastrophiques!

— Les Déchus et les Gluants ne sont pas gênants, intervint Klam. Nous les éliminerons quand nous le désirerons. De toute façon, ils n'ont eu, jusque-là, aucun contact avec la tribu de Chris-Aux-Yeux-De-Ciel!

— C'est vrai, mais ce n'est pas le cas de cette femme! Avec elle, le danger est encore plus grand puisqu'elle est le dernier maillon adulte du monde antérieur! Si elle ne disparaît pas, tous nos projets avorteront! D'ailleurs, Avra l'a fort bien compris. Il a suggéré à Marco,

l'un des Déchus, de se rendre dans la forêt. Il le conduira jusqu'à la femme et lui ordonnera de la tuer!... Avra s'arrangera ensuite pour faire disparaître Marco et son groupe... Mais, en dépit de cela, je crois bien que, quoi que nous fassions, nous aboutirons à une nouvelle impasse!

— Quel pessimisme! fit Klam. As-tu perdu toute confiance?

— Presque!

— Et toi, Zaah?

— Je ne sais pas... Si nous nous montrons capables de préserver la tribu de Chris-Aux-Yeux-De-Ciel, tout est encore possible. Qu'en penses-tu, Oosl?

— Rien... A mon avis, nous perdons un temps précieux. Ce n'est pas avec l'homme, qui nous a constamment déçus, que nous parviendrons au but! Heureusement, nous ignorons toujours les limites de notre vie; nous ne sommes donc pas pressés. Pourtant, nous devons tenir compte du fait que nous nous épuisons. Lentement, je l'admets, mais il est indéniable que nous gaspillons graduellement notre potentiel énergétique! Je pense que le moment est venu de nous faire une raison et de réagir!

— Que proposes-tu exactement? demanda Klam.

— Partir! Tout simplement! Quitter la Terre! Abandonner l'homme, le laisser à sa misérable condition. Nous reprendrons l'espace et nous chercherons une autre planète, une autre forme de vie. Qu'importe notre aspect! Seules comptent l'intelligence vraie et la Civilisation que nous édifierons avec des créatures plus malléables.

— Non, Oosl, objecta Klam. Il faut attendre. Tout n'est pas perdu. Nous effacerons le danger incarné par la femme. Nous avons plus d'un moyen à notre disposition... Au fond, l'initiative de notre frère Avra n'est pas mauvaise.

— Je n'aime pas cela, dit Zaah à son tour. Les Enfants rencontrant les Déchus, c'est une chose que nous voulions éviter. Or, à présent, nous l'admettons fort bien. A mon sens, c'est une erreur.

— Les Adultes seront éliminés avant d'avoir établi un contact, affirma Klam.

— Sans doute, reprit Zaah, mais une fois de plus, nous faisons abstraction de l'intelligence humaine. Après tout, les Adultes ne sont

pas des robots. Nous leur suggérons parfois certaines idées, mais cela ne leur interdit pas de penser, de réagir, de créer, de choisir, de prendre de ces initiatives qui nous ont si souvent déroutés!

— Il faut risquer, dit Klam. A moi de rappeler que la tribu de Chris-Aux-Yeux-De-Ciel est la seule sur laquelle nous puissions vraiment compter!

— Justement! Si nous désirons nous incarner, il ne faut pas la menacer!

— Concentrons nos forces. Rappelons à nous nos frères dispersés. Si tous les Vohuz s'unissent dans cette région, nous gagnerons!

— J'en doute, fit Oosl.

— Je regrette, mais puisque je suis votre chef, la décision me revient. Nous exploiterons toutes nos chances, toutes les possibilités. Tout sera tenté. Nous ferons de la tribu de Chris-Aux-Yeux-De-Ciel une race d'élites. Ensuite, nous détruirons la phase temporelle qui paralyse la croissance des Enfants et le vieillissement des Adultes. Leur temps s'écoulera alors normalement. J'en assurerai le contrôle. Les Déchus et les Gluants, ainsi que tous ceux qui refuseront la symbiose seront rayés de la surface du globe. Chris et les siens grandiront dans la paix, et lorsqu'ils seront devenus des hommes et des femmes, nous nous immiscerons en eux, progressivement. A leur tour, ils auront des enfants et le reste de nos frères pourra s'intégrer... Je le répète : je ne désespère pas en dépit des mauvaises nouvelles et des échecs constatés. Tout peut encore changer! Aurions-nous patienté des millénaires pour abandonner brusquement notre projet?... Es-tu déçu au point de renier tous nos efforts, Oosl?

— Hélas! Klam, oui! Tu le sais, je me suis toujours montré très coopératif, très vivant, mais aujourd'hui, je me sens triste... Reverrons-nous un jour nos belles cités et nos jardins?

— Nous reverrons cela, Oosl. Nous referons ce que les maudits Xyms ont détruit... Oh! je n'affirme pas que notre nouvelle civilisation s'édifiera ici, mais nous devons croire en l'avenir!

— J'aimerais posséder ta confiance, Klam. Vraiment! Cependant, l'espoir m'a quitté. Malgré notre incontestable supériorité, nos tentatives demeurent inefficaces... Oui, je suis triste, Klam. J'ai la nostalgie du monde qui fut le nôtre. Nos orgueilleuses cités blanches, avec leurs tours, leurs flèches, leurs palais aux colonnes ouvragées se

rappellent à moi. Et que dire de nos jardins immenses, de leurs parterres de fleurs multicolores, de leurs arbres si beaux qui faisaient notre délice?... Ah! si seulement nous avions su repousser les Xyms!

— Les Xyms étaient des conquérants, Oosl, dit Zaah. Ils possédaient des vaisseaux pour se déplacer dans l'espace. Ils étaient plus nombreux que nous et ils avaient des armes terribles... Même si nous avions disposé d'un solide armement, nous aurions été incapables de leur résister. Les Vohuz ne sont pas des combattants...

— Nous le deviendrons! dit Oosl. Depuis que nous sommes sur cette planète, j'étudie le comportement humain. Je connais à présent toutes les techniques de combat. Dans un sens, les guerres stupides que se livraient les Terrestres auront servi à quelque chose... Lorsque nous aurons reconstruit notre civilisation, je me chargerai de constituer une armée. Nos savants inventeront des armes plus redoutables que celles des Xyms! Cette armée sera entraînée tous les jours. Ainsi, plus aucun peuple ne posera le pied sur notre sol! On nous craindra!

— Tu prends là une grave décision, Oosl, fit remarquer Klam... Oui, une bien grave décision... Evidemment, je comprends ton raisonnement, et je te félicite d'avoir si bien étudié les techniques de combat. Seulement, sache que moi aussi je me suis intéressé au comportement des Terrestres... Au début, les hommes ont fabriqué des armes pour chasser les animaux, pour les tuer. Ils avaient besoin de nourriture. Puis, ils ont perfectionné leurs armes, s'en servant pour repousser les peuplades avides de nouveaux territoires; des territoires où le gibier était plus abondant. Mais bientôt, il ne fut plus question de cela. Les guerres servirent l'orgueil démesuré des peuples, l'un désirant dominer l'autre!... Qui sait, Oosl? Qui sait si les Terrestres n'auraient pas conquis d'autres planètes? Si nous n'avions pas mis un terme à leur folie, ils seraient devenus semblables aux Xyms, c'est-à-dire des êtres qui ignorent la paix, l'amour, la beauté... Et voilà que tu nous parles maintenant de créer une armée vohuz?

— Nous devons peut-être encore faire face à l'ennemi!

— Ce n'est pas impossible. Vu sous cet angle, ton raisonnement est bon. Mais c'est une arme à double tranchant! Tout ira bien jusqu'au jour où le Vohuz, ayant acquis un esprit guerrier, aura des pensées par trop différentes des nôtres. Des divisions se créeront au sein de notre peuple! Certains de nos frères voudront imiter les Terrestres ou les Xyms, gagnés par de fausses idées de grandeur! Tout cela n'est que folie, Oosl. Jamais nous ne serons des guerriers!...

Cependant, nous étudierons des moyens passifs de défense afin de préserver notre civilisation. Nous pourrions, par exemple, entourer notre planète, d'une barrière temporelle... N'avons-nous pas appris, au cours de notre long voyage dans l'espace, à comprendre la marche du temps puis à l'utiliser?

— C'est cela, acquiesça Zaah, devançant Oosl. Cette décision est sage. Jamais nous n'avons combattu. Les théories les plus savantes ne suffiraient pas. Il existe sans doute des êtres plus évolués que nous dans l'art de la guerre. A quoi bon exposer nos vies alors qu'il nous suffit d'interdire à quiconque d'aborder notre monde?... Poursuivons notre chemin. Celui auquel nous avons toujours été fidèles.

— Peut-être avez vous raison, tous deux, dit Oosl. Qui sait où se cache la Vérité?

— Rappelle-toi la parole de Baül, qui fut longtemps notre Maître : « La Vérité, vous la chercherez toujours, et c'est en la cherchant que vous deviendrez des Sages. » Comme vient de le déclarer notre frère Zaah, poursuivons notre chemin. Il est encore possible de bâtir sur cette planète. Allons jusqu'au bout!... Nous aiderez-tu, Oosl?

— Oui, Klam. Je ne crois pas à la réussite, mais je te reste fidèle. J'irai où tu voudras, je suivrai tes conseils de sagesse. Tu peux avoir confiance en moi maintenant comme au temps où nous avons quitté Thèly'A.

— Je n'en attendais pas moins, Oosl... Et toi, Zaah? Lutteras-tu à mes côtés?

— Tu le sais bien. Rien ne nous a jamais séparés, Klam. Si tu crois que notre effort doit avoir des prolongements, je suis prêt...

Malgré les conceptions différentes, on était parvenu à un accord. Klam restait le chef.

Un quatrième courant de pensée vint rejoindre les échanges.

C'était Avra.

— J'ai suivi de loin votre conversation, dit-il, mais je n'ai pas voulu y prendre part. Sache cependant que je suis avec toi, Klam.

— Merci, Avra... Mais pourquoi as-tu quitté ton secteur?

— Les Déchus approchent de la forêt. Tenons-nous sur nos

gardes. Nous devons contrôler les événements. Cette fois, nos suggestions seront très fortes.

— Très bien, Avra. Mais ne t'attarde pas. Reste auprès des Déchus et surveille-les!

— Entendu! Je pars immédiatement.

— Toi, Oosl, je te charge de regrouper nos frères. Nous aurons besoin d'eux. Zaah et moi irons aux abords du village des Enfants...

Elle ne savait pas qu'elle était épiée. Nue au milieu de la rivière, elle s'adonnait aux plaisirs de l'eau. A cet endroit, le lit était peu profond. Une trentaine de centimètres. Guère plus. Pour nager, il fallait aller plus loin, en aval, après le grand coude. Mais Béatrice ne désirait pas s'éloigner. Elle pataugeait, unissait ses mains en coupe, se baissait pour recueillir l'eau fraîche qu'elle faisait ensuite couler sur son corps. Le soleil dorait sa peau, faisait flamboyer sa chevelure. On eût dit qu'il créait pour elle une féerie de lumière.

Béa apparaissait plus belle que jamais, et Chris-Aux-Yeux-De-Ciel ne se lassait pas de l'admirer. Dissimulé dans un bouquet d'arbustes, il ne perdait pas une seule miette de cette scène qui l'envoûtait. Les idées les plus folles lui traversaient l'esprit, faisaient bouillonner son sang dans ses veines.

Il se révolta.

Pourquoi n'était-il pas un Adulte?

Pourquoi n'avait-il pas grandi?

Ce monde qui l'entourait était faux! Monstrueusement faux! Tout respirait l'amour, et c'était justement ce qui lui était refusé!

Le contempler, certes, mais ne pas y goûter...

En lui, il y avait comme une gêne constante, une barrière. Une barrière qui existait depuis toujours, lui semblait-il. Mais cette dernière ne s'était jamais révélée avec autant de force. Il la sentait, matérielle parce que cruelle. Avec Cheveux-Noirs-La-Belle, il avait déjà eu conscience du barrage au moment de l'étreinte. Son désir s'apaisait brusquement, interdisant tout rapport sexuel.

Cela, il l'avait accepté. Il pensait que c'était naturel. Et tout aurait pu continuer ainsi pendant de longues années. Cette sorte de prison psychique ne le gênait pas puisqu'il n'avait pas connu autre chose.

A présent, de toutes ses forces, il refusait cette prison. Avec Béatrice, il avait découvert que l'amour n'était pas purement contemplatif. L'amour allait bien au-delà. Il unissait la chair et l'âme même de cette chair que, de tous temps, les hommes ont appelée : sentiment.

Chris-Aux-Yeux-De-Ciel désirait ardemment se débarrasser de son carcan devenu trop étroit. Il luttait contre toutes les idées qu'il avait reçues, contre ce qu'il avait appris, se disant que la vérité devait bien se cacher quelque part.

Il briserait ses chaînes! Devenirait un Adulte! Alors il pourrait aimer librement Béatrice-Femme, et celle-ci ne le repousserait plus...

Les souvenirs de la nuit le grisait. Il conservait sur ses lèvres la saveur incomparable des baisers, et tout son épiderme frémissait lorsqu'il pensait qu'il avait tenu une vraie femme dans ses bras.

Comment lui dire?

Comment lui faire comprendre qu'il était prêt à tout quitter pour elle? Comment trouver des mots assez forts pour traduire correctement ce qu'il ressentait? Sans elle, le monde paraissait terne, sans intérêt. Béatrice était venue, apportant avec elle une vérité qui le hantait.

— Béatrice..., murmura-t-il.

Il n'avait pas entendu approcher Cheveux-Noirs-La-Belle. Celle-ci l'avait suivi quand elle avait remarqué qu'il allait vers la rivière.

Le craquement sec d'une brindille, pourtant, révéla sa présence.

Chris sursauta, se retourna et la vit.

Un moment, il fut incapable de prononcer une parole. Il émergeait de son rêve éveillé pour rencontrer le regard lourd de reproche de Cheveux-Noirs-La-Belle.

Ce fut lui qui parla le premier, rompant le malaise.

— Pourquoi m'as-tu suivi? demanda-t-il d'une voix peu amène.

— Je voulais te parler... Tu as changé, Yeux-De-Ciel... Tu as changé depuis que l'Adulte est là. Tu n'aurais pas dû la ramener au village. Elle ne fait pas partie de notre univers!... Avant son arrivée, nous étions toujours ensemble, et maintenant, tu ne me regardes plus.

— Jalouse?

— Oui!

— Tu ne peux pas comprendre, Cheveux-Noirs-La-Belle... Je ne

comprends pas moi-même.

— Oh! si, fit-elle en baissant la tête, au contraire, je comprends très bien... Pour toi, je n'existe plus, tandis qu'elle... Mais qu'a-t-elle de plus que moi? Ne sommes-nous pas toutes deux semblables?

Chris ne répondit pas. Au fond, n'avait-il pas posé la même question à Béatrice?

— Regarde-moi, Chris-Aux-Yeux-De-Ciel. Regarde-moi ! Ne suis-je pas femme?

Il fit ce qu'elle lui demandait. Ses yeux se posèrent sur la trop jeune poitrine, puis il glissa sur les hanches encore mal dessinées.

— Non, fit-il, agacé. Tu n'es pas femme! Et moi, je ne suis pas homme! En définitive, tout serait plus simple si nous étions tous des Adultes!

— Mais nous étions heureux, Yeux-De-Ciel! Nous ne demandions rien d'autre que d'être libres... Nous nous moquions bien des Adultes! Ne pouvons-nous pas continuer à vivre comme nous l'avons toujours fait?

— Ce n'est plus possible, Cheveux-Noirs.

Un silence suivit l'affirmation.

Cheveux-Noirs-La-Belle ne s'avoua pas vaincue. Elle tenta de relancer la conversation :

— Raconte-moi ce que tu as fait dans la clairière. Parle-moi des pierres debout.

— Je n'ai rien vu. Rien du tout. Et il ne s'est rien passé. Les pierres debout n'ont aucun pouvoir.

— Mais... la voix?

— Ce n'était rien non plus. Je rêvais que quelqu'un me parlait, voilà tout... D'ailleurs, elle m'a laissé tranquille; je ne l'ai pas entendue dans mon dernier sommeil.

— Tu admetts qu'elle existait?

— Je ne sais pas! Laisse-moi. Ne parle plus...

Non loin de là, Béatrice s'enivrait de la douceur de l'eau. Elle

avait grand besoin de se sentir lavée de toutes les souillures que les Déchus lui avaient fait subir. Sa fatigue avait disparu. Elle recommençait à vivre, c'est-à-dire à espérer.

Au repas, elle raconterait son histoire. Elle parlerait de Ken.

Ken, son mari, son amant.

Après l'accalmie, les questions revinrent. C'étaient toujours les mêmes. Qu'était-il arrivé à Ken? Connaissait-il l'existence des Déchus? Celle des Gluants? Celle des Enfants? Errait-il dans la ville?

En supposant qu'il soit réanimé avant elle, qu'il soit revenu à l'institut, que devait-il penser en ne la trouvant plus?

Il y eut aussi l'horrible doute.

Ken était-il vivant?

Et s'il était fait prisonnier à son tour?

Zagla, le Grand Elu, n'avait-il pas dit qu'il existait certainement d'autres groupes dans les villes?... D'autres Déchus, à n'en pas douter.

Si Ken était prisonnier, le retrouverait-elle?

L'Enfant-Aux-Yeux-De-Ciel, le si troublant Enfant-Homme, avait promis qu'il l'aiderait, et il avait affirmé que toute la tribu participerait, y compris les Chiens.

Pauvre Chris! Il ne connaissait pas les Déchus! Il était trop pur pour savoir ce dont ces larves étaient capables!

Que faire? Accepter l'aide des Enfants au risque de les entraîner dans une aventure dangereuse?

A force de réfléchir, elle trouva une autre solution. Elle vivrait un certain temps au village, pour se faire oublier, puis elle reviendrait seule à la ville. Avec un peu d'habileté, elle parviendrait bien à l'institut sans attirer l'attention. Elle se cacherait, ne sortirait que la nuit... Naturellement, il lui faudrait plusieurs jours, mais ce n'était pas là l'important. Elle trouverait sans doute un moyen pour se nourrir... Une fois revenue à son point de départ, elle procéderait à de minutieuses recherches, notamment dans le bureau de Paul Tarelli, après quoi elle saurait certainement la vérité...

Une agréable... ou une atroce vérité!

Ken ! Mort?

Non, ce n'était pas possible. Ken ne pouvait pas être mort. Il était vivant, quelque part...

Peut-être même était-il tout proche?

*
* *

D'autres yeux observaient Béatrice, et ces yeux appartenaient à des êtres beaucoup moins respectables que Chris, l'Enfant. Depuis quelques minutes, ils étaient là, de part et d'autre de la rivière; trois sur chaque rive.

Ils avaient cru bon de se séparer en deux petits groupes; cette façon d'agir, pensaient-ils, augmenterait leurs chances.

— Qu'est-ce qu'on attend? demanda Cabras, impatient.

— Quelle gueule! Parle plus bas! fit Sorata.

— On attend que Solem soit plus près, répondit Marco. Quand il sera prêt, il va foncer avec les deux autres. Il poussera Béabéa vers nous.

— Vous me faites tous marrer! On dirait des bidasses qui s'apprêtent à faire sauter un dépôt de munitions... Tout ça pour une petite femelle!... Tu sais ce que je ferais, moi, à ta place?

— Pour l'instant, à ma place, il y a moi! Et ce que tu ferais ne m'intéresse pas. Ce qui compte, c'est ce que nous faisons, *nous!*

Malgré la réponse de Marco, Cabras poursuivit :

— Je lui enverrais une balle dans le crâne, à ta poupée! Et le tour serait joué. Tu comprends, je commence à en avoir plein le truc, moi, de ces conneries! On marche, on se crève, tout ça pour toi, en fait! Parce que tu t'es foutu dans l'idée que la fille t'appartiendrait! C'est ça, hein?

— Tu ferais mieux de la mettre en veilleuse, Cabras. J'aime pas tellement tes remarques.

— Tant mieux!

Sorata et Marco échangèrent un regard.

— Tu deviens drôlement nerveux, dit la fille déchuée. Le

manque commence à se faire sentir...

— Ouais! Et après?

— Justement! fit Marco. Parlons-en. On capture la fille, et après tu as ta ration. D'accord?

— T'as de la drogue ici?

— D'accord? Réponds!

Cabras eut une hésitation puis acquiesça :

— D'accord.

— Bon. Voilà les instructions... En attendant, tu la fermes. Tu te contentes de faire ce que je te dirai. Vu?

— Ouais!

— Alors, tout ira bien.

Marco se sentait supérieur. Et il y avait de quoi! N'était-ce pas grâce à lui qu'on avait retrouvé la sorcière? Celle qui menaçait l'immortalité des derniers habitants de la Terre?

A l'instar de Zagla, n'avait-il pas reçu des clichés qui l'avaient incité à prendre telle direction plutôt que telle autre?

Et pour finir, après avoir marché dans la forêt, n'avait-il pas su conduire le groupe droit au but?

Marco avait renforcé son prestige.

Concernant Béatrice, il avait son idée. Mais Zagla aussi tenait une bonne part dans son plan...

Puisque lui, Marco, était également doué de cette sorte de double vue, et puisque physiquement il était plus fort que Zagla, il ne voyait pas pourquoi il ne prendrait pas la place de Grand Elu lorsqu'il serait de retour... Il s'élirait lui-même...

L'idée le séduisait. Il s'imaginait déjà à la tête de la communauté. Personne ne discuterait ses ordres. Au lieu de tuer Béabéa, il la garderait près de lui, enchaînée comme une esclave. Elle serait à lui, rien qu'à lui. Il en ferait ce que bon lui semblerait...

Et puis, il nourrissait depuis longtemps un projet. Un projet qui

consistait à quitter l'entrepôt pour aller s'établir beaucoup plus loin, là où, peut-être, on trouverait plus facilement la nourriture et la drogue. Il savait qu'il existait d'autres communautés, mais celles-ci se plieraient devant lui. Au besoin, Marco leur ferait la guerre. Il asservirait tous ceux qu'il rencontrerait, emploierait pour cela la ruse ou la force. Il deviendrait le guide, le père spirituel...

« Père spirituel », répéta-t-il mentalement.

L'image l'amusait.

Il verrait d'autres femmes. Les hommes? Il leur ferait courber le dos, les obligerait à travailler, à cultiver la terre. Ceux de sa communauté, bien sûr, l'aideraient dans sa tâche. Ils seraient en quelque sorte ses soldats...

Lui, serait tout-puissant. Aussi puissant qu'un monarque...

Il ne s'aperçut à aucun moment, qu'il rêvait d'être semblable à ceux qu'il avait toujours combattus.

Marco, l'anarchiste, le contestataire orienté, devenant bourgeois puis exploiteur... Tiens, tiens!

* * *

Solem venait d'entrer dans l'eau. Maintenant qu'il était tout proche de sa victime, il ne craignait plus de se découvrir. Quand elle le vit, Béatrice blêmit.

Les Déchus! Ils étaient là! Ils l'avaient retrouvée.

Si vite, cela paraissait impossible. Pourtant, telle était bien la réalité.

Affolée, Béa regarda de tous côtés, ne vit que Solem, Lappy et Harald. Mais elle flaira le piège. Elle était persuadée que Marco était là lui aussi, avec d'autres.

Lentement, Solem avançait, la menaçant de son fusil.

Elle recula, et brusquement se mit à courir, faisant jaillir autour d'elle des gerbes d'eau.

Une balle siffla à sa droite, l'obligeant à changer de direction. Ce qu'elle fit, allant rapidement vers la rive opposée.

— Poursuivons-la, jeta Solem.

Désespérée, Béatrice savait qu'elle se trouvait à une trop grande distance du village pour être entendue. Néanmoins, du plus fort qu'elle put, elle appela :

— Chris! Les Déchus! Chris! Chris!

Elle courait, droit vers Marco qui jubilait.

Chris-Aux-Yeux-De-Ciel, tout comme Cheveux-Noirs-La-Belle, avait été témoin des événements. Un moment paralysé par la soudaine attaque, il réagissait.

— Il faut l'aider! Vite!

— Que feras-tu contre eux? Tu es seul...

— Les chiens! s'écria-t-il.

En effet, ils arrivaient à point nommé. Ils avaient senti le danger et s'étaient aussitôt rassemblés, fonçant sur les trois hommes qui venaient de traverser le cours d'eau.

Des coups de feu claquèrent. La meute eut des pertes sérieuses. Cependant, les chiens étaient nombreux et les plus petits d'entre eux n'étaient pas les moins courageux. Ils attaquèrent au milieu d'un concert d'aboiements, mettant en pièces les Déchus.

Béatrice fuyait toujours, de plus en plus angoissée. Soudain, Marco se dressa devant elle. Elle crut que son cœur s'arrêtait de battre.

Elle esquiva le coup qu'il lui portait, se déroba, se remit à courir en hurlant.

Elle était à bout de souffle. Marco la rattrapa sans effort, lui saisit le poignet et la secoua.

— Alors, Béabéa? On m'avait déjà oublié?

Écœurée par le contact, elle lui cracha à la figure. Mais elle reçut une gifle qui la déséquilibra.

Déjà, l'homme allait renouveler son geste; mais il ne l'acheva pas. Des grognements menaçants et des aboiements montaient des fourrés.

— Des chiens! s'écria Cabras qui avait rejoint Marco. Foutons le camp!

— Mais tire, espèce de con! Tire donc!

Il donna l'exemple, fit feu par deux fois, presque à bout portant. Deux chiens roulèrent dans l'herbe, brisés dans leur élan.

— Tire! Tire! beuglait Marco, alors qu'il envoyait des coups de crosse.

Cabras n'en avait pas eu le temps. Il était mort, comme Sorata, la gorge ouverte.

Marco se vit perdu. Il prit la main de Béatrice, tira encore deux fois, fit mouche.

— Viens, Béabéa! Vite!

La meute hésitait, attendait le moment favorable où l'homme connaîtrait une seconde d'inattention.

— Lâche-moi! Lâche-moi!

— Pas dingue, non? Avance!

Elle fut forcée d'obéir, la grosse patte de Marco lui broyait littéralement les phalanges.

— Ils n'attaquent plus, tu vois. Ils ont peur!

Il disait cela pour se rassurer, car, dans les buissons, il entendait toujours les grognements furieux. Les chiens n'abandonnaient pas la partie. Ils guettaient simplement le moment propice.

— Viens, Béabéa! Viens!

Elle souhaitait une nouvelle attaque qui la délivrerait.

— Plus vite! Plus vite!

A peine venait-il d'ouvrir la bouche qu'il s'arrêta net. Un chien leur barrait le passage.

Immédiatement, Béatrice reconnut Quito.

L'intelligent animal avait fait un crochet pour mieux surprendre l'homme. Babines retroussées, prêt à bondir, il le fixait droit dans les yeux.

Marco, cependant, ne s'alarma pas outre mesure. Avec une

lenteur calculée, il leva son arme.

Quito, en dépit de la méfiance que cet objet lui inspirait, ne broncha pas. Poil hérissé, il attendait.

« Il va le tuer », pensa Béatrice.

Elle laissa épauler Marco, et quand elle vit le doigt se crispier sur la détente, elle saisit le fusil, dirigeant le canon vers le ciel.

La balle creva les feuillages et se perdit.

— T'es pas...

Quito avait bondi. L'homme lâcha son arme.

Si Marco était vigoureux, il ne l'était pas suffisamment pour avoir le dessus dans le combat qui l'opposait à l'animal. Il avait bien un couteau passé à sa ceinture, mais il ne termina pas le geste qu'il fit pour s'en emparer. L'énorme gueule de Quito venait de se refermer sur son poignet.

Il hurla de douleur, sa voix se mêlant aux grognements.

Plusieurs fois, il roula sur lui-même dans l'espoir d'échapper aux dangereux crocs. Il se protégeait la gorge, envoyant parfois quelques coups bien appliqués. Seulement, tout ce qu'il tenta ne fit qu'exciter davantage son ennemi.

Il parvint une fois à se relever. Au lieu de fuir, il essaya de récupérer son fusil. Mal lui en prit. Le chien le renvoya à terre et referma ses mâchoires puissantes sur sa gorge.

C'en était fini de Marco.

Tremblante, Béatrice s'était adossée au tronc d'un arbre. Ses jambes flageolaient. Elle avait supporté le combat avec courage, mais à présent, les nerfs se brisaient.

Quito s'acharnait encore sur le corps ensanglanté de Marco. Oui, l'homme était mort. Et c'était lui, Quito, qui l'avait tué.

Il grogna deux ou trois fois pour finalement abandonner ce qui restait du Déchu.

Béatrice le vit venir vers elle. Elle eut peur que, dans sa colère, il ne saute sur elle. Mais l'animal vint simplement se frotter contre ses jambes, mendiant une caresse.

Elle s'agenouilla, rassurée, le prit par le cou, l'embrassa.

— Mon bon chien, dit-elle, mon bon chien... Si tu n'avais pas été là...

Ne possédant pas, comme les humains, le don de la parole, Quito se contenta de projeter, dans l'esprit de Béatrice, l'image d'une fleur.

CHAPITRE XI

— Nous avons perdu, Klam... Mais au moins, cela t'aura permis de voir combien j'avais raison de me montrer pessimiste. Nos interventions psychiques n'ont eu aucun effet. Les sujets n'étaient pas en état de réceptivité. Ils étaient trop excités et trop occupés par leurs projets d'avenir... Quant à Chris-Aux-Yeux-De-Ciel, il ne pensait qu'à la belle Adulte!

— Oosl a encore vu juste, Klam, abonda Zaah. Nos forces concentrées n'ont pas suffi... Tu veux que je te dise ce que je pense véritablement?

— Je ne puis lire que ce que tu veux bien me découvrir, Zaah, répondit Klam, imperturbable.

— Je pense que nos suggestions restent vaines! C'est comme si le cerveau humain réagissait inconsciemment, dans une sorte de réflexe d'autodéfense... Second point, que nous n'avions pas prévu : l'intervention des animaux. Rien ne s'est déroulé comme nous le souhaitions. Certes les six Déchus sont morts, mais la femme vit!

— Zaah et moi avons la même optique, reprit Oosl. Notre frère nous a fait très justement remarquer que nos suggestions n'aboutissaient plus. Je venais de dire alors que c'était parce que les sujets n'étaient pas en état de réceptivité... Mais la cause pourrait être différente, plus grave...

— Précise... Oosl.

— Je veux parler de notre énergie, Klam! Ne sommes-nous pas par trop épuisés?

— Ridicule! Il y a cinquante années de la Terre, nous avons incité les Terrestres à se détruire. Pour cela, nous n'avons fourni aucun effort particulier. Les hommes les plus intelligents ont cédé... Devrions-nous admettre aujourd'hui que notre énergie s'est épuisée en un demi-siècle?

— Ce n'était qu'une hypothèse...

— Je continue à croire en nous, Oosl! Quels que soient les résultats que nous avons obtenus jusqu'ici!

— Comment, fit Zaah, tu veux poursuivre? Cette expérience ne

t'a pas convaincu?

— Disons qu'elle a éclairé certains points.

Profitant de l'instant de flottement, Avra dit :

— Notre incarnation aurait dû se faire bien avant. Au lieu de cela, nous avons attendu et n'avons obtenu que l'échec!

— Nous voulions être parfaits, protesta Oosl. Nous devons débarrasser le cerveau humain des fausses valeurs qu'il contenait, détruire en lui la cupidité, l'égoïsme, la vanité, l'amour de la guerre et bien d'autres tares!

— Mais nous n'avons pas réussi.

— C'est un autre problème!

— Peut-être, mais celui-ci n'est-il pas étroitement lié au précédent? Au lieu d'amener l'humanité à se détruire elle-même, nous aurions pu nous incarner. Les tares dont tu parles, Oosl, nous les aurions tout aussi bien effacées!

— Tu as la mémoire courte, Avra. Certains de nos frères n'ont-ils pas choisi l'incarnation avant la date?

— Si. C'était leur droit.

— En effet. Seulement, en s'incarnant, ils ont perdu la plupart de leurs facultés. Oh! bien sûr, vis-à-vis des humains normaux, ils passaient pour des êtres supérieurs. Souviens-toi des mythologies... Il y eut même des Vohuz qui n'eurent aucun pouvoir particulier mais qui, en provoquant la symbiose, apportèrent leur énergie à des hommes qui devinrent fous, des hommes qui rêvèrent de conquérir le monde! Replonge-toi dans l'histoire de la Terre, Avra, et tu trouveras tous les personnages évoqués... Enfin, n'as-tu pas toi-même tenté de prendre corps?

— J'attendais cette question... C'est vrai. J'ai voulu m'incarner il y a de cela cinq jours. Mais l'homme, quoique jeune, n'a pas supporté la symbiose. Il avait été hiberné. L'apport d'énergie aura été trop important, sans doute... Il est mort, et je l'ai quitté. Tout ce que j'ai su de lui, c'est qu'il s'appelait Ken.

— Tu vois! fit Oosl. En plus, ton choix était mauvais puisqu'il s'agissait d'un Adulte.

— Un Adulte, oui, mais pas un Déchu! Je pouvais réussir.

— De toute façon, mieux vaut qu'il en soit ainsi. Mais je prétends toujours que l'homme que nous avons créé ne correspondra jamais à notre idéal. A présent, l'incarnation n'est plus possible. Une dernière preuve nous a été donnée avec la tribu de Chris-Aux-Yeux-De-Ciel. Il faut partir!

— Oui, approuva Zaah. Partons! Quittons cette planète... C'est d'ailleurs l'avis de beaucoup de nos frères.

Klam, lui, ne concevait pas encore l'idée d'un départ. Il laissa couler un peu de temps et reprit :

— Quand les hommes, il y a bien des années, allumaient un feu, ils jetaient souvent du bois pour l'entretenir. Tant qu'il y avait une main pour l'alimenter, le feu brûlait, lançant de belles flammes claires, apportant sa chaleur bienfaisante, éloignant les fauves... Mais si l'on oubliait ce feu, les flammes devenaient très petites, et il ne restait bientôt qu'un tas de cendres encore rouges... Toute vie n'était pas éteinte pour autant. Que l'on apporte du bois sec, et le foyer reprenait avec force...

— Exprime-toi plus clairement, Klam, dit Zaah.

— Par cette image, je veux vous montrer que notre feu n'est pas mort. Il reste des tisons. Jetons-y du bois, mais pas n'importe lequel. Il nous faut des branches bien sèches, celles qui s'enflamment facilement... Au lieu de vouloir à tout prix imposer nos idées, cherchons à utiliser celles des Enfants. De la sorte, leur cerveau ne repoussera plus nos suggestions.

— Il est trop tard, Klam. Beaucoup trop tard. Il faut partir!

— Partir!... Ainsi, vous refusez d'aller jusqu'au bout! Vous refusez d'épuiser les moyens qui nous restent!... Avez-vous songé que, si nous quittons cette planète, ce sera de nouveau l'aventure, l'inconnu?

— Nous en sommes conscients, Klam, dit Oosl. Sois-en persuadé!

— Oui, appuya Zaah. Cependant, nous sommes prêts! Nous sommes prêts à reprendre le chemin de l'espace. Nous n'avons plus rien à faire ici. Il serait vain de prétendre reconstruire sur Terre notre civilisation.

— Ton opinion, Avra?

— Je suis d'accord avec nos deux frères, Klam. Toutefois, avant de me prononcer définitivement, j'aimerais connaître ton idée. Si j'ai bien compris, tu espères encore être en mesure de changer l'état actuel des choses?

— Oui.

— Je ne vois pas comment, dit Oosl. Nous avons déjà tout tenté!

— Tu te trompes, objecta Klam. Nous n'avons jamais pensé à utiliser le *conscient* humain, ni à développer ses qualités ou ses défauts!

— Tu songes sérieusement à cela?

— Oui.

— Mais... cela n'a plus aucun rapport avec cette perfection humaine que nous désirions atteindre!

— Je le reconnais. Du moins, momentanément. J'essaye de créer une sorte de période de transition qui nous permettra de reprendre un peu de terrain. Si cela réussit, nous redeviendrons les maîtres de cette planète.

— Très bien... Nous t'écoutons.

— D'abord, je dois vous dire que si nous constatons un échec, je me range à vos côtés et nous partons. Comme vous, croyez-le, je demeure lucide. Cependant, je ne quitterai pas ce monde tant que la phase ultime n'aura pas été accomplie. Cette phase, la voici : nous allons amplifier la jalousie de Cheveux-Noirs-La-Belle. Celle-ci n'aime pas la femme qu'elle considère comme une intruse. Nos chances sont grandes. Son cerveau ne refusera pas un apport psychique qui ira dans le sens de ses idées. Au contraire, il sera très disposé à recevoir nos suggestions. Aussi, lorsque subconsciemment nous demanderons à Cheveux-Noirs-La-Belle, de tuer l'Adulte, le conscient ne s'y opposera pas.

— Et comment la tuera-t-elle? demanda Avra.

— Grâce au poison!... Il pousse dans la forêt certaines plantes qui serviront de base au breuvage. Ce dernier, servi au moment d'un repas, sera naturellement destiné à l'Adulte.

— Mais Cheveux-Noirs-La-Belle ne connaît pas les vertus des plantes auxquelles tu fais allusion !

— Nous lui ferons découvrir, ce qui sera relativement simple puisque son cerveau sera prêt à accepter toutes les propositions pourvu qu'elles soient de nature à satisfaire l'idée de vengeance.

Avra se laissa convaincre.

Pourtant, il demanda :

— N'aurait-il pas été plus simple de persuader l'Adulte de la nécessité de mettre fin à ses jours?

— L'Adulte? Un suicide?... Impossible. Nous n'aurions sur elle aucune emprise. Elle veut vivre ardemment, au contraire. Nous nous heurterions à un mur.

— Et si elle apprenait la mort de celui qu'elle cherche?

— Elle n'y croirait pas. Elle n'y croira jamais, puisqu'elle n'en aura pas la preuve matérielle!

Zaah et Oosl, quelque peu désorientés, approuvèrent. Le plan de Klam les amenait à réviser leurs théories, à revoir leur décision.

Apparemment, l'idée était sans faille, et surtout riche de simplicité.

— Je veux bien assister à cela, fit Zaah. Après tout, il s'agit d'une conception nouvelle... Néanmoins, il reste entendu que nous nous en irons au moindre obstacle!

— Ce qui est dit, est dit. Je ne reviendrai pas en arrière.

— Dans ce cas, peut-être que...

— Oui, coupa Oosl. Peut-être!... Cette fois encore, je participerai à l'action. Non pas que je sois de nouveau confiant, mais par simple solidarité... Sincèrement, Klam, je t'admire. Ta patience et ton désir de vaincre semblent n'avoir pas de limites. Rien que pour cela, tu mérites notre estime.

— Merci de ces pensées, Oosl. Elles me touchent beaucoup... J'espère ne pas te décevoir...

Ils étaient réunis, assis très à l'écart du feu au-dessus duquel rôtissaient des lapins. La nuit allait tomber, mais la chaleur était encore très forte, et il n'y avait pas la moindre brise pour rafraîchir l'atmosphère. Au cœur de la forêt, le village vivait. On parlait de l'attaque, tandis que Cheveux-Noirs-La-Belle, aidée de quelques filles, servait le repas.

Chris se tenait auprès de Béatrice, ce qui n'était pas pour plaire à Cheveux-Noirs. Celle-ci, lèvres pincées, nourrissait de bien sombres pensées.

— Les chiens ont eu raison des Déchus, dit Jean-Le-Poète. Heureusement! Si un seul d'entre eux s'était enfui, nous n'aurions pas manqué d'en voir arriver d'autres.

— Ils auraient probablement détruit notre village, dit à son tour Pierre-Le-Droit, et on nous aurait emmenés dans les villes. Oui, les chiens sont intervenus. Sans eux, qu'aurions-nous fait? Nous étions plus nombreux, mais nous n'avons jamais possédé d'armes...

— A un moment, dit Chris-Aux-Yeux-De-Ciel, j'ai cru que Béatrice était perdue. Un Déchu a tiré sur elle...

— Oh! il ne m'aurait pas abattue, rectifia Béatrice. Ça non! Je l'ai très bien compris. Marco me voulait vivante, et pour lui seul!

— Ce Marco n'était pas un homme, mais un monstre! Comme d'ailleurs les Adultes qui l'accompagnaient... Quand je pense que tu as vécu parmi eux...

— J'étais leur prisonnière... Je le serais encore s'il n'y avait pas eu Lina. Pauvre fille! Je me demande ce qu'ils ont pu lui faire... Oui, Chris, ce sont des monstres, des fous! Je n'oublierai pas ce que j'ai vécu, ce que j'ai enduré...

Des images se formaient devant les yeux de Béatrice. D'abord, il y eut Marco, brûlant des meubles, puis elle vit l'entrepôt infâme, crut respirer l'air nauséabond qui y régnait. Elle se souvint de ses épreuves alors qu'on l'avait attachée à l'un des piliers en ciment, se rappela les immondes caresses, les contacts répugnants. Ces visions durèrent encore quelques secondes, furent chassées par le présent.

Cheveux-Noirs-La-Belle s'était approchée de Béatrice. Depuis

un certain temps, elle guettait le moment propice pour agir. L'Adulte semblait distraite. Il fallait en profiter. Un mauvais sourire plissa les lèvres de la jeune fille. Mais ce sourire, allié à son doux visage, était comme une insulte. Chris-Aux-Yeux-De-Ciel aurait certainement remarqué cette anomalie, mais Béatrice retenait toute son attention.

Cheveux-Noirs déposa devant elle une coupe taillée dans le bois. D'une main qui tremblait un peu, elle inclina la cruche et versa l'eau.

Tout allait bien. Béatrice boirait cette eau et...

— Verse-m'en un peu aussi, demanda Chris. La-Belle tressaillit. Elle aurait dû prévoir. Elle aurait dû servir Chris avant Béatrice. Elle aurait dû... Mais il était trop tard pour reculer. Yeux-De-Ciel voulait boire de cette eau.

Ses mains tremblèrent davantage. Comment aurait-elle pu offrir le poison à celui qu'elle n'avait pas cessé d'aimer? Mais aussi, comment refuser sans se trahir?

— Eh bien? Tu n'as pas entendu? N'ai-je pas le droit de boire?

La fille se vit perdue. Sa franchise l'abandonnait. Elle flancha. Pâle, elle fixa Chris-Aux-Yeux-De-Ciel, lâcha la cruche dont le contenu se répandit dans l'herbe, et se précipita pour renverser la coupe que Béatrice portait à ses lèvres.

— Ne bois pas! s'écria-t-elle. Surtout ne bois pas! Cette eau est empoisonnée!

D'un bond, Chris fut debout.

— Que dis-tu? fit-il, les yeux durcis par la colère. Cette eau...

— Cette eau est empoisonnée, oui! Je voulais que Béatrice meure! J'étais jalouse, tu comprends? Depuis qu'elle est là, tu ne vois plus qu'elle, tu ne penses plus qu'à elle! Je n'ai pas pu le supporter!

Toute la tribu était indignée. Imitant Chris, les Enfants s'étaient levés. Béatrice également. Le cercle s'était resserré autour de Cheveux-Noirs-La-Belle.

— Chassons-la! crièrent plusieurs voix.

— Elle n'est pas digne de nous!

— Qu'elle aille vivre chez les Déchus!

— Oui, qu'elle aille vivre avec eux! Après ce qu'elle a fait, elle ne peut plus rester parmi nous!

Tous les visages étaient hostiles. On accusait Cheveux-Noirs, on lui tendait le poing.

Elle éclata en sanglots, se jeta aux pieds de Béatrice.

— Pardonne-moi, j'étais folle...

Elle releva la tête, regarda cette femme qu'elle considérait comme une rivale.

— Pardonne-moi, dit-elle encore. J'aime Chris-Aux-Yeux-De-Ciel et je ne veux pas que tu...

— Tais-toi, Cheveux-Noirs! tonna Chris. Tu mendies un pardon alors que tu n'as pas hésité à verser du poison dans cette coupe! Tu es bien semblable aux Déchus!

Un court silence suivit ces paroles. On attendait une décision de Chris, mais ce fut Béatrice qui parla.

— Non, objecta-t-elle. Elle ne ressemble pas aux Déchus car ceux-ci sont incapables d'aimer!... Relève-toi, Cheveux-Noirs-La-Belle. Je ne t'en veux nullement. Je comprends ton geste...

— Comment! protesta Chris, elle a voulu ta mort et...

— N'en parlons plus! Oublie ce qui s'est passé... Oubliez tous! Il n'y a jamais eu de poison dans cette eau.

— Elle ne mérite pas ton pardon, Béatrice!

— Tu es sot, Enfant! Cette fille t'aime et elle ne veut pas te perdre. Elle aurait fait n'importe quoi pour te garder, comprends-tu? Au fond, elle est bonne. Ne sois pas dur avec elle.

— Mais je t'aime, moi aussi, Béatrice! Cela, tu ne veux pas l'admettre!

— Tu te trompes encore, Enfant. Je connais tes sentiments, tu les dissimules très mal. Seulement, je te l'ai déjà dit, trop de choses nous séparent...

— Parce que je semble plus jeune que toi?

— Pas cela uniquement...

Béatrice pensa qu'elle devait maintenant révéler ses pensées à tous ses camarades.

— Je ne renoncerai pas à Ken, poursuivit-elle. Nous avons été séparés dans des circonstances que vous connaissez... Mais il est en moi, et je suis en lui... Dans quelque temps, je vous quitterai. Je dois retourner à la ville!

Un murmure courut de bouche en bouche. Chris déglutit avec peine.

— Tu... tu es décidée?... Quand?

— Je l'ignore, mais je partirai, sois-en sûr. Mon chemin ne s'arrête pas ici, Enfant. Tu dois vivre ta vie, et moi la mienne.

Elle s'interrompit, caressa doucement la tête de Cheveux-Noirs-La-Belle, attira Chris.

— Voyez-vous, reprit-elle, vous ne connaissez pas votre bonheur. Vous êtes deux..., tandis que je suis seule. Aimez-vous, Enfants, et effacez les points obscurs qui vous séparent. Pardonne, Chris, pardonne à Cheveux-Noirs-La-Belle. Elle n'est pas tout à fait responsable. C'est ma présence parmi vous qui a tout bouleversé... Bientôt, ainsi que je l'ai dit, je partirai, et tout rentrera dans l'ordre. Vous reprendrez votre vie telle qu'elle était auparavant.

— Mais..., et les Déchus? s'inquiéta Cheveux-Noirs-La-Belle.

— Je serai prudente. Ils ne m'auront pas une seconde fois!

— Nous t'accompagnerons avec les chiens, proposa Pierre-Le-Droit. Nous chercherons Ken ensemble, et lorsque nous l'aurons retrouvé, toi et lui reviendrez avec nous!

— Non, ma présence, pour vous, a été la source de tracas que vous n'auriez jamais dû connaître. Je partirai seule... D'une part, j'aurai plus de facilités pour mettre mon plan à exécution; d'autre part, vos vies sont précieuses. Vous représentez l'avenir, alors que j'appartiens déjà au passé...

Chris-Aux-Yeux-De-Ciel, subitement, se libéra du bras de Béatrice et se mit à courir. Il disparut dans la forêt. Sans doute avait-il enfin compris qu'il ne pourrait jamais rien y avoir entre Béatrice et lui. Après avoir acquis la certitude que la femme ne changerait pas d'avis, il avait éprouvé un violent besoin de solitude. Besoin conditionné par son cerveau afin de lui permettre de clarifier ses

idées, d'ordonner ses pensées les plus troubles.

Il courut jusqu'à la rivière où, quelques heures plus tôt, l'attaque avait eu lieu. Là, il s'arrêta, regarda sans voir le miroitement de l'eau, et s'allongea sur le dos, mains derrière la nuque, fixant le ciel où s'imposait l'astre des nuits.

Une phrase revenait sans cesse dans son esprit : Béatrice allait partir.

Elle allait retrouver Ken. Son Ken. Et lui,

Chris-Aux-Yeux-De-Ciel, sombrerait dans l'oubli.

Et Klam?

Klam, peut-être l'aiderait... Ne possédait-il pas une puissance capable de retenir Béatrice?... S'il allait ce soir à la grande clairière?

Il rejeta cette idée. Il se moquait de Klam comme du reste.

Silencieuse, Cheveux-Noirs-La-Belle vint s'installer près de Chris. Il ne la chassa pas quand elle lui prit la main. Il sentait l'apaisement le gagner. Il ferma les yeux, fouilla le passé. Son cœur battait.

— Chris..., murmura la jeune fille.

— Oui, Cheveux-Noirs?

— Elle va nous quitter...

— Oui...

— Tu es triste?

Il soupira, ne répondit pas.

— Redevenons-nous comme nous étions, Chris-Aux-Yeux-De-Ciel?

Il hésita un peu, effleura de ses lèvres les doigts de Cheveux-Noirs-La-Belle et répondit :

— Essayons. Nous verrons bien...

Une immense déception taraudait Klam. Une déception qui était à l'échelle des anciens espoirs vohuz. Les êtres d'énergie avaient voulu s'élever très haut, et la chute avait été interminable. Mais à présent, ils avaient touché le fond. Klam ne s'était jamais senti aussi seul. Jusqu'au bout, il avait espéré, ne se laissant pas influencer par les échecs de plus en plus nombreux causés par la nature terriblement complexe de l'homme. C'était lui qui, avant les autres Vohuz, avait découvert cette belle planète vierge où s'édifierait la nouvelle civilisation. Avec ses frères, doués comme lui de facultés extraordinaires, il avait mis sur pied un vaste programme qui comportait trois grandes périodes. La première : créer l'humain à partir des embryons de vie organique. La seconde : agir sur l'humain afin de le rendre parfait. La troisième : s'intégrer à l'humain et reconstruire ce que les Xyms avaient détruit. C'était une entreprise colossale qui avait demandé d'innombrables efforts. Deux fois il avait fallu effacer et recommencer. L'action des Vohuz s'était étendue sur des millénaires, mais, pour eux, habitués depuis plus longtemps encore à manipuler les phénomènes temporels, le gigantesque sablier n'existait pas...

Après avoir persuadé les Terrestres de détruire leur monde en déversant des germes mortels dans l'atmosphère, les Vohuz avaient enveloppé la planète d'une aura qui, sans interrompre tout à fait le cours du temps, ralentissait au maximum l'évolution de la vie. Seuls certains végétaux et quelques rares animaux avaient échappé à ce ralentissement.

Les Enfants, plus particulièrement, intéressaient les Vohuz. Avec eux, tout était possible. Ils possédaient l'intelligence, mais pas le savoir des Adultes, et donc ils étaient censés ignorer la bêtise qui fut toujours à l'origine des guerres, des fausses vérités, et de l'indomptable orgueil. En effet, tout était possible! En tenant les Enfants à l'écart des Déchus, les Vohuz en feraient des sages.

La seconde période aurait pu s'achever dans les meilleures conditions. Mais au dernier moment, une Adulte était venue, brisant sans le savoir les efforts des êtres d'énergie. Et cette femme, elle aussi, avait échappé au temps, puis aux Déchus, et enfin au poison...

Klam avait donné sa parole. Il ne la remettrait pas en question. L'ultime tentative ayant lamentablement avorté, il ne restait plus qu'à partir, quitter cette Terre qui, jadis, était pourtant promise au plus bel

avenir. Cette Terre que Klam aimait.

— Je comprends ce que tu ressens, Klam, dit Avra. Il est dur d'admettre une pareille réalité. Cependant, sache que beaucoup de nos frères, depuis très longtemps, se sont faits à l'idée du départ. Cette amertume qui te ronge, cette tristesse, ces regrets, ils les ont connus avant toi.

— Je sais, Avra. C'est pourquoi ma tristesse est encore plus grande que la leur. Je me suis lourdement trompé en conservant ma foi jusqu'aux plus lointaines limites. L'homme, du moins celui que nous avons créé, était par nature trop instable, trop turbulent. J'aurais dû, dès les premiers instants, comprendre que nous allions tout droit au néant!

— Ne t'accuse pas ainsi, fit Oosl. C'est bien inutile. Au fond, si nous n'avions pas été d'accord avec toi, nous ne t'aurions pas suivi. Moi-même... je puis maintenant l'avouer, je crois que j'ai toujours conservé un petit espoir... C'est que nous avons travaillé depuis des milliers d'années! A aucun moment l'homme ne s'est douté que nous étions en train de le manipuler, de le diriger, de corriger ses erreurs. Il se croyait libre, indépendant, et c'est cette croyance qui l'a libéré!... Il a lutté contre nous tout en ignorant notre existence. Pour lui, plus le temps s'écoulait, plus il s'affirmait, tandis que notre action s'estompait.

— Notre civilisation ne renaîtra pas ici, dit Klam. Pourtant, cette planète est tellement belle... Elle ressemblait tellement à la nôtre... Ah! Thèly'A! Notre belle Thèly'A!...

— L'univers est vaste, Klam, fit Zaah. Ce que nous avons voulu faire sur Terre, nous sommes capables de le refaire sur un autre monde. Nous étudierons ensemble un autre plan de vie, une autre évolution...

— Je vous souhaite de réussir, déclara Klam.

— Comment? Tu *nous* souhaites de réussir?... Que signifie cette pensée? Voudrais-tu nous dire que... tu ne partiras pas?

— Tu as bien-compris, Oosl. Je vais rester. Je me sens vieux, tout à coup. Je ne suis plus digne de vous conduire. J'ai commis trop d'erreurs... Je ne veux pas vous entraîner sur les chemins du hasard. C'est toi, Oosl, qui désormais guideras nos frères.

— Mais, Klam, aucun Vohuz ne te fait de reproches. Tu as cru

au programme, et tu lui as été fidèle jusqu'au dernier moment. C'est tout à ton honneur!... Ce qui est arrivé, aucun d'entre nous n'aurait pu l'éviter. Nous sommes puissants, certes, mais nous ne saurions nous mesurer avec la *nature profonde de tout ce qui est!*

— N'essaye pas de me convaincre, Oosl. J'ai décidé de rester ici.

— Mais enfin! Pourquoi? As-tu au moins une raison? Penses-tu être encore en mesure de modifier l'avenir des humains?

— Non pas, Oosl. Je me suis simplement attaché à cette planète. Je ne parviens pas à croire que, après tout ce que nous avons vu, après tout ce que nous avons fait, ce monde va tomber dans l'oubli... Peut-être aiderai-je les hommes?

— Les hommes! dit Zaah. Ne sais-tu pas ce qu'ils vont devenir après notre départ?

— Si, justement. C'est bien à cause de cela que je veux rester!

— C'est insensé!

— Pas autant que tu le crois... Mais je ne désire pas vous dévoiler mes intentions.

— Songe que tu ne verras pas renaître le peuple vohuz...

— J'ai pensé à cela, répondit Klam.

La perplexité envahissait les trois autres Vohuz. Ils n'admettaient pas la décision de Klam. Seul Avra, après avoir réfléchi, crut avoir deviné, et son idée s'affirma lorsqu'il sentit la pensée de Klam le pénétrer. Il n'opposa aucun barrage mental, laissant son frère puiser dans ses souvenirs les renseignements dont il avait besoin.

Oui, ce que Klam allait faire était beau. Et c'était possible tant qu'existerait l'aura temporelle. En se hâtant, il parviendrait à concrétiser son projet...

— Tu seras donc le nouveau chef, reprit Klam. Tu emmèneras les Vohuz, Oosl! Ta tâche commence ici, sur Terre, sur ces trois pierres qui nous servaient à créer des portes...

— Détruirons-nous ces portes, Klam? demanda Avra.

— Non. Peut-être serviront-elles un jour... Allez, maintenant! Et laissez-moi.

— Hâte-toi, Klam, dit encore Avra, sinon, tu arriveras trop tard.

* * *

Rapidement, les Vohuz se rassemblèrent, se fondirent les uns les autres et concentrèrent leur énergie. Klam, déjà, s'était éloigné. On ne captait plus ses pensées.

Au-dessus des trois mégalithes qui régnaient sur la grande clairière, une forme vaporeuse venait d'apparaître. C'était comme un énorme voile brillant qui diffusait une lumière d'un blanc laiteux. Pendant quelques instants, elle cessa de se mouvoir, parut se figer. Puis, sa masse se concentra encore, devint plus éclatante. Le voile se transforma, perdit son aspect vaporeux, devint bientôt un cylindre dont la hauteur dépassait les cinquante mètres.

Sur toute sa surface, des étincelles s'agitaient. Elles dansaient un fantastique ballet qui était de plus en plus vif. Sous cette forme, les Vohuz avaient un jour abordé la Terre, et c'est ainsi qu'ils en repartiraient.

Brusquement, les arbres qui délimitaient la clairière se mirent à frissonner.

Et le cylindre s'éleva, lentement, droit comme un I.

C'était une très belle nuit; une nuit claire qui sentait bon le bois de la forêt. L'immense jardin céleste offrait ses fruits luisants mais inaccessibles, et les feux qu'il répandait sur la Terre étaient comme des coulées de liqueurs divines. La lune, entièrement nue, n'avait plus de secret et semblait sourire à Jean-Le-Poète qui, pour la énième fois, s'émerveillait en contemplant le ciel.

Contrairement à l'habitude, on parlait peu. Là-bas, au milieu du village, le feu allait mourir.

Les chiens, pour leur part, allaient et venaient, s'arrêtaient parfois pour humer l'air ou pour pousser quelque grognement étouffé. Depuis un bon moment, leur manège intriguait singulièrement Pierre-Le-Droit. D'ordinaire, à cette heure, les chiens dormaient.

— Je trouve que les chiens sont bien nerveux, ce soir.

— Tu as raison, dit Jean-Le-Poète. Qu'est-ce qui leur arrive?

— Est-ce que je sais?... Mais c'est bizarre. Regarde. Même Quito, qui est toujours d'un calme exemplaire, ne tient pas en place.

— On dirait qu'ils ont senti quelque chose... Et si c'était des Déchus?

Pierre-Le-Droit ôta de sa bouche le brin d'herbe qu'il mâchonnait, le lança à quelques pas et répondit :

— Je ne crois pas que ce soit cela, sinon les chiens se mettraient à aboyer... Au lieu de cela, ils tournent, ils gémissent. Ils ne paraissent pas très bien dans leur peau. C'est vraiment curieux...

— Mais enfin! Qu'est-ce qui leur prend? Leur comportement n'est pas naturel.

A mesure que les minutes s'écoulaient, l'énervement s'amplifiait. Les plaintes, les gémissements étaient plus nombreux, et on ne savait à quelle cause attribuer cela.

— J'ai l'impression d'un malaise, reprit Pierre-Le-Droit. Voilà plusieurs fois que je reçois des images de mort. C'est comme si les chiens essayaient de nous faire comprendre quelque chose...

— Des images de mort? Franchement, je ne vois pas ce qui

pourrait nous menacer.

— Nous, non. Mais eux...?

Les deux Enfants se turent mais ne continuèrent pas moins à observer les animaux. Toute la tribu s'était repliée sur elle-même, chacun devant ressentir plus ou moins le malaise auquel Pierre-Le-Droit venait de faire allusion.

— Je suis inquiète, Chris-Aux-Yeux-De-Ciel, et je ne sais pourquoi. J'ai de mauvais pressentiments...

— Cette nuit est étrange, Cheveux-Noirs. Vraiment étrange... Pas une feuille ne bouge... Et ce silence! Avons-nous déjà connu un silence aussi épais?

— Je ne m'en souviens pas... As-tu vu les chiens?

— Oui...

— Nos sœurs et nos frères ont l'air de somnoler, mais je suis sûre qu'ils sont comme nous!

— C'est probable. Mais je ne comprends pas d'où vient cette inquiétude qui, au fond, n'est pas justifiée.

Les Enfants s'épiaient les uns les autres, réagissant instinctivement devant cette impression d'écrasement qui était la leur. L'atmosphère était trop lourde, et le silence trop profond. Sans doute ne supporterait-on pas longtemps cette tension.

— Chris... J'ai peur.

— De quoi, Cheveux-Noirs-La-Belle? Le sais-tu?

— Non. Mais j'ai peur. J'ai froid... J'ai froid à l'intérieur de moi!

— Moi aussi j'ai peur, avoua Chris à voix basse. Nous en sommes tous là.

— Qu'est-ce qui se passe? Pourquoi ne sommes-nous pas capables de savoir pourquoi nous avons peur?

L'Enfant-Aux-Yeux-De-Ciel aurait aimé pouvoir répondre. Il ne comprenait pas. Il lui semblait qu'il était double, que ce n'était pas son conscient qui réagissait. Son corps avait peur, mais pas son esprit.

Il tremblait.

Une plainte lugubre monta vers la lune. Un chien hurlait à la mort. D'autres l'imitèrent, et ce fut un concert sinistre qui entretint le climat d'angoisse.

Béatrice frissonna. Adossée au tronc d'un arbre, elle écouta les hurlements qui évoquaient ceux des loups de jadis. Elle aussi avait remarqué le curieux comportement des chiens, et elle avait lu l'angoisse sur les visages fermés.

Elle se leva, marcha vers Pierre-Le-Droit et Jean-Le-Poète.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda-t-elle, anxieuse. Vous êtes tous là à attendre je ne sais quoi! Les chiens sont comme fous! Qu'est-ce qui se passe?

— Nous ne le savons pas, Béatrice, répondit Jean-Le-Poète.

— Non, répéta Pierre-Le-Droit, nous ne le savons pas.

— Ce n'est tout de même pas à cause de moi que...?

— Rassure-toi. Il s'agit d'un problème différent!... J'ai froid en moi, j'ai peur...

— Tu entends ce silence?

— Oui... C'est comme si plus rien n'existait!

De plus en plus mal à l'aise, Béatrice s'adressa à Chris :

— Pourquoi restes-tu ainsi? Pourquoi êtes-vous figés comme des statues? Nous ferions mieux d'aller dormir... L'attaque des Déchus a ébranlé nos nerfs. Nous devons nous reposer.

Chris-Aux-Yeux-De-Ciel demeura muet. Pas plus qu'un autre il ne savait dans quel abominable piège il était tombé. Un piège inévitable. Un piège dont on ne sort pas! La menace planait sur le village, invisible mais omniprésente. On l'avait flairée de loin; on avait deviné son approche, sa terrible approche.

— J'ai peur, Chris, répétait Cheveux-Noirs-La-Belle.

Les chiens hurlaient toujours, comme si, par-delà le temps, ils avaient appelé tous les fauves du passé.

Béatrice, bien qu'elle ne fût pas sujette aux troubles, se laissa

gagner par l'inquiétude, puis par l'angoisse, puis par la vraie peur. Maintenant, les chiens, les Enfants l'effrayaient par leur attitude, par leur comportement.

Progressivement, tel un serpent qui déroule ses anneaux, un sentiment d'insécurité se développa en elle. Un sentiment qui ne puisait pas ses origines à la même source que celle des Enfants, mais qui n'en était pas moins réel.

Seule. Elle se trouvait seule. Elle ne ressemblait pas à ces êtres qui percevaient...

Qui percevaient quoi?

Béatrice tremblait. Elle pensa à fuir ce lieu devenu l'autre de l'insolite. C'était peut-être l'instant rêvé...

C'était la nuit... Et alentour, c'était l'inconnu. C'était le silence anormal. Les ténèbres étaient immobiles, comme les Enfants, comme les feuillages, mais la menace existait, là, quelque part.

Elle devait rester. Malgré le danger qui venait. Malgré la peur croissante qui tordait ses entrailles. Son regard errait de buisson en buisson. Comme les Enfants, la nature semblait figée. A aucun moment Béatrice ne songea aux Déchus. De ce côté, elle pouvait être tranquille. Mais ne connaîtrait-elle pas le pire?

Elle retint sa respiration, n'osa plus faire un mouvement. La menace, la bête, était proche; elle se cachait, prenant un malin plaisir à faire attendre sa proie, à prolonger ses affres... La chose innommable allait venir. A présent, Béatrice était persuadée qu'elle ne tarderait plus. Le monstre se coulait dans l'ombre, étudiait la meilleure façon de s'assurer la victoire.

Et quelle victoire !

* * *

Le *temps* prenait sa revanche. Il apparut brutalement sur les visages où il creusa des sillons, outrageant la beauté d'une façon cruelle. Il transforma les corps aux formes harmonieuses, voûtant les dos, diminuant la résistance des membres. Il fit de la peau cuivrée un parchemin, s'enfonça jusqu'à la racine des cheveux pour les tuer ou pour leur donner le gris de la pierre. Mais l'humain ne fut pas seul à subir son attaque. Le temps se montra plus dur encore avec les chiens qui tombèrent un à un. En quelques secondes il avait accompli son œuvre.

Les Enfants étaient devenus des Adultes; des Adultes qui portaient sur leurs épaules le poids de cinquante années supplémentaires.

Voyant cela, Béatrice poussa un cri d'horreur. Hallucinée, elle se palpa, regarda ses bras, son corps. Mais le temps semblait l'avoir oubliée. Elle ne comprenait pas. Quelques instants auparavant, elle se trouvait encore parmi des enfants, et maintenant ces derniers étaient presque des vieillards! Des vieillards hébétés qui prenaient conscience de leur état. Ils n'avaient nul besoin d'explication. Ils rattrapaient d'un coup les années perdues.

Pierre-Le-Droit pleurait sur le corps de Quito. Béatrice partagea sa peine. Elle se souvenait...

Chris-Aux-Yeux-De-Ciel... Cheveux-Noirs-La-Belle... Jean-Le-Poète... Hugues-Le-Fort...

Elle les reconnaissait tous, sans exception.

Il y eut quelques instants de flottement, puis une rumeur s'éleva. On refusait la réalité, on refusait le temps, on refusait la mort. Les Enfants avaient vieilli sans connaître la vie, sans percer ses secrets. Le temps avait ravagé la tribu, avait détruit la jeunesse; il apportait la mort et le froid.

Les derniers humains allaient périr. Rien ne pourrait les sauver. Ils étaient condamnés.

Lorsque le bruit cessa, celle qui avait été Cheveux-Noirs-La-Belle se détacha du groupe et avança, bras tendus, vers Béatrice. Celle-ci, instinctivement, recula.

— Béatrice... Béatrice... Tu n'as pas changé. Tu es toujours comme nous t'avons connue, comme nous t'avons accueillie...

Disant cela, Cheveux-Noirs-La-Belle s'était encore approchée et caressait le visage de la jeune femme.

— Tu n'as pas changé... Ta peau est douce, et tu es belle...

— Elle n'a pas changé, répétèrent plusieurs voix.

— C'est donc vrai qu'elle est une déesse!

Les femmes aux seins flétris la palpaient, et elle devait subir leurs attouchements.

— Laissez-moi! Ecartez-vous... Je ne comprends pas ce qui vous est arrivé...

— Tu n'as pas vieilli, Béatrice...

— Non, mais c'est parce que j'ai été hibernée! *Hibernée*, comprenez-vous? Pendant que vous viviez, je dormais et je... Ce fut différent pour vous... Ce sont les bactéries qui...

Les bactéries! C'était loin et si proche à la fois!

— Laissez-moi! Ne me touchez pas! fit-elle encore. Vous...

— Tu n'as pas changé...

— Elle est belle...

— Elle est jeune...

— Oui, mais nous sommes devenues laides et vieilles. Et nous n'aurons jamais d'enfants. Nous sommes maudites!

— Notre ventre est mort, Béatrice, mais le tien vit...

Affolée, la jeune femme repoussait les mains. Elle se croyait la proie d'une hydre monstrueuse dont les tentacules étaient sans cesse plus nombreux.

Les hommes étaient venus se joindre aux femmes, convoitant à présent cette beauté qu'ils n'avaient fait qu'admirer durant leur adolescence.

— Taisez-vous! Taisez-vous! ordonna Béatrice. Je vous en supplie...

On ne l'écoutait pas. On était littéralement hypnotisé par elle. Et toujours revenaient les mêmes paroles. Paroles fiévreuses qui franchissaient des lèvres qui tremblaient.

— Tu seras mère, Béatrice! Tu nous donneras les enfants que nous désirons...

— L'humanité ne doit pas s'éteindre!

Une question traversa le cerveau de Béatrice comme un éclair. Ces femmes, ces hommes possédaient-ils toute leur raison?

Sans doute n'agissaient-ils pas de leur plein gré...

Action désespérée de la nature?

— Il faut que tu sois mère, Béatrice...

— Partir! Je veux partir! Laissez-moi!

— Où iras-tu? Tu n'es pas bien parmi nous?... Nous t'avons recueillie, nous t'avons défendue... Souviens-toi des Déchus... Sans nous, tu serais morte. Aujourd'hui, tu peux payer ta dette...

Terrorisée, Béatrice cherchait à s'échapper. Mais elle avait compris qu'elle n'y parviendrait pas. Il était trop tard pour fuir ce village. Trop tard! On faisait cercle autour d'elle, on la bousculait, on la touchait. Elle était comme une idole, un objet sacré, comme la reine des abeilles au temps où les ruches existaient.

C'était un affreux cauchemar qui se terminerait par la folie.

— Nous t'aimons bien, Béatrice. Nous voulons te garder. Nos enfants seront beaux...

— Ayez pitié de moi... Cheveux-Noirs-La-Belle, explique-leur, je t'en prie. Dis-leur que ce n'est pas possible, que je dois partir pour retrouver Ken...

— Nous ne voulons pas périr, Béatrice... Nous ne voulons pas périr avant d'avoir vu nos enfants!

— Les hommes seront les pères... Ils te donneront la semence...

Chris, lui, n'avait pas bougé. Il avait échappé au mouvement. Il luttait pour ne pas rejoindre les autres. Sans doute à cause de cet amour qu'il portait toujours en lui?

Plusieurs fois il crispa les poings. Finalement, il intervint.

— Qu'elle parte! ordonna-t-il. Qu'elle parte vite!

— Non, objecta Hugues-Le-Fort. Elle doit rester! Elle seule peut assurer notre postérité.

— Qu'elle parte, puisque tel est son désir! De quel droit la garderions-nous contre son gré?

— Mais nous allons mourir, Chris-Aux-Yeux-De-Ciel. *Mourir!* Après nous, il n'y aura plus personne! La Terre entière sera morte! Est-ce cela que tu souhaites?

— A notre mal, il n'y a pas de solution, Hugues!

— Nous espérons encore, crièrent des voix.

— Nous voulons avoir des enfants!

— Béatrice sera mère !

Malgré les clameurs, Chris poursuivait :

— Je suis votre chef! Ne l'oubliez pas...

— Tu n'es plus rien, Yeux-De-Ciel! Rien!

— Laissez cette femme! Je vous interdis de...

Il n'acheva pas sa phrase. Une pierre, lancée avec force, l'atteignit à la tempe. Une seconde, puis une troisième l'achevèrent. Pour la première fois, le sang coulait.

Les esprits, un instant, semblèrent se calmer. Cheveux-Noirs-La-Belle, Pierre-Le-Droit et Jean-Le-Poète se précipitèrent. La mort, déjà, avait frappé, jetant l'embarras au cœur de la tribu. On était désemparé, abattu.

Qu'était-il arrivé? Pourquoi Chris-Aux-Yeux-De-Ciel était-il étendu dans l'herbe? Pourquoi ne remuait-il plus?

Béatrice sentit comme une main sur sa gorge; cette main serrait et serrait, lui interdisant de prononcer une seule parole. C'était un véritable étau qui lui faisait mal, et la douleur irradiait dans tout son être.

On l'avait entraînée. Elle se trouvait au centre du cercle.

— Béatrice... Béatrice... Tu es belle... Tu seras mère...

— Oui, tu seras mère. C'est ton devoir!

— Viens, Béatrice, nous prendrons soin de toi... Tous tes désirs seront satisfaits. Tu verras, nous t'aimerons...

Le cauchemar n'était qu'interrompu. Combien de temps durerait-il encore?

Klam ne s'était pas attardé auprès de ses frères. Il restait trop peu de temps; une poussière infime comparée à la longévité des Vohuz. Klam, cependant, y attachait beaucoup d'importance parce que, bientôt, tout serait fini. Heureusement, il savait ce qu'il devait faire. Il allait droit au but, sans l'ombre d'une hésitation. Il connaissait l'endroit exact où « il » se trouvait. Il l'avait lu dans l'esprit d'Avra. Malgré cela, il devait se hâter car, sitôt l'aura temporelle annihilée, le cours habituel des choses reprendrait.

Presque instantanément, il fut au-dessus de la ville. Invisible, il plana et descendit dès qu'il aperçut le corps de l'homme. Ce dernier était encore intact. C'était comme si la vie venait seulement de le quitter. Klam ne releva nulle trace de décomposition.

Quand Avra avait tenté la symbiose, Ken était tombé. Il n'avait pas supporté cet apport brutal d'énergie. Avra l'avait abandonné sans regret, alors qu'il aurait été capable de le ranimer. Mais l'expérience, certainement, lui avait suffi. Il était allé rejoindre les siens.

Klam trouva donc Ken dans l'état où Avra l'avait laissé, et il se proposa de reprendre la symbiose. Il s'exaltait. Durant un bref instant, il eut peur qu'un organe vital soit atteint, aussi, nonobstant l'urgence, il se livra à un examen minutieux, tant extérieur qu'intérieur. Ses doutes se dissipèrent.

Progressivement, il pénétra la chair, trouva les cellules. Il lui sembla qu'il se divisait en une infinité de mondes tous plus curieux les uns que les autres. Tout ce qui composait son « moi » s'étirait, s'insinuait dans toutes les fibres, dans les moindres capillaires, se fondait totalement dans ce corps auquel il rendait la vie. C'était une sensation merveilleuse, une joie intense qui effaçait les peines passées et les déceptions.

Ken remua les doigts, puis les membres, prit appui sur les avant-bras et, péniblement, releva la tête, étonné.

Par tous les diables! Que faisait-il là, en pleine nuit?

Il fallait regagner l'institut...

Il se remit sur pied, fit un pas. Autour de lui, tout tournait. Il tituba comme un homme ivre, se retint au lierre qui attaquait un mur proche. Il se frotta les yeux, massa son visage pour chasser le

bourdonnement qui emplissait son cerveau.

« Un étourdissement, pensa-t-il. J'ai eu un étourdissement... Mais pourquoi suis-je ici?... Oui, je me rappelle... Le sarcophage vide... Béatrice... Elle s'est probablement réveillée avant moi... »

Klam avait bouleversé ses souvenirs.

Naturellement, Ken ne se douta de rien, et, comme s'il avait été depuis longtemps fixé sur la direction à prendre, il se mit en route, marchant vers le nord, vers la grande forêt.

FIN

[1] La mescaline est une drogue tirée du peyotl, un petit cactus mexicain. On l'absorbe par voie buccale. Elle se présente sous forme de soupe ou de bouillie, et ses effets sont comparables à ceux du L.S.D. (hallucinations, illusions, crises nerveuses, etc.) Voir le livre *Drogues informations* par Jacques Lesage de la Haye.